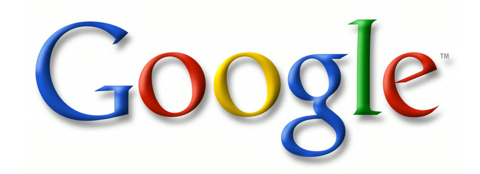
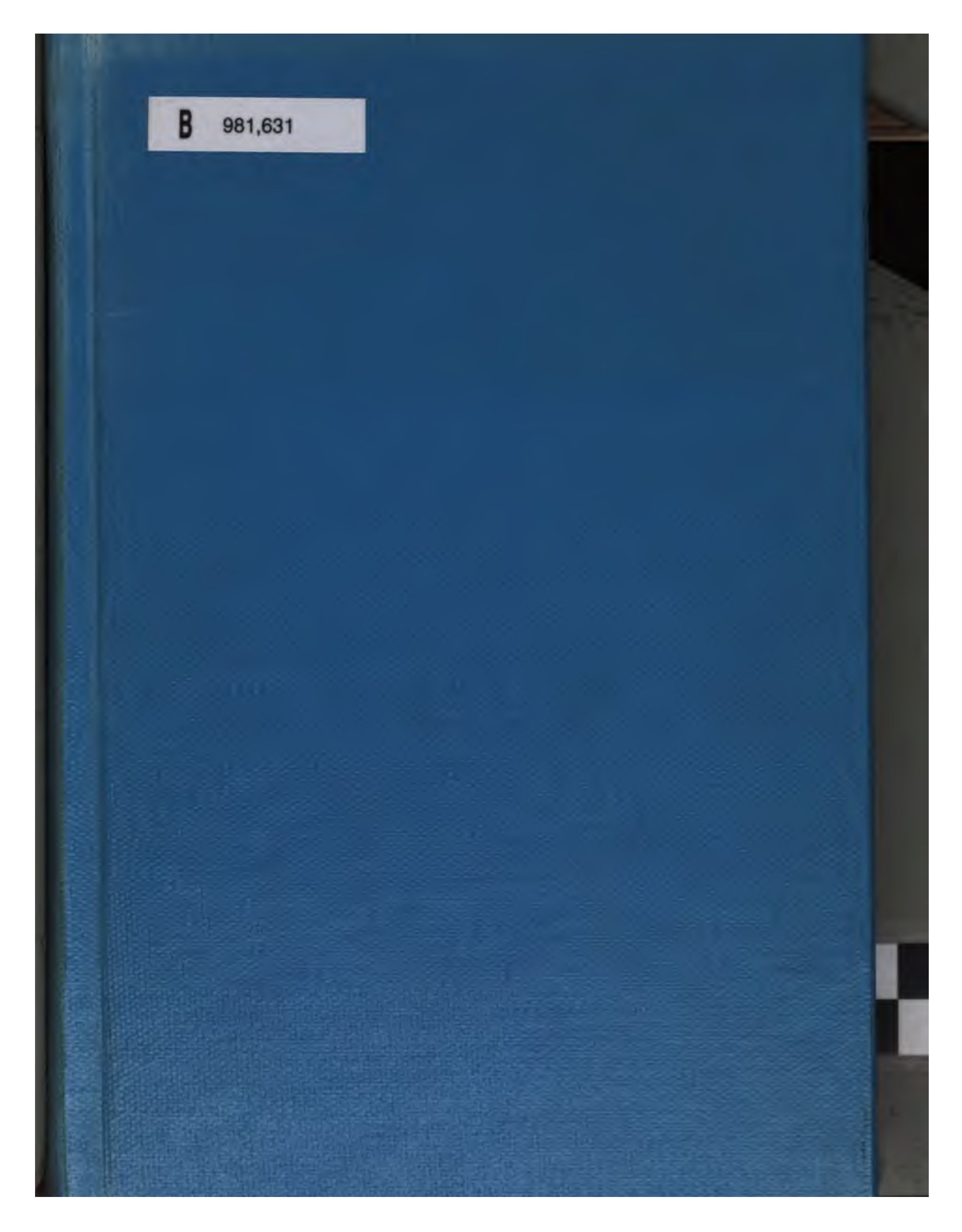

Google


B 981,631


PROPERTY OF
University of
Michigan
Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

LES

BUCOLIQUES

IL A ÉTÉ IMPRIMÉ DE CETTE ÉDITION

Cinquante exemplaires sur papiers de luxe

25 exemplaires sur Japon
25 exemplaires sur Vélin blanc

NUMÉROTÉS ET PARAPHÉS PAR L'ÉDITEUR

ANDRÉ CHÉNIER

LES BUCOLIQUES

Publiées d'après le manuscrit original dans un ordre nouveau avec une préface et des notes

PAR

JOSÉ-MARIA DE HEREDIA

de l'Académie française



PARIS

" MAISON DU LIVRE "

3, rue de la Bienfaisance

1907

LE MANUSCRIT

DES

BUCOLIQUES

LE MANUSCRIT

DES

BUCOLIQUES

Mais telle qu'à sa mort, pour la dernière fois,
Un beau cygne soupire, et de sa douce voix,
De sa voix qui bientôt lui doit être ravie,
Chante, avant de partir, ses adieux à la vie :
Ainsi, les yeux remplis de langueur et de mort,
Pâle, elle ouvrit sa bouche en un dernier effort....

Lorsque, dans la salle des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale, j'ouvris au hasard le volume des BUCOLIQUES *d'André Chénier, et que je lus en haut d'un feuillet de papier bleuâtre, écrits d'une encre pâlie par le temps, les premiers vers, si symboliques, de ce poème de* NÉÈRE, *le plus simple, le plus touchant, l'un des plus parfaitement beaux de la langue française, un frisson religieux (je ne saurais trouver un mot plus juste) me fit tressaillir; mes yeux se voilèrent devant ces caractères sacrés qu'avait tracés la main de ce jeune homme vraiment divin qui fut un grand poète et mourut à trente et un ans, martyr de la Liberté.*

Avidement, rapidement, je feuilletai ces pages où, sur des morceaux d'un papier épais et rude, étaient jetés, sans

suite, en tous sens, entremêlés aux notes, aux citations, aux ébauches en prose, des poèmes, des fragments, des vers épars. Et je fis alors le vœu d'employer un peu de ma vie à débrouiller ce chaos admirable, à ordonnner ce désordre. Je rêvai — on peut tout rêver, même l'impossible — de reconstituer l'œuvre du poète. Tel celui qui rassemblant les débris d'une statue de Scopas ou de Polyclète, avec un soin pieux et patient, les rapproche, les joint, les unit et goûte la joie de voir enfin paraître, dégagé de la terre qui le souillait et de la poussière brillante du marbre, le Héros ou le Dieu, presque entier.

Si le travail du statuaire qui restaure quelque chef-d'œuvre mutilé est infiniment difficile, combien plus ardu celui du lettré qui tente de rétablir, de coordonner une œuvre écrite, fragmentaire et inachevée. La structure du corps humain est certaine et définie ; la place de chacun de ses membres déterminée. Mais comment rattacher l'un à l'autre les membres épars du poète ? Nulle loi ne les régit autre que la volonté ou le caprice de celui qui n'est plus. Comment retrouver une composition qui n'était peut-être même pas arrêtée dans son esprit ? Et ce n'est pas une statue, un groupe seulement ; c'est un temple, un musée, tout un Olympe qu'il faut reconstruire. Quels furent mes doutes, mes scrupules, mes perplexités, mon découragement, je ne le dirai point. La tâche était trop noble et m'était trop chère pour y pouvoir renoncer.

J'entrepris tout d'abord de copier les manuscrits. Cette copie figurée, faite servilement, la loupe à la main, avec un soin méticuleux, en reproduit l'aspect, toutes les particularités, ratures, surcharges, corrections, erreurs même. Au

cours de ce travail minutieux et cent fois repris, j'ai pu retrouver, sous les traits de plume qui les barrent, tous les vers de premier jet, les hémistiches et les mots que le poète avait biffés. Ils ont été soigneusement reproduits dans les Notes, sous la rubrique : Première version. *Mais quelle ne fut pas ma surprise d'avoir à constater, à chaque page, les innombrables changements de ponctuation, les fautes de lecture, les graves altérations du texte, dont les anciens éditeurs, sans en excepter M. Gabriel de Chénier, le moins pardonnable de tous puisqu'il détenait les manuscrits, ont, en plus d'un endroit, défiguré les vers des* BUCOLIQUES.

Les manuscrits légués à la Bibliothèque Nationale par M. Gabriel de Chénier, fils de Sauveur et neveu du poète, forment quatre volumes in-4° de vingt-huit centimètres de long sur vingt-trois de large, reliés en demi-parchemin. Les trois premiers cotés F R. Nouv. Acq. 6848-6849-6850, contiennent les poésies ; le quatrième, les œuvres en prose.

Les œuvres poétiques sont distribuées comme suit : Tome I : ÉGLOGUES ; Tome II : SATIRES, POÉSIES DIVERSES ; Tome III : ÉLÉGIES, ÉPITRES, ODES, etc. Ce dernier volume, à ses dernières pages, garde, précieusement sertis dans un vergé plus fort, les célèbres IAMBES transcrits sur les deux faces d'étroites et longues bandes de papier très mince, en caractères microscopiques, d'une netteté singulière, qui ne peuvent être lus qu'à la loupe.

Le tome I, le seul dont nous ayons à nous occuper ici, renferme les BUCOLIQUES auxquelles le titre partiel d'Églogues a été improprement attribué. Il se compose de 218

pages chiffrées par M. Gabriel de Chénier. Ce volume, en faisant abstraction des titres, annotations et essais de classification du donateur, comprend cent onze feuillets autographes de toutes dimensions, variant de quatre à vingt-quatre centimètres, collés au hasard ou suivant une méthode inexpliquée, sur les onglets d'un papier de couleur jaune; en outre, un billet en vers italiens dédiés à Marie Cosway; enfin, deux courtes pièces recopiées par M. Gabriel de Chénier sur les originaux donnés par lui à des personnes de sa famille. J'y ai ajouté les deux morceaux du poème de CLYTIE *retrouvés par Becq de Fouquières aux* ÉLÉGIES *où ils avaient été ineptement rangés, ainsi que le* FAUNE, *les vers imités de Bion et la courte pièce intitulée* BEL ASTRE DE VÉNUS; LE RETOUR D'ULYSSE *repris au* THÉATRE *et le beau fragment d'*ORPHÉE *inséré dans* L'HERMÈS *sans raison déterminante, puisqu'il n'en porte pas le Δ caractéristique. Par contre, j'ai cru devoir retrancher, en les reportant aux notes, deux jolis morceaux érotiques destinés sans doute à quelque élégie ou à* L'ART D'AIMER, *et qui semblent égarés, sans désignation aucune, au verso d'un feuillet des* BUCOLIQUES.

De ces cent onze feuillets de fort papier vergé blanc jauni ou bleu verdâtre, il en est qui ne contiennent qu'un seul vers, une ou deux lignes de prose; d'autres sont écrits dans tous les sens; d'autres couverts de projets en prose, de vers épars parmi des notes littéraires, de géographie, de botanique ou d'érudition, chargés de renvois et d'abréviations, soigneusement calligraphiés ou hâtivement jetés, pêle-mêle, sans ordre, au hasard de la plume et de l'heure. Tous ou presque tous portent en tête la syllabe Βου*.*

De cette édition nouvelle des BUCOLIQUES, *je n'ai pré-*

tendu faire ni un fac-simile, ni une œuvre d'érudition. Celle-ci a été magistralement accomplie, en 1862 et 1872, par Becq de Fouquières. Après lui, il ne reste qu'à glaner. La reproduction servile des manuscrits si maladroitement essayée, dans l'édition de 1874, par M. Gabriel de Chénier, démontre la vanité d'un tel procédé pour une œuvre essentiellement fragmentaire où les ébauches informes et les notes préparatoires tiennent une place si considérable. J'ai voulu, avant tout, faciliter et rendre plus agréable la lecture de ces beaux poèmes dont le désordre, encore aggravé par ce malencontreux essai, devait rebuter la patience de plus d'un admirateur. Ce labeur long et difficile n'a été entrepris que par piété, pour la gloire d'André Chénier; et j'ose espérer que, malgré bien des lacunes, il fera mieux comprendre, par le charme et la beauté de l'œuvre inachevée, toute la grandeur du poète.

Pour faire des BUCOLIQUES *l'édition idéale rêvée par Sainte-Beuve, pour en faire* un livre, *la grande, la seule difficulté à vaincre, était de trouver ou, pour mieux dire, d'imaginer une classification logique et claire. A première vue, le problème paraît insoluble. Débrouiller le chaos, quelque admirable qu'il soit, semble impossible à qui n'est pas un dieu. Mais l'homme, s'il n'est pas éternel, peut être patient. L'amour et la patience unis sont bien forts. A force d'y songer, de lire, de relire les manuscrits, je parvins peu à peu à les classer, quoique bien vaguement encore, dans mon esprit. Je compulsai tout ce qui a été écrit sur André Chénier, les belles études de Sainte-Beuve et surtout les excellents ouvrages de mon vieil ami Becq de Fouquières. Un amour commun pour le grand poète nous avait étroitement liés.*

Ce même amour nous rejoint encore, malgré la mort. C'est dans son livre des Documents nouveaux, *véritable chef-d'œuvre de critique judicieuse et perspicace, qu'il a expliqué ses idées sur un classement possible des* BUCOLIQUES. *Celui que j'ai imaginé, bien que différant notablement du sien, part du même principe. « Tout classement sera toujours factice, dit-il. Le plus clair sera le meilleur. » Ces deux courtes phrases pourraient servir d'épigraphe à ce livre.*

La classification adoptée est donc factice et arbitraire, mais aussi logique qu'elle pouvait être, vu l'état des manuscrits. Un ordre arbitraire, pour un livre, est préférable au désordre. « Ce classement, il faut le dire, ajoute Becq de Fouquières, demandera beaucoup de soins et offrira beaucoup de difficultés ; mais nous croyons qu'en procédant ainsi, on obtiendra un ensemble harmonieux et compréhensible. » Nous espérons y être parvenu. Mais l'excellent scoliaste d'André Chénier pourrait seul comprendre au prix de quels efforts, et par quel travail acharné, cent fois fait et défait et cent fois recommencé. Je ne ferai pas le compte de ces tâtonnements infinis, de tant de doutes, de reprises, de repentirs. Le lecteur se refuserait à me croire. Puisse-t-il m'accuser d'exagération en parcourant ce livre et trouver tout simple ce qui a coûté tant de peine.

En divisant les BUCOLIQUES *en dix parties, j'ai pu y faire tenir toutes les poésies, jusqu'au moindre vers, et toutes les esquisses en prose de quelque intérêt. Les notules scientifiques et littéraires qui, par leur caractère spécial, auraient pu nuire à l'harmonie de l'ensemble, ont été, pour la plupart, reportées aux Notes. J'ai dû, à regret, en omettre un très petit nombre, entre autres, le joli morceau sur la poésie chi-*

noise cité par Sainte-Beuve. On y pourrait trouver la matière d'un appendice de trois ou quatre pages.

Voici, aussi brièvement que possible, le détail de cette classification :

I. POÈMES. — André Chénier avait inscrit le mot Ydille *en tête des deux poèmes dont nous avons les originaux,* LA LIBERTÉ *et* LE MALADE. *Idylle signifie proprement tableau poétique, pièce de vers,* L'AVEUGLE, LA LIBERTE, LE MALADE, LE MENDIANT *auxquels j'ai joint* L'ESCLAVE *que j'espère avoir rétabli dans sa beauté, m'ont paru devoir être présentés à part. Ce sont de vrais poèmes, au sens moderne, et de grands poèmes, au sens éternel. Le titre d'Idylles, pour nous plus restreint, m'a semblé convenir mieux aux morceaux non de moindre valeur, mais d'importance moindre.*

II. IDYLLES. — André Chénier a composé un certain nombre de prologues et d'épilogues. On les trouve dans les manuscrits, l'un suivant l'autre, sur plusieurs feuillets doubles, où il semble les avoir soigneusement recopiés, précédés de ces indications répétées : En commencer une par ces vers... En terminer une ainsi... *Ces invocations à ses diverses Muses que le poète se réservait de distribuer au début ou à la fin de ses Idylles, n'étaient pas, ainsi groupées, malgré les détails ingénieux qui les caractérisent, sans offrir quelque monotonie. J'en ai pu distraire quelques-unes et les placer, en guise de prologue, à la tête des diverses séries qu'elles personnifient. C'est ainsi que* LA MUSE PASTORALE *préside aux* IDYLLES.

Sous ce titre général, j'ai réuni seize petits poèmes dont la composition, sinon l'exécution, m'a semblé suffisamment finie pour produire une impression complète, quelque brefs qu'ils fussent. J'ai groupé à la fin les pièces purement pastorales que Chénier nommait en grec ses bucoliques de chevriers ou de bouviers.

Si l'on feuillette quelqu'une des éditions antérieures, on constatera combien il est difficile, à moins d'avoir gardé le souvenir précis du vers initial, de retrouver, au hasard des pages où ils sont épars, tant de courtes pièces, de fragments qu'aucun titre ne distingue. Généralisant l'exemple donné par les anciens éditeurs, Marie-Joseph, Latouche, Sainte-Beuve et Becq de Fouquières dont j'ai conservé les appellations devenues classiques, j'ai cru devoir attribuer des titres à tous les morceaux qui n'en avaient point. Je n'en ai inventé aucun. Ils m'ont été fournis par le sujet ou le héros du poème et, pour de moindres fragments, par les vers mêmes du poète. Aussi sont-ils tous charmants.

C'est ici que doit trouver naturellement sa place une observation des plus importantes. Avec son habituelle sagacité, Sainte-Beuve fait très justement remarquer, à propos de LA JEUNE LOCRIENNE, *« qu'à son brusque début, on l'a pu prendre pour un fragment ». Et il ajoute : « mais André aime ces entrées en matière imprévues, dramatiques ». Ce qu'il dit de « cette perle retrouvée », il l'eût pu dire de vingt autres. Becq de Fouquières (il est vrai qu'il n'avait pas eu, moins heureux que Sainte-Beuve, la joie de parcourir les manuscrits) s'y est maintes fois mépris et a classé parmi les fragments plus d'un petit poème achevé.*

A un examen attentif, il est aisé de s'y reconnaître. Ché-

nier fait toujours précéder ou suivre le fragment d'une ou deux lignes de points ou du mot intercal... *Lorsque le poème ne porte aucune de ces indications et que le dernier vers est suivi d'un léger paraphe qui le clôt, il peut être considéré comme complet. Le poète l'aurait-il un jour développé ou introduit dans quelque composition plus vaste?*

III. IDYLLES MARINES. — C'est le poète lui-même qui m'a fourni ce joli titre (Βόυκ εἰνκλ).

Toutes les observations qui n'ont pas trait au classement ont été reportées aux NOTES ET VARIANTES.

IV. LES DIEUX ET LES HÉROS. — Pour tous les petits poèmes, morceaux et fragments de cette série et des suivantes, il a été adopté une méthode de classement invariable, à la fois logique et typographique, qui semble, quelque factice qu'elle soit, la plus ingénieuse et la seule plausible.

Le titre du poéme est imprimé en capitales rouges. Celui des morceaux de moindre importance qui s'y rattachent, en capitales noires d'un plus petit caractère. Enfin, les fragments qui ont paru avoir avec le sujet principal quelque rapport qui permît de les en rapprocher, sont séparés entre eux par de grands blancs.

V. NYMPHES ET SATYRES. — Dans NYMPHES ET SATYRES *et dans* LE FAUNE, *je crois avoir présenté sous leur vrai jour, en les groupant comme en un cadre ou une vitrine, ces vers épars, ces fragments délicieux. On dirait d'une de ces frises qui tournent, rouges sur un fond noir, autour de la panse vernie d'un vase grec peint par Euphro-*

nios, ou de petits bronzes antiques à la patine d'émail vert, ou plutôt de l'un de ces dessins savants et voluptueux que Prudhon, l'André Chénier de la peinture, déroule au long d'étroites bandes d'un papier azuré, bacchanales puériles, courses d'Amours, jeux et danses de Sylvains et de Nymphes.

VI. L'AMOUR ET LES MUSES. — Après avoir emprunté à Becq de Fouquières ce titre charmant, j'ai dû modifier celui de VESPER *qu'il avait donné à la jolie petite pièce dont voici le premier vers :*

O quel que soit ton nom, soit Vesper, soit Phosphore

Le seul logique était VESPER *ou* PHOSPHORE. *J'ai préféré simplifier en l'intitulant* L'ÉTOILE.

VII. — ÉPIGRAMMES. — Cette série aurait pu être considérablement grossie. La plupart des petits poèmes d'André Chénier sont des épigrammes, dans la manière de l'Anthologie. Par exemple, l'idylle de MNAÏS *est une traduction fort exacte d'une épigramme de Léonidas de Tarente.*

Dans cette classification qui, je le répète, ne pouvait être que factice et arbitraire, je n'ai consulté que mon goût personnel et, par-dessus tout, l'intérêt du poète, et j'ai cru bien faire en plaçant ces divers morceaux là où ils devaient contribuer à un ensemble agréable et logique.

VIII. FRAGMENTS ET VERS ÉPARS. — Tous les morceaux poétiques vraiment fragmentaires, les strophes isolées ne pouvant se rattacher à rien, ont été réunis ici. Il en est même de tout à fait informes, d'embryonnaires.

On y pourrait découvrir, ainsi que dans la petite idylle inachevée des DEUX ENFANTS, *des modèles de vers libres tels qu'en composent les jeunes poètes. Ces vers épars, dont quelques-uns ont été retrouvés sur des feuillets insérés aux* ÉLÉGIES, *sont groupés pour ainsi dire par espèces, suivant qu'ils se rapportent aux Dieux, à l'Amour, aux fontaines, aux bois, aux fleurs, aux plantes, aux oiseaux ou aux bêtes.*

A titre de curiosité, j'insère ici ce fragment apocryphe qui fit couler mille fois plus d'encre qu'il n'en fallut pour l'écrire.

Proserpine incertaine. . . . .
Sur sa victime encor suspendait ses ciseaux,
Et le fer, respectant ses longues tresses blondes,
Ne l'avait pas vouée aux infernales ondes.
Iris, du haut des cieux, sur ses ailes de feu,
Descend vers Proserpine : « Oui, qu'à l'infernal dieu
Didon soit immolée ; emporte enfin ta proie »...
Elle dit ; sous le fer soudain le crin mortel
Tombe ; son œil se ferme au sommeil éternel
Et son souffle s'envole à travers les nuages.

(Trad. de Virgile, *Ed.*, IV.)

C'est un pastiche ingénieux qu'un jeune poète, aujourd'hui l'un des plus illustres prosateurs de France, avait combiné pour se divertir aux dépens des chercheurs et des curieux. Il n'y a que trop réussi; et Becq de Fouquières lui-même, charmé par ces vers inédits ignorés de M. Gabriel de Chénier, s'est toujours obstiné à maintenir dans toutes ses éditions ce fragment malicieux.

IX. ESQUISSES ET PROJETS. — Esquisses *m'a semblé préférable à l'affreux mot de* Canevas. *André Chénier,*

on ne le doit pas oublier, était peintre aussi. Il mêlait volontiers les deux arts, et lorsqu'il notait : « on peut faire un petit quadro »; il n'est pas aisé de distinguer s'il entendait un tableau écrit ou peint.

Aux projets qui n'ont jamais été exécutés, aux sujets indiqués en quelques lignes, j'ai tenu à joindre les esquisses des POÈMES. *Elles expliquent la méthode de travail d'André Chénier et témoignent du soin minutieux qu'il apportait à l'élaboration de son plan. Les esquisses de* L'AVEUGLE *et de* LA LIBERTÉ *sont des plus sommaires. Ce n'est sans doute qu'une première idée jetée sur le papier. Les scénarios complets ne nous sont point parvenus. Celui du* MENDIANT *est déjà plus détaillé. Mais l'esquisse du* MALADE *est poussée aussi loin que possible; et l'on y peut lire, écrits comme de la prose, nombre de vers qui se retrouvent dans l'œuvre achevée. Quant à celle de* L'ESCLAVE, *je n'ai pas cru devoir l'insérer ici, m'en étant servi, comme on le verra plus loin, pour reconstituer ce poème.*

X. POÉSIES DIVERSES. — Un tel livre de vers ne pouvait finir en prose. D'ailleurs, la place de ces POÉSIES DIVERSES *semblait tout indiquée. Elles sont la terminaison naturelle des* BUCOLIQUES.

Dans la dernière moitié du XVIIIe *siècle, le succès des Idylles du suisse Gessner fut des plus vifs. Il était alors de mode dans la société polie d'avoir l'âme sensible.* La Mort d'Abel *fut pleurée par de beaux yeux. Diderot ne dédaigna pas de collaborer avec ce graveur-poète qui ornait ses pesants in-quarto de planches d'un burin savant, un peu lourd. Plus tard, Marillier l'illustra à la française, dans ces jolis petits*

tomes à tranche dorée, reliés en veau écaille, qu'imprimait Cazin, à la marque de Genève, si aisés à dissimuler sous un pli de jupe et pas assez volumineux pour gonfler trop les poches des vestes étriquées. Ces tableaux poétiques d'une Helvétie naïvement idéalisée ne furent pas sans influence sur le génie de Chénier. Il fit à la Suisse l'honneur d'ajuster à ses pipeaux virgiliens (c'est lui qui l'a dit) quelques tiges de roseaux cueillis aux bords des lacs et des torrents alpestres.

J'ai donc groupé dans cette dernière partie toutes les pièces, dédicaces, envois, débuts ou fins d'idylles, et tous les morceaux dont le sens et le son, plus modernes à mon goût, m'auraient semblé détonner dans le concert de la lyre et des flûtes antiques.

La méthode à suivre pour l'établissement du texte ne pouvait offrir de difficultés que dans le détail. Pour toutes les pièces restées aux mains de Latouche et qu'il faut considérer aujourd'hui comme à jamais perdues, le texte des éditions de 1819 et de 1833, alors même qu'il peut paraître douteux, était seul admissible. Il n'y a aucun compte à tenir de celle de 1826. Elle est détestable.

Les manuscrits qui manquent au volume des Bucoliques *de la Bibliothèque Nationale sont les suivants :*

L'AVEUGLE dont il ne reste qu'un fragment de quarante-quatre vers, LE MENDIANT, L'OARISTYS, LA LEÇON DE FLÛTE. Il y faut ajouter les deux morceaux repris aux Élégies et imités de Bion. J'ai donc, pour ces six poèmes, fidèlement reproduit le texte et la ponctuation du premier éditeur. Dans les cas très rares et de peu d'importance où

j'ai cru devoir les modifier, j'en ai donné les raisons aux NOTES ET VARIANTES.

Quant aux originaux que j'avais sous les yeux, je les ai transcrits scrupuleusement. J'ai respecté les ratures, les surcharges, les corrections, même lorsqu'elles m'ont semblé malheureuses, sauf en un cas où l'erreur était évidente Devant les variantes je suis demeuré souvent perplexe. Chénier les a parfois multipliées, plus charmantes l'une que l'autre. Je sentais la variété, la souplesse de son génie, son goût raffiné, le délicat travail de perfectionnement auquel il s'était plu et, après lui, j'hésitais. Ailleurs, première version, variantes, il avait tout biffé. Que faire? Et pourtant, il fallait choisir, oser, avec quelle crainte! me substituer au poète, d'autant plus timidement que, le connaissant mieux, je l'admirais davantage. Le lecteur trouvera aux Notes, s'il consent à les parcourir, le bref détail de ces perplexités et des heureuses rencontres que j'ai faites au cours de cette longue étude des manuscrits. Je n'en veux donner ici que deux exemples qui me semblent valoir, par leur diversité même, d'être plus longuement expliqués.

Le premier feuillet autographe des BUCOLIQUES *est d'un papier vergé bleuâtre, de vingt-deux centimètres de long sur dix-sept de large, écrit à mi-feuille. Il contient le magnifique récit du combat des Lapithes et des Centaures où le poète a concentré en quarante-quatre vers, qui peuvent compter parmi les plus beaux de notre langue, les trois cent vingt-cinq hexamètres d'Ovide. Au-dessus du premier alexandrin et auprès de la syllable* Boux, *Chénier a écrit entre parenthèses, d'une encre et d'une écriture beaucoup plus récentes,*

le mot employé. *La demi-feuille restée blanche porte cette note de deux mains différentes, vraisemblablement de Latouche et de M. Gabriel de Chénier:* Employé dans le poème intitulé *l'Aveugle,* où ce morceau commence ainsi :

Enfin l'Ossa, l'Olympe et les bois du Pénée

En effet, le fragment que j'ai sous les yeux commence par cet autre vers :

C'est ainsi que l'Olympe et les bois du Pénée

De ces divers éléments fournis par l'aspect du manuscrit, on peut déduire que ce morceau est antérieur à la composition du poème dont il fait aujourd'hui partie. Becq de Fouquières cite ces quelques lignes destinées, croit-il, à L'HERMÈS : « *Jadis quand la société avait moins appris à avoir de l'empire sur soi, les rivalités étaient sanglantes, et rarement une fête finissait sans voir briller le fer, et les coupes servaient d'armes, c'est ainsi que l'Olympe, etc...* »

Avant que ce beau fragment y fût employé, L'AVEUGLE *devait se terminer ainsi :*

. . . .
Ensuite, avec le vin, il versait aux héros
Le puissant népenthès, oubli de tous les maux;
Il cueillait le moly, fleur qui rend l'homme sage;
Du paisible lotos il mêlait le breuvage.
Les mortels oubliaient, à ce philtre charmés,
Et la douce patrie et les parents aimés.

Ainsi le grand vieillard en images hardies,
Déployait le tissu des saintes mélodies. . . .

En relisant L'AVEUGLE tel que je viens d'en indiquer la conclusion probable, André Chénier, grâce au goût et au sentiment de la composition qui semblent lui être naturels, dut s'apercevoir que la fin en était trop égale, trop calme, un peu froide; que le poème tombait, et qu'il le fallait relever par l'éclat de quelque tableau tragique. Et c'est alors qu'après avoir refait le premier vers pour le raccorder aux précédents, il y intercala ce prodigieux combat des Lapithès et des Centaures qui laisse le lecteur sous l'impression d'un éblouissement de foudre.

En lisant L'ESCLAVE dans l'édition de 1874 qui a donné pour la première fois le texte tout entier, je fus frappé de l'incohérence de ce poème d'une si dramatique allure. Or nul ne compose mieux qu'André Chénier. Ses moindres fragments sont disposés et gradués avec un art infini. A force de lire et de relire, de tourner et de retourner le manuscrit, je suis parvenu à découvrir les raisons de cette apparente incohérence ainsi que les moyens d'y remédier.

C'est une grande feuille de papier vergé blanc jauni qui a dû être pliée en deux, puis coupée. Le manuscrit se compose donc aujourd'hui de deux feuillets distincts, collés sur onglets et couverts, au recto comme au verso, de caractères très dissemblables d'encre et d'écriture, tracés à différentes époques, dans tous les sens, horizontalement, verticalement, à l'envers.

En haut du premier feuillet, au recto qui, ainsi que je le vais démontrer, a dû être primitivement le

verso, on lit ces quelques lignes dont je figure la disposition :

Voici comme il faut arranger cela

dire en quatre vers que sur le rivage de telle
île (la plus près de Délos) un jeune esclave Délien
venait dire ceci, chaque j.(our)
. . . .
Après son discours il se lève. . .

Le reste de la page est occupé par un scénario en prose d'une quinzaine de lignes où il n'est fait aucune mention du discours de l'esclave et se termine par une ébauche des derniers vers du poème.

Le mot cela *et le membre de phrase,* après son discours, *que précède un blanc semé de points, indiquent clairement que le discours de l'esclave qui est, à peu de chose près, tout le poème, était déjà écrit. En effet, tournons le feuillet, et nous trouverons au verso, à l'envers, au tiers de la page dont le haut a été laissé en blanc comme pour indiquer, sinon la place du titre (Chénier n'en mettait presque jamais), du moins le commencement du poème, tout le premier morceau qui débute par ce vers :*

Triste vieillard, depuis que pour tes cheveux blancs,

et s'achève sur cet autre :

Son fils esclave meurt loin de sa main chérie.

Passons au second feuillet.

La plus grande partie du recto est occupée par la fin du poème ébauchée au premier feuillet. Les vers sont repris et

définitivement corrigés. Au bas de la page, après deux lignes de prose et deux vers dits par la jeune fille, commence le discours sur les vicissitudes de la vie humaine que lui tient son père, Ariston de Ténos, le maître de l'esclave Hermias. Ce discours se termine au verso, dans un petit espace blanc du demi-feuillet, à l'envers. Sur l'autre moitié du feuillet, après l'avoir remis à l'endroit, on lit, d'une écriture menue et serrée, sauf quelques blancs réservés et remplis postérieurement par des vers dont l'encre est beaucoup plus pâle, tout le reste du poème à partir de :

O vierge infortunée, était-ce la douleur...

Il y a donc quatre groupes qu'il s'agit de classer et de rejoindre en comblant les lacunes par quelques lignes de prose du scénario. De deux de ces groupes, le discours d'Ariston et les vers de la fin, la place est nettement marquée. Quant aux deux autres, les plus importants, sans même tenir compte des raisons que j'ai données plus haut, la lecture attentive du scénario ne permet aucun doute. La jeune fille, après avoir écouté la lamentation, les imprécations désespérées de l'esclave, court à son père : — O mon père, lui dit-elle, tu m'as promis de m'unir bientôt à... celui-ci pleure son amante, etc. — C'est la plainte amoureuse d'Hermias qu'elle vient d'entendre qui l'a touchée et la pousse à implorer la liberté pour le malheureux amant. C'est donc l'apostrophe :

O vierge infortunée, était-ce la douleur...

par laquelle M. Gabriel de Chénier ouvre le poème, qui doit être placée en dernier lieu, et le poème doit nécessai-

rement s'ouvrir par l'invocation au vieux père, à la mère désolée :

> **Triste vieillard, depuis que pour tes cheveux blancs**
> **Il n'est plus de soutien de tes jours chancelants...**

Pour rétablir L'ESCLAVE *dans son intégrité, il n'y avait plus qu'à relier ces différents morceaux par les quelques lignes de prose du scénario. Toutes ces raisons, tant matérielles que morales, semblent probantes. D'ailleurs, il suffit de lire* L'ESCLAVE *dans le texte que j'ai eu le bonheur et l'honneur de reconstituer pour s'assurer que la composition de ce beau poème est d'une clarté et d'une gradation psychologique et dramatique parfaites.*

Que le lecteur indulgent veuille bien me pardonner cette si longue et fastidieuse démonstration qui lui prouvera combien ma tâche fut parfois malaisée et qu'il n'est pas inutile, pour le classement des manuscrits d'un poète, de comprendre son génie.

L'orthographe d'André Chénier est irrégulière et souvent fautive. S'il emploie constamment la forme grecque ambrosie *pour* ambroisie, *il écrit indifféremment* étoit *ou* était, seroit *ou* serait *et tous les temps de verbe similaires,* ydille *ou* idylle, joye *ou* joie, myrthe *ou* myrte, naïade *ou* nayade, fraier *ou* frayer, jetter *ou* jeter, argille, beaume, boccage, gémaux, ieux, seur, yvre, *etc... Il serait oiseux de relever tous les vocables que sa plume insoucieuse et rapide a défigurés. J'avais songé à conserver du moins son orthographe pour les terminaisons* ant, ent, end, *dont il supprime, comme il était alors d'usage, les* t *et les* d *au plu-*

riel. Mais j'eusse été entraîné, logiquement, à imprimer pers pour perds, détens pour détends... L'emploi qu'il fait de la majuscule est aussi des plus capricieux. Il n'en met jamais à la première lettre du vers, et, par contre, il écrit toujours avec un grand T les mots qui commencent par cette lettre. Aux noms propres, aux Dieux, Naïades, Dryades, Faunes Satyres et Sylvains, il prodigue ou retire la majuscule. J'ai cru devoir la conserver aux Dieux, Naïades, Dryades, hormis les cas où ces termes sont employés symboliquement, lorsque naïade signifie l'eau, ou dryade, les bois.

Devant tant d'irrégularités contradictoires et vu le peu d'importance qu'a l'orthographe dans l'œuvre manuscrite d'un grand écrivain, j'ai résolu d'unifier celle d'André Chénier et de rétablir à ses vers la majuscule initiale, ainsi qu'il l'a fait lui-même pour les deux poèmes publiés de son vivant, LE JEU DE PAUME et L'HYMNE sur l'entrée triomphale des Suisses révoltés de Châteauvieux, qui est, sans conteste, le premier des Iambes qu'il ait écrit.

La ponctuation n'est pas régie par des règles fixes. Au XVIe et au XVIIe siècle, on ne ponctuait guère. Chaque écrivain a sa ponctuation particulière. Bien qu'elle soit souvent nécessaire à la clarté de la phrase, son importance dans la prose est moindre qu'en poésie. Le poète se sert de ces signes pour indiquer la façon dont il entend que ses vers soient scandés, le mouvement plus rapide ou plus lent, les pauses, le prolongement, les arrêts de la diction.

Il semble que les éditeurs se soient fait un jeu d'altérer la ponctuation d'André Chénier. Je n'en citerai qu'un exemple. Dans LA JEUNE TARENTINE, on peut compter,

sans parler des vices du texte, vingt-sept fautes pour trente vers. Cette manie absurde a eu les plus fâcheux effets, non-sens, contre-sens, inversions ridicules. Et j'ai retrouvé plus d'une intention délicate, plus d'une élégance de style, plus d'une hardiesse de langue ou de coupe, qu'une virgule substituée à un point ou mal placée, avait faussées ou dénaturées.

La ponctuation d'André Chénier est singulièrement personnelle; à la fois méticuleuse et sommaire. L'emploi de la conjonction et *est presque toujours exclusif de la virgule que souvent même il omet au cours fluide ou précipité des énumérations où l'emporte sa fougue. Il fait, d'autre part, un usage très fréquent du point suspensif. Il en use et parfois il en abuse, pour mieux espacer les gestes et marquer les temps de l'action dramatique, comme dans ces vers du* MALADE*:*

C'est ta mère. Ta vieille, inconsolable mère
Qui pleure. Qui jadis te guidait pas à pas;
T'asseiait sur son sein; te portait dans ses bras.
Que tu disais aimer...

Il faut remarquer, en comparant avec le texte de l'édition de 1819, la manière si caractéristique dont sont ponctués les quarante-quatre vers du combat des Lapithes et des Centaures, seul fragment autographe qui nous reste de L'AVEUGLE*. Le vers y va par bonds, heurts, chocs et soubresauts. Il s'arrête, il reprend brusquement. Et, par son allure haletante, saccadée, en une suite de traits où sont accumulés et variés les artifices du plus admirable métier, il fait percevoir du même coup à l'œil, à l'oreille et à l'esprit tout le désordre furieux de cette héroïque mêlée.*

Mais c'est surtout aux ellipses violentes, à ces latinismes hardis, aux souples inversions, aux dérèglements de syntaxe où son libre génie s'irrite et se joue, qu'André Chénier, conscient de ses audaces, les a voulu plus indélébilement marquer par sa ponctuation. Elle est grossie à dessein, comme burinée. Il n'est plus besoin de loupe. Aussi, ces passages qu'ils auront jugés périlleux, ont-ils été remaniés ou défigurés par les éditeurs.

Quant à moi, dans tous les poèmes dont j'ai eu les originaux sous les yeux, j'ai toujours respecté, à moins qu'elle ne fût manifestement insuffisante ou fautive, la ponctuation du poète.

On a tenté d'établir une chronologie des œuvres d'André Chénier et de les distribuer dans les douze ou treize années de sa vie littéraire. Je n'essaierai pas, d'après la fraîcheur ou la décoloration de l'encre et le caractère si variable de son écriture, de déterminer les dates plus ou moins exactes de ses poèmes. Rien ne me semble plus fallacieux. Par exemple, les dernières corrections du poète sont d'une main hâtive et d'une encre beaucoup plus pâle. S'il est possible, à quelques mois ou à quelques jours près, de dater les pièces qui se rapportent aux événements de la Révolution et les Iambes écrits à Saint-Lazare, l'étude attentive des manuscrits ne peut fournir aucun élément de certitude. Il n'y a, dans LES BUCOLIQUES, *que deux morceaux datés :* LA LIBERTÉ, *de 1787 — André avait vingt-cinq ans — et la petite idylle que j'ai intitulée* LA GÉNISSE, *dont les vers si curieusement corrigés sont suivis de ces deux lignes de prose, doublement suggestives : « — Vu et fait à Catillon près Forges, le 4 août 1792,*

et écrit à Gournay le lendemain. » — Cette courte note donne quelque idée de la méthode de travail de Chénier et prouve que dans les dernières années de sa vie, il travaillait aux BUCOLIQUES. *D'ailleurs, rien n'est plus explicite que la lettre qu'il écrivait, à la fin de mai ou au commencement de juin 1791, à son ami François de Pange : — « ... Tu sais combien mes Muses sont vagabondes... Elles ne peuvent achever promptement un seul projet; elles en font marcher cent à la fois. Elles font un pied à ce poème et une épaule à celui-là; ils boitent tous et ils seront sur pied tous ensemble. Elles les couvent tous à la fois; ils sortiront de la coque à la fois, ils s'envoleront à la fois. Souvent tu me crois occupé à faire des découvertes en Amérique, et tu me vois arriver une flûte pastorale sur les lèvres. Tu attends un morceau d'Hermès, et c'est quelque folle élégie... C'est ainsi que je suis maîtrisé par mon imagination. Elle est capricieuse et je cède à ses caprices... » — Et ce qu'il vient de dire en prose du vagabondage et de l'ubiquité de sa Muse, il l'a dit vingt fois en vers.*

Bref, ce qui importe, ce n'est pas les dates, mais la date de l'œuvre d'André Chénier. C'est vraiment un des prodiges de ce temps prodigieux que des poèmes tels que NÉÈRE *ou* L'AVEUGLE, *si simples, d'un si profond sentiment, d'une ampleur si magnifique, aient pu être conçus et écrits dans les dernières années du XVIIIe siècle.*

Si l'on considère l'époque et la société littéraire où il vécut, le génie d'André Chénier est vraiment fait pour déconcerter. A triple face, comme Hécate, il est à la fois de

son siècle, de son temps, de tous les temps. LES ÉLÉGIES, LES POÈMES, L'HERMÈS *sont l'œuvre du plus grand des poètes du XVIIIe siècle;* LES HYMNES, LES ODES, LES IAMBES, *du seul grand poète de la Révolution; et* LES BUCOLIQUES, *d'un grand poète de tous les âges. Il semble qu'il les ait écrites, suivant la formule célèbre de Spinoza,* sub specie æternitatis.

Plus de deux siècles après Ronsard, comme lui et peut-être mieux que lui, grâce à la connaissance native de la langue et à la familiarité des poètes grecs, il renouvelle dans la poésie française le sentiment de la nature que le seul La Fontaine n'avait pas entièrement méconnu. Il voit, il sent la beauté multiple des choses, il en écoute la musique et les traduit en des vers d'une harmonie et d'une couleur jusqu'alors ignorées.

Son génie est essentiellement objectif et dramatique. Il a, à la plus haute puissance, le don d'évocation, la première des vertus poétiques. Il se dédouble. Il voit, il fait vivre, il vit ses personnages; ils semblent se mouvoir dans le milieu qui leur est naturel. Le paysage, quelque sommaire qu'il soit, participe à l'action. La mise en scène, la composition sont d'un art achevé dont la simplicité voulue redouble l'intensité. Jusque dans les moindres fragments de quelques vers, ces qualités apparaissent, d'autant plus frappantes. Sa vision première est toute plastique. Le tableau, le quadro, comme il disait, se compose de lui-même. Il se plaît aux brusques débuts, aux entrées immédiates, et cette allure soudaine, qui précipite en plein drame, prête aux gestes, aux paroles et aux sentiments qu'ils expriment toute la force, le charme saisissant de la vie.

Les mots de mètre et de rythme n'ont jamais été nettement définis, du moins en français. Je ne tenterai pas ce que de plus savants n'ont pu faire, et ne les emploierai ici que dans le sens spécial que leur donnent la plupart des poètes. Pour eux, le mètre est la disposition mesurée et variée des syllabes du vers, et le rythme la disposition des vers de la strophe. Le rythme serait donc à la strophe ce que le mètre est au vers. L'inventeur de rythmes est celui qui trouve et combine des agencements nouveaux de vers, de nouvelles strophes.

Pour ne parler que des anciens, Ronsard fut un prodigieux inventeur de rythmes. On n'en saurait dire autant de Chénier. LE JEU DE PAUME, *l'ode à Versailles, une ou deux odes à Fanny et quelques essais de chœurs dans son* THÉATRE, *me paraissent les seuls rythmes nouveaux qu'on lui puisse attribuer. Et les* IAMBES? *Il faut reconnaître que ni la forme, ni le titre de ces poèmes célèbres n'appartiennent à Chénier. S'il semble, dans les vers cités plus loin, l'avoir indiqué et même suggéré, il ne l'a nulle part expressément noté, et j'ai déjà fait remarquer qu'il avait intitulé* HYMNE *le premier de ses ïambes. C'est à Latouche que revient l'honneur d'avoir imposé à ces derniers cris d'une éloquence désespérée et furieuse, qui ont peut-être plus fait pour la gloire d'André Chénier que ses purs chefs-d'œuvre, ce titre fameux, devenu classique. On dirait que le poète lui-même le lui a désigné dans ce vers :*

Archiloque, aux fureurs du belliqueux ïambe...

ou plutôt dans cette apostrophe, dont le premier alexan–

drin est l'un des plus singulièrement beaux que je sache :

Diamant ceint d'azur, Paros, œil de la Grèce,
De l'onde Egée astre éclatant!
Dans tes flancs où nature est sans cesse à l'ouvrage,
Pour le ciseau laborieux
Germe et blanchit le marbre illustré de l'image
Et des grands hommes et des Dieux.
Mais pour graver aussi la honte ineffaçable,
Paros de l'ïambe acéré
Aiguisa le burin brûlant, impérissable.
Fils d'Archiloque, fier André,
Ne détends point ton arc. . . . . . .

L'ïambe, comme on le voit, n'est que la strophe classique de deux alexandrins et de deux octosyllabes régulièrement entrelacés et à rimes croisées, prolongée au gré du poète par la suppression de l'arrêt au quatrième vers.

Je n'oserais affirmer qu'il n'y ait point de ce rythme d'exemples plus anciens que celui que j'ai découvert dans les Œuvres choisies de M. Rousseau, *au IIIe livre de ses odes. C'est l'ode IV, imitée d'Horace,* Aux Suisses durant leur guerre civile de 1712. *Or, ainsi que nous l'avons noté, le premier des ïambes de Chénier est l'*Hymne sur l'entrée triomphale des Suisses révoltés du régiment de Châteauvieux, *qu'il publia dans le* Journal de Paris *du 15 avril 1792. La coïncidence est frappante. Elle serait extraordinaire, si elle n'était toute naturelle. André Chénier, comme beaucoup de ses contemporains, avait lu et étudié Jean-Baptiste Rousseau, poète médiocre qui fut un habile ouvrier lyrique.*

S'il n'est pas, comme Ronsard, grand inventeur de rythmes, Chénier est, au vrai sens antique, le Poète, le

faiseur de vers par excellence. Sa métrique est incomparable.

Avec l'hexamètre grec, l'alexandrin français est le plus sonore, le plus solide, le plus suave, le plus souple des instruments poétiques. Il est composé, ainsi que l'a dit Ronsard, de douze à treize syllabes, suivant qu'il est masculin ou féminin. Ce grand vers contient donc tous les vers, d'une à treize syllabes, et au moyen de l'enjambement, il semble pouvoir se prolonger indéfiniment. Malgré cette élasticité que l'enjambement prête à la phrase poétique, l'alexandrin ne perd jamais sa structure, sa personnalité, grâce au temps fort de la césure, si mobile qu'elle soit, et surtout grâce au rappel de la rime qui, on le doit remarquer, même dans les vers féminins de treize syllabes, sonne toujours sur la douzième. On a prétendu à tort que l'alexandrin n'avait que douze syllabes et que la treizième ne devait pas être comptée. Il est évident qu'elle s'élide lorsque le vers suivant commence par une voyelle; mais dans tous les vers, tels que celui-ci que j'emprunte à l'idylle de NÉÈRE :

Mon âme vagabonde à travers le feuillage
Frémira. . . . . .

il est impossible de ne pas prononcer et de ne pas compter la dernière syllabe du mot final de l'alexandrin.

Ce vers, d'apparence si drue et si simple, se plie aux plus savantes complexités du mètre. Il peut être coupé, varié. Les muettes particulières à notre langue l'allongent, le rendent plus respirable. Elles y mêlent à l'éclatante netteté latine, une douceur fluide, une sorte de perspective, d'atmosphère vaporeuse.

Jamais poète n'a si magistralement manié l'alexandrin.

Pour Chénier, le métal solide qui le constitue est aussi ductile que la glaise, aussi malléable que la cire sous les doigts du sculpteur. Il le pétrit, il le brise, il le renoue à son gré. On dirait qu'il le modèle. Le vers obéissant semble suivre la pensée, l'oreille, la vision du poète. Il l'étire, le ramasse ou l'arrête. Il en a si bien varié les coupes, que je doute qu'on en ait inventé depuis, qu'il n'eût essayées. Il se joue de l'immobile césure; il est plein de ternaires, de bi-césurés. A la fois instinctif et raffiné, il fait tenir en quelques syllabes des juxtapositions inattendues, des interversions d'une étrangeté charmante. Le premier, il a su opposer à la symétrie du mètre le prestigieux contraste de l'image, comme dans ces vers exquis sur les abeilles.

Une ruche nouvelle à ces peuples nouveaux
Est ouverte. Et l'essaim conduit dans les rameaux
Qu'un olivier voisin présente à son passage,
Pend en grappe bruyante à son amer feuillage.

André Chénier fut donc, en syntaxe aussi bien qu'en métrique, un novateur d'une audace extrême et certes plus outré que les plus fougueux romantiques. La violence, l'ardeur spontanées de son génie expliquent ces bizarreries, ces témérités volontaires. Elles ne semblent pas avoir frappé la critique moderne, enveloppées qu'elles sont et comme voilées sous des apparences discrètes. Depuis près d'un siècle, elles sont entrées dans la langue et devenues classiques. Pourtant, lorsque parut, en 1819, l'œuvre mutilée si habilement présentée par Latouche, à l'admiration qui l'accueillit se mêla quelque effarement. Népomucène Lemercier, Raynouard,

Loyson, pour ne citer que les moins oubliés, tout en reconnaissant les dons naturels et originaux du poète, lui reprochèrent des incorrections sans nombre, l'imitation servile des formules et des tours antiques, les césures déplacées ou brisées, les enjambements, l'incohérence des métaphores. On le traita de barbare. Barbare, j'en conviens; mais barbare comme Homère et Théocrite. Et s'il imita les anciens, ce fut à l'exemple et à la façon de Virgile. L'enfant sublime, Victor Hugo — il avait alors dix-sept ans, — écrivit sur Chénier et ses détracteurs quelques pages où il faut relever ces phrases prophétiques : « Chacun de ces défauts du poète est peut-être le germe d'un perfectionnement pour la poésie... C'est une poésie nouvelle qui vient de naître. »

L'influence d'André Chénier sur ceux qui préparèrent et menèrent le grand mouvement de rénovation littéraire du XIXe siècle ne peut être niée. Dès 1829, Jules Janin le proclamait le maître et le prince de la poésie moderne. Châteaubriand l'admira, Millevoye l'avait pillé d'avance; il inspira Vigny. Alfred de Musset lui doit plus d'une de ses élégances et plus d'un élan passionné des Nuits. *Barbier, sans lui, n'eût pas forgé ses* Iambes. *Le cerveau tout-puissant de Victor Hugo ne faillit pas à s'assimiler quelques-unes de ses formes les plus rares. Seul, Lamartine ne paraît pas avoir subi cette maîtrise. Il est sans art, a dit un critique subtil. Et Chénier fut avant tout un admirable artiste.*

Le vers du vieux Ronsard

La matière demeure et la forme se perd,

si juste pour le monde extérieur, ne saurait s'appliquer aux

choses de l'esprit. La matière poétique est, à vrai dire, éternellement la même; ce n'est que par l'invention d'images neuves que les poètes, de siècle en siècle, la renouvellent et la diversifient. Mais seule, la forme parfaite d'une œuvre peut en perpétuer la gloire.

Chaque jour mieux étudiée, l'œuvre d'André Chénier ne pourra qu'accroître sa gloire. Aucun poète n'a si voluptueusement et fièrement chanté la nature, la jeunesse, l'amour, les héros, les Dieux, la Justice et la Liberté. Nul, mieux que lui, n'a su faire siffler, autour de la tête horrible et belle de l'antique Furie, les vipères de la Vengeance. Les BUCOLIQUES et les IAMBES suffiraient à son immortalité. Mais il fut encore, avant trente ans — génie précoce et fécond, — grand poète épique, lyrique, élégiaque et philosophique. Dans ses vers si nouveaux, il a concentré l'essence de l'antiquité, et il en a parfumé à jamais la poésie française. Il y tient la place que tenait à Rome celui qu'on a nommé le cygne de Mantoue. Aussi, lorsque ma pensée évoque l'ombre d'André Chénier et que dans ma mémoire chantent ses vers divins, mes lèvres involontairement murmurent ce beau nom fraternel : VIRGILE.

JOSÉ-MARIA DE HEREDIA.

POÈMES

L'AVEUGLE.

— Dieu dont l'arc est d'argent, dieu de Claros, écoute;
O Sminthée-Apollon, je périrai sans doute,
Si tu ne sers de guide à cet aveugle errant.

C'est ainsi qu'achevait l'Aveugle en soupirant,
Et près des bois marchait, faible, et sur une pierre
S'asseyait. Trois pasteurs, enfants de cette terre,
Le suivaient, accourus aux abois turbulents
Des molosses, gardiens de leurs troupeaux bêlants.
Ils avaient, retenant leur fureur indiscrète,
Protégé du vieillard la faiblesse inquiète;
Ils l'écoutaient de loin; et s'approchant de lui :
— Quel est ce vieillard blanc, aveugle et sans appui?
Serait-ce un habitant de l'empire céleste?
Ses traits sont grands et fiers; de sa ceinture agreste
Pend une lyre informe, et les sons de sa voix
Émeuvent l'air et l'onde et le ciel et les bois.

Mais il entend leurs pas, prête l'oreille, espère,
Se trouble, et tend déjà les mains à la prière.

— Ne crains point, disent-ils, malheureux étranger
(Si plutôt, sous un corps terrestre et passager,
Tu n'es point quelque dieu protecteur de la Grèce,
Tant une grâce auguste ennoblit ta vieillesse!)
Si tu n'es qu'un mortel, vieillard infortuné,
Les humains près de qui les flots t'ont amené,
Aux mortels malheureux n'apportent point d'injures.
Les destins n'ont jamais de faveurs qui soient pures.
Ta voix noble et touchante est un bienfait des Dieux;
Mais aux clartés du jour ils ont fermé tes yeux.

— Enfants, car votre voix est enfantine et tendre,
Vos discours sont prudents plus qu'on n'eût dû l'attendre;
Mais toujours soupçonneux, l'indigent étranger
Croit qu'on rit de ses maux et qu'on veut l'outrager.
Ne me comparez point à la troupe immortelle :
Ces rides, ces cheveux, cette nuit éternelle,
Voyez, est-ce le front d'un habitant des cieux?
Je ne suis qu'un mortel, un des plus malheureux!
Si vous en savez un pauvre, errant, misérable,
C'est à celui-là seul que je suis comparable;
Et pourtant je n'ai point, comme fit Thamyris,
Des chansons à Phébus voulu ravir le prix;
Ni, livré comme Œdipe à la noire Euménide,
Je n'ai puni sur moi l'inceste parricide;

Mais les Dieux tout-puissants gardaient à mon déclin
Les ténèbres, l'exil, l'indigence et la faim.

— Prends, et puisse bientôt changer ta destinée!
Disent-ils. Et tirant ce que, pour leur journée,
Tient la peau d'une chèvre aux crins noirs et luisants,
Ils versent à l'envi, sur ses genoux pesants,
Le pain de pur froment, les olives huileuses,
Le fromage et l'amande, et les figues mielleuses,
Et du pain à son chien entre ses pieds gisant
Tout hors d'haleine encore, humide et languissant,
Qui, malgré les rameurs, se lançant à la nage,
L'avait loin du vaisseau rejoint sur le rivage.

— Le sort, dit le vieillard, n'est pas toujours de fer.
Je vous salue, enfants venus de Jupiter.
Heureux sont les parents qui tels vous firent naître!
Mais venez, que mes mains cherchent à vous connaître;
Je crois avoir des yeux. Vous êtes beaux tous trois.
Vos visages sont doux, car douce est votre voix.
Qu'aimable est la vertu que la grâce environne!
Croissez, comme j'ai vu ce palmier de Latone,
Alors qu'ayant des yeux je traversai les flots;
Car jadis, abordant à la sainte Délos,
Je vis près d'Apollon, à son autel de pierre,
Un palmier, don du ciel, merveille de la terre.
Vous croîtrez, comme lui, grands, féconds, révérés,
Puisque les malheureux sont par vous honorés.

Le plus âgé de vous aura vu treize années;
A peine, mes enfants, vos mères étaient nées,
Que j'étais presque vieux. Assieds-toi près de moi,
Toi, le plus grand de tous; je me confie à toi.
Prends soin du vieil aveugle.

— O sage magnanime!
Comment, et d'où viens-tu? car l'onde maritime
Mugit de toutes parts sur nos bords orageux.

— Des marchands de Cymé m'avaient pris avec eux.
J'allais voir, m'éloignant des rives de Carie,
Si la Grèce pour moi n'aurait point de patrie
Et des dieux moins jaloux et de moins tristes jours,
Car jusques à la mort nous espérons toujours.
Mais pauvre, et n'ayant rien pour payer mon passage,
Ils m'ont, je ne sais où, jeté sur le rivage.

— Harmonieux vieillard, tu n'as donc point chanté?
Quelques sons de ta voix auraient tout acheté.

— Enfants, du rossignol la voix pure et légère
N'a jamais apaisé le vautour sanguinaire,
Et les riches, grossiers, avares, insolents,
N'ont pas une âme ouverte à sentir les talents.
Guidé par ce bâton, sur l'arène glissante,
Seul, en silence, au bord de l'onde mugissante,

J'allais, et j'écoutais le bêlement lointain
De troupeaux agitant leurs sonnettes d'airain.
Puis j'ai pris cette lyre, et les cordes mobiles
Ont encor résonné sous mes vieux doigts débiles.
Je voulais des grands Dieux implorer la bonté,
Et surtout Jupiter, dieu d'hospitalité,
Lorsque d'énormes chiens à la voix formidable
Sont venus m'assaillir; et j'étais misérable,
Si vous (car c'était vous), avant qu'ils m'eussent pris,
N'eussiez armé pour moi les pierres et les cris.

— Mon père, il est donc vrai, tout est devenu pire?
Car jadis, aux accents d'une éloquente lyre,
Les tigres et les loups, vaincus, humiliés,
D'un chanteur comme toi vinrent baiser les pieds.

— Les barbares! J'étais assis près de la poupe :
Aveugle vagabond, dit l'insolente troupe,
Chante, si ton esprit n'est point comme tes yeux,
Amuse notre ennui; tu rendras grâce aux Dieux.
J'ai fait taire mon cœur qui voulait les confondre;
Ma bouche ne s'est point ouverte à leur répondre.
Ils n'ont pas entendu ma voix, et sous ma main
J'ai retenu le Dieu courroucé dans mon sein.
Cymé, puisque tes fils dédaignent Mnémosyne,
Puisqu'ils ont fait outrage à la Muse divine,
Que leur vie et leur mort s'éteignent dans l'oubli;
Que ton nom dans la nuit demeure enseveli.

— Viens, suis-nous à la ville; elle est toute voisine,
Et chérit les amis de la Muse divine.
Un siège aux clous d'argent te place à nos festins;
Et là, les mets choisis, le miel et les bons vins,
Sous la colonne où pend une lyre d'ivoire,
Te feront de tes maux oublier la mémoire.
Et si, dans le chemin, rhapsode ingénieux,
Tu veux nous accorder tes chants dignes des cieux,
Nous dirons qu'Apollon, pour charmer les oreilles,
T'a lui-même dicté de si douces merveilles.

— Oui, je le veux; marchons. Mais où m'entraînez-vous?
Enfants du vieil aveugle, en quel lieu sommes-nous?

— Syros est l'île heureuse où nous vivons, mon père.

— Salut, belle Syros, deux fois hospitalière!
Car sur ses bords heureux je suis déjà venu,
Amis, je la connais. Vos pères m'ont connu;
Ils croissaient comme vous; mes yeux s'ouvraient encore
Au soleil, au printemps, aux roses de l'aurore;
J'étais jeune et vaillant. Aux danses des guerriers,
A la course, aux combats, j'ai paru des premiers.
J'ai vu Corinthe, Argos, et Crète et les cent villes,
Et du fleuve Égyptus les rivages fertiles;
Mais la terre et la mer et l'âge et les malheurs
Ont épuisé ce corps fatigué de douleurs.
La voix me reste. Ainsi la cigale innocente,

Sur un arbuste assise, et se console et chante.
Commençons par les Dieux : Souverain Jupiter,
Soleil qui vois, entends, connais tout, et toi, mer,
Fleuves, terre, et noirs dieux des vengeances trop lentes,
Salut! Venez à moi de l'Olympe habitantes,
Muses; vous savez tout, vous déesses; et nous,
Mortels, ne savons rien qui ne vienne de vous.

Il poursuit; et déjà les antiques ombrages
Mollement en cadence inclinaient leurs feuillages;
Et pâtres oubliant leur troupeau délaissé,
Et voyageurs quittant leur chemin commencé,
Couraient. Il les entend, près de son jeune guide,
L'un sur l'autre pressés, tendre une oreille avide;
Et Nymphes et Sylvains sortaient pour l'admirer,
Et l'écoutaient en foule, et n'osaient respirer;
Car, en de longs détours de chansons vagabondes,
Il enchaînait de tout les semences fécondes,
Les principes du feu, les eaux, la terre et l'air,
Les fleuves descendus du sein de Jupiter,
Les oracles, les arts, les cités fraternelles,
Et, depuis le Chaos, les amours immortelles;
D'abord le Roi divin, et l'Olympe et les cieux
Et le monde ébranlés d'un signe de ses yeux,
Et les Dieux partagés en une immense guerre,
Et le sang plus qu'humain venant rougir la terre,
Et les rois assemblés et, sous les pieds guerriers,
Une nuit de poussière et les chars meurtriers,

Et les héros armés brillant dans les campagnes
Comme un vaste incendie aux cimes des montagnes ;
Les coursiers hérissant leur crinière à longs flots
Et d'une voix humaine excitant les héros.
De là, portant ses pas dans les paisibles villes,
Les lois, les orateurs, les récoltes fertiles ;
Mais bientôt de soldats les remparts entourés,
Les victimes tombant dans les parvis sacrés,
Et les assauts mortels aux épouses plaintives
Et les mères en deuil et les filles captives ;
Puis aussi les moissons joyeuses, les troupeaux
Bêlants ou mugissants, les rustiques pipeaux,
Les chansons, les festins, les vendanges bruyantes
Et la flûte et la lyre et les notes dansantes ;
Puis, déchaînant les vents à soulever les mers,
Il perdait les nochers sur les gouffres amers ;
De là, dans le sein frais d'une roche azurée,
En foule il appelait les filles de Nérée,
Qui bientôt, à ses cris, s'élevant sur les eaux,
Aux rivages troyens parcouraient les vaisseaux ;
Puis il ouvrait du Styx la rive criminelle,
Et puis les demi-dieux et les champs d'asphodèle,
Et la foule des morts : vieillards seuls et souffrants,
Jeunes gens emportés aux yeux de leurs parents,
Enfants dont au berceau la vie est terminée,
Vierges dont le trépas suspendit l'hyménée,

Mais, ô bois, ô ruisseaux, ô monts, ô durs cailloux,

Quels doux frémissements vous agitèrent tous
Quand bientôt à Lemnos, sur l'enclume divine,
Il forgeait cette trame irrésistible et fine
Autant que d'Arachné les pièges inconnus,
Et dans ce fer mobile emprisonnait Vénus!
Et quand il revêtit d'une pierre soudaine
La fière Niobé, cette mère thébaine,
Et quand il répétait en accents de douleurs
De la triste Aédon l'imprudence et les pleurs,
Qui, d'un fils méconnu marâtre involontaire,
Vola, doux rossignol, sous le bois solitaire;
Ensuite, avec le vin, il versait aux héros
Le puissant népenthès, oubli de tous les maux;
Il cueillait le moly, fleur qui rend l'homme sage;
Du paisible lotos il mêlait le breuvage;
Les mortels oubliaient, à ce philtre charmés,
Et la douce patrie et les parents aimés.

Enfin, l'Ossa, l'Olympe et les bois du Pénée
Voyaient ensanglanter les banquets d'hyménée,
Quand Thésée, au milieu de la joie et du vin,
La nuit où son ami reçut à son festin
Le peuple monstrueux des enfants de la Nue,
Fut contraint d'arracher l'épouse demi-nue
Au bras ivre et nerveux du sauvage Eurytus.
Soudain, le glaive en main, l'ardent Pirithoüs :
— Attends, il faut ici que mon affront s'expie,
Traître! Mais avant lui, sur le Centaure impie

Dryas a fait tomber avec tous ses rameaux
Un long arbre de fer hérissé de flambeaux.
L'insolent quadrupède en vain s'écrie ; il tombe,
Et son pied bat le sol qui doit être sa tombe.
Sous l'effort de Nessus, la table du repas
Roule, écrase Cymèle, Évagre, Périphas.
Pirithoüs égorge Antimaque et Pétrée,
Et Cyllare aux pieds blancs, et le noir Macarée
Qui de trois fiers lions dépouillés par sa main
Couvrait ses quatre flancs, armait son double sein.
Courbé, levant un roc choisi pour leur vengeance,
Tout à coup, sous l'airain d'un vase antique immense,
L'imprudent Bianor par Hercule surpris
Sent de sa tête énorme éclater les débris ;
Hercule et la massue entassent en trophée
Clanis, Démoléon, Lycotas, et Riphée
Qui portait sur ses crins, de taches colorés,
L'héréditaire éclat des nuages dorés.
Mais d'un double combat Eurynome est avide,
Car ses pieds agités en un cercle rapide
Battent à coups pressés l'armure de Nestor.
Le quadrupède Hélops fuit. L'agile Crantor,
Le bras levé, l'atteint. Eurynome l'arrête.
D'un érable noueux il va fendre sa tête.
Lorsque le fils d'Égée, invincible, sanglant,
L'aperçoit, à l'autel prend un chêne brûlant,
Sur sa croupe indomptée, avec un cri terrible,
S'élance, va saisir sa chevelure horrible,

L'entraîne, et quand sa bouche ouverte avec effort
Crie, il y plonge ensemble et la flamme et la mort.
L'autel est dépouillé. Tous vont s'armer de flamme
Et le bois porte aux cieux les hurlements de femme,
L'ongle frappant la terre, et les guerriers meurtris,
Et les vases brisés, et l'injure, et les cris.

Ainsi le grand vieillard, en images hardies,
Déployait le tissu des saintes mélodies.
Les trois enfants, émus à son auguste aspect,
Admiraient d'un regard de joie et de respect,
De sa bouche abonder les paroles divines,
Comme en hiver la neige aux sommets des collines.
Et partout accourus, dansant sur son chemin,
Hommes, femmes, enfants, les rameaux à la main,
Et vierges et guerriers, jeunes fleurs de la ville,
Chantaient : — Viens dans nos murs, viens habiter notre île;
Viens, prophète éloquent, aveugle harmonieux,
Convive du nectar, disciple aimé des Dieux;
Des jeux, tous les cinq ans, rendront saint et prospère
Le jour où nous avons reçu le grand Homère.

LA LIBERTÉ.

UN CHEVRIER, UN BERGER.

LE CHEVRIER.

Berger, quel es-tu donc? qui t'agite? et quels dieux
De noirs cheveux épars enveloppent tes yeux?

LE BERGER.

Blond pasteur de chevreaux, oui, tu veux me l'apprendre,
Oui, ton front est plus beau, ton regard est plus tendre.

LE CHEVRIER.

Quoi! tu sors de ces monts, où tu n'as vu que toi,
Et qu'on n'approche point sans peine et sans effroi?

LE BERGER.

Tu te plais mieux sans doute au bois, à la prairie;
Tu le peux. Assieds-toi parmi l'herbe fleurie.
Moi sous un antre aride en cet affreux séjour
Je me plais, sur le roc, à voir passer le jour.

LE CHEVRIER.

Mais Cérès a maudit cette terre âpre et dure.
Un noir torrent pierreux y roule une onde impure.
Tous ces rocs, calcinés sous un soleil rongeur,
Brûlent et font hâter le pas du voyageur.
Point de fleurs, point de fruits. Nul ombrage fertile
N'y donne au rossignol un balsamique asile.
Quelque olivier au loin, maigre fécondité,
Y rampe, et fait mieux voir leur triste nudité.
Comment as-tu donc pu d'herbes accoutumées
Nourrir dans ce désert tes brebis affamées?

LE BERGER.

Que m'importe? Est-ce à moi qu'appartient ce troupeau?
Je suis esclave.

LE CHEVRIER.

Au moins, un rustique pipeau
A-t-il chassé l'ennui de ton rocher sauvage?
Tiens, veux-tu cette flûte? Elle fut mon ouvrage.
Prends. Sur ce buis fertile en agréables sons
Tu pourras des oiseaux imiter les chansons.

LE BERGER.

Non. Garde tes présents. Les oiseaux de ténèbres,
La chouette et l'orfraie et leurs accents funèbres,
Voilà les seuls chanteurs que je veuille écouter.
Voilà quelles chansons je voudrais imiter.

Ta flûte sous mes pieds serait bientôt brisée.
Je hais tous vos plaisirs. Les fleurs, et la rosée,
Et de vos rossignols les soupirs caressants.
Rien ne plaît à mon cœur, rien ne flatte mes sens.
Je suis esclave.

LE CHEVRIER.

Hélas! que je te trouve à plaindre.
Oui, l'esclavage est dur. Oui, tout mortel droit craindre
De servir, de plier sous une injuste loi;
De vivre pour autrui, de n'avoir rien à soi.
Protège-moi toujours, ô Liberté chérie,
O mère des vertus, mère de la patrie.

LE BERGER.

Va, patrie et vertu ne sont que de vains noms.
Toutefois tes discours sont pour moi des affronts.
Ton prétendu bonheur et m'afflige et me brave.
Comme moi je voudrais que tu fusses esclave.

LE CHEVRIER.

Et moi je te voudrais libre, heureux comme moi.
Mais les Dieux n'ont-ils point de remède pour toi?
Il est des baumes doux, des lustrations pures
Qui peuvent de notre âme assoupir les blessures,
Et de magiques chants qui tarissent les pleurs.

LE BERGER.

Il n'en est point. Il n'est pour moi que des douleurs.
Mon sort est de servir. Il faut qu'il s'accomplisse.

Moi, j'ai ce chien aussi qui tremble à mon service.
C'est mon esclave aussi. Mon désespoir muet
Ne peut rendre qu'à lui tous les maux qu'on me fait.

LE CHEVRIER.

La Terre, notre mère, et sa douce richesse
Ne peut-elle du moins égayer ta tristesse?
Vois combien elle est belle. Et vois l'été vermeil,
Prodigue de trésors, brillant fils du soleil,
Qui vient, fertile amant d'une heureuse culture,
Varier du printemps l'uniforme verdure.
Vois le jeune abricot sous les yeux d'un beau ciel
Arrondir son fruit doux et blond comme le miel.
Vois la pourpre des fleurs dont le pêcher se pare
Nous annoncer l'éclat des fruits qu'il nous prépare.
Au bord de ces prés verts regarde ces guérets,
De qui les blés touffus, jaunissantes forêts,
Du joyeux moissonneur attendent la faucille.
D'agrestes déités quelle noble famille!
La Récolte et la Paix, aux yeux purs et sereins,
Les épis sur le front, les épis dans les mains,
Qui viennent, sur les pas de la belle Espérance,
Verser la corne d'or où fleurit l'Abondance.

LE BERGER.

Sans doute qu'à tes yeux elles montrent leurs pas.
Moi j'ai des yeux d'esclave et je ne les vois pas.
Je n'y vois qu'un sol dur, laborieux, servile,
Que j'ai, non pas pour moi, contraint d'être fertile;

Où, sous un ciel brûlant, je moissonne le grain
Qui va nourrir un autre, et me laisse ma faim.
Voilà quelle est la terre. Elle n'est point ma mère;
Elle est pour moi marâtre. Et la nature entière
Est plus nue à mes yeux, plus horrible à mon cœur
Que ce vallon de mort qui te fait tant d'horreur.

LE CHEVRIER.

Le soin de tes brebis, leur voix douce et paisible,
N'ont-ils donc rien qui plaise à ton âme insensible?
N'aimes-tu point à voir les jeux de tes agneaux?
Moi je me plais auprès de mes jeunes chevreaux.
Je m'occupe à leurs jeux, j'aime leur voix bêlante,
Et quand sur la rosée et sur l'herbe brillante
Vers leur mère en criant je les vois accourir,
Je bondis avec eux de joie et de plaisir.

LE BERGER.

Ils sont à toi. Mais moi j'eus une autre fortune.
Ceux-ci de mes tourments sont la cause importune.
Deux fois, avec ennui, promenés chaque jour,
Un maître soupçonneux nous attend au retour.
Rien ne le satisfait : ils ont trop peu de laine;
Ou bien ils sont mourants, ils se traînent à peine.
En un mot, tout est mal. Si le loup quelquefois
En saisit un, l'emporte et s'enfuit dans le bois,
C'est ma faute. Il fallait braver ses dents avides.
Je dois rendre les loups innocents et timides.

Et puis menaces, cris, injures, emportements,
Et lâches cruautés qu'il nomme châtiments.

LE CHEVRIER.

Toujours à l'innocent les Dieux sont favorables.
Pourquoi fuir leur présence, appui des misérables?
Autour de leurs autels, parés de nos festons,
Que ne viens-tu danser, offrir de simples dons,
Du chaume, quelques fleurs, et par ces sacrifices,
Te rendre Jupiter et les Nymphes propices?

LE BERGER.

Non. Les danses, les jeux, les plaisirs des bergers,
Sont à mon triste cœur des plaisirs étrangers.
Que parles-tu de dieux, de nymphes, et d'offrandes?
Moi, je n'ai pour les Dieux ni chaume ni guirlandes.
Je les crains, car j'ai vu leur foudre et leurs éclairs.
Je ne les aime pas; ils m'ont donné des fers.

LE CHEVRIER.

Eh bien que n'aimes-tu? Quelle amertume extrême
Résiste au doux souris d'une vierge qu'on aime?
L'autre jour à la mienne en ce bois fortuné
Je vins offrir le don d'un chevreau nouveau-né;
Son œil tomba sur moi, si doux, si beau, si tendre!
Sa voix prit un accent! Je crois toujours l'entendre.

LE BERGER.

Et quel œil virginal voudrait tomber sur moi?
Ai-je, moi, des chevreaux à donner comme toi?

Chaque jour, par ce maître inflexible et barbare
Mes agneaux sont comptés avec un soin avare.
Trop heureux quand il daigne à mes cris superflus
N'en pas redemander plus que je n'en reçus.
O juste Némésis, si jamais je puis être
Le plus fort à mon tour, si je puis me voir maître,
Je serai dur, méchant, intraitable, sans foi,
Sanguinaire, cruel, comme on l'est avec moi.

LE CHEVRIER.

Et moi, c'est vous qu'ici pour témoins j'en appelle,
Dieux! de mes serviteurs la cohorte fidèle
Me trouvera toujours humain, compatissant,
A leurs justes désirs facile, et complaisant,
Afin qu'ils soient heureux et qu'ils aiment leur maître
Et bénissent en paix l'instant qui les vit naître.

LE BERGER.

Et moi je le maudis cet instant douloureux
Qui me donna le jour pour être malheureux;
Pour agir, quand un autre exige, veut, ordonne,
Pour n'avoir rien à moi, pour ne plaire à personne,
Pour endurer la faim, quand ma peine et mon deuil
Engraissent d'un tyran l'indolence et l'orgueil.

LE CHEVRIER.

Berger infortuné, ta plaintive détresse
De ton cœur dans le mien fait passer la tristesse.

Vois cette chèvre mère et ces chevreaux, tous deux
Aussi blancs que le lait qu'elle garde pour eux.
Qu'ils aillent avec toi ; je te les abandonne.
Adieu. Puisse du moins ce peu que je te donne
De ta triste mémoire effacer tes malheurs,
Et, soigné par tes mains, distraire tes douleurs !

LE BERGER.

Oui, donne. Et sois maudit. Car si j'étais plus sage,
Ces dons sont pour mon cœur d'un sinistre présage ;
De mon despote avare ils choqueront les yeux.
Il ne croit pas qu'on donne. Il est fourbe, envieux.
Il dira que chez lui j'ai volé le salaire
Dont j'aurai pu payer les chevreaux et la mère ;
Et d'un si bon prétexte ardent à se servir,
C'est à moi que lui-même il viendra les ravir.

Commencée le vendredi au soir 10 et finie le dimanche au soir 12 mars 1787.

LE MALADE.

— Apollon, dieu sauveur, dieu des savants mystères,
Dieu de la vie, et dieu des plantes salutaires,
Dieu vainqueur de Python, dieu jeune et triomphant,
Prends pitié de mon fils, de mon unique enfant;
Prends pitié de sa mère aux larmes condamnée,
Qui ne vit que pour lui, qui meurt abandonnée,
Qui n'a pas dû rester pour voir mourir son fils;
Dieu jeune, viens aider sa jeunesse. Assoupis,
Assoupis dans son sein cette fièvre brûlante
Qui dévore la fleur de sa vie innocente.
Apollon, si jamais, échappé du tombeau,
Il retourne au Ménale avoir soin du troupeau,
Ces mains, ces vieilles mains orneront ta statue
De ma coupe d'onyx à tes pieds suspendue;
Et, chaque été nouveau, d'un jeune taureau blanc
La hache à ton autel fera couler le sang.
Eh bien, mon fils, es-tu toujours impitoyable?
Ton funeste silence est-il inexorable?

Enfant, tu veux mourir? Tu veux dans ses vieux ans
Laisser ta mère seule avec ses cheveux blancs?
Tu veux que ce soit moi qui ferme ta paupière?
Que j'unisse ta cendre à celle de ton père?
C'est toi qui me devais ces soins religieux;
Et ma tombe attendait tes pleurs et tes adieux.
Parle, parle, mon fils. Quel chagrin te consume?
Les maux qu'on dissimule en ont plus d'amertume.
Ne lèveras-tu point ces yeux appesantis?

— Ma mère, adieu. Je meurs. Et tu n'as plus de fils,
Non, tu n'as plus de fils. Ma mère bien-aimée,
Je te perds. Une plaie ardente, envenimée,
Me ronge. Avec effort je respire; et je crois
Chaque fois respirer pour la dernière fois.
Je ne parlerai pas. Adieu. Ce lit me blesse.
Ce tapis qui me couvre accable ma faiblesse.
Tout me pèse; et me lasse. Aide-moi. Je me meurs.
Tourne-moi sur le flanc. Ah! j'expire. O douleurs!

— Tiens, mon unique enfant, mon fils, prends ce breuvage
Sa chaleur te rendra ta force et ton courage.
La mauve, le dictame, ont avec les pavots
Mêlé leurs sucs puissants qui donnent le repos :
Sur le vase bouillant, attendrie à mes larmes,
Une Thessalienne a composé des charmes.
Ton corps débile a vu trois retours du soleil
Sans connaître Cérès, ni tes yeux le sommeil.

Prends, mon fils, laisse-toi fléchir à ma prière.
C'est ta mère. Ta vieille, inconsolable mère
Qui pleure; qui jadis te guidait pas à pas;
T'asseyait sur son sein; te portait dans ses bras;
Que tu disais aimer, qui t'apprit à le dire;
Qui chantait; et souvent te forçait à sourire,
Lorsque tes jeunes dents par de vives douleurs
De tes yeux enfantins faisaient couler des pleurs.
Tiens, presse de ta lèvre, hélas! pâle et glacée,
Par qui cette mamelle était jadis pressée...
Que ce suc te nourrisse et vienne à ton secours,
Comme autrefois mon lait nourrit tes premiers jours.

— O coteaux d'Érymanthe! ô vallons! ô bocage!
O vent sonore et frais qui troublais le feuillage
Et faisais frémir l'onde, et sur leur jeune sein
Agitais les replis de leur robe de lin!
De légères beautés troupe agile et dansante!
Tu sais, tu sais, ma mère? Aux bords de l'Érymanthe!
Là, ni loups ravisseurs, ni serpents, ni poisons.
O visage divin! ô fêtes! ô chansons!
Des pas entrelacés, des fleurs, une onde pure!
Aucun lieu n'est si beau dans toute la nature.
Dieux! ces bras et ces flancs! ces cheveux! ces pieds nus,
Si blancs! si délicats!... Je ne te verrai plus.
O! portez, portez-moi sur les bords d'Érymanthe
Que je la voie encor cette vierge dansante!
O! que je voie au loin la fumée à longs flots

S'élever de ce toit au bord de cet enclos...
Assise à tes côtés, ses discours, sa tendresse,
Sa voix, trop heureux père! enchante ta vieillesse.
Dieux! par-dessus la haie élevée en remparts
Je la vois, à pas lents, en longs cheveux épars,
Seule, sur un tombeau pensive, inanimée,
S'arrêter et pleurer sa mère bien-aimée!
O que tes yeux sont doux! que ton visage est beau!
Viendras-tu point aussi pleurer sur mon tombeau?
Viendras-tu point aussi, la plus belle des belles,
Dire sur mon tombeau : Les Parques sont cruelles?

— Ah! mon fils, c'est l'amour! c'est l'amour insensé
Qui t'a jusqu'à ce point cruellement blessé?
Ah! mon malheureux fils? Oui. Faibles que nous sommes!
C'est toujours cet amour qui tourmente les hommes.
S'ils pleurent en secret, qui lira dans leur cœur
Verra que c'est toujours cet amour en fureur.
Mais, mon fils, mais dis-moi, quelle belle dansante,
Quelle vierge as-tu vue au bord de l'Érymanthe?
N'es-tu pas riche et beau? du moins quand la douleur
N'avait point de ta joue éteint la jeune fleur?
Parle. Est-ce cette Églé, fille du roi des ondes?
Ou cette jeune Irène aux longues tresses blondes?
Ou ne sera-ce point cette fière beauté
Dont j'entends le beau nom chaque jour répété?
Dont j'apprends que partout les belles sont jalouses?
Qu'aux temples, aux festins, les mères, les épouses,

Ne sauraient voir, dit-on, sans peine et sans effroi?
Cette belle Daphné?...

— Dieux! ma mère, tais-toi.
Tais-toi. Dieux! qu'as-tu dit? Elle est fière, inflexible.
Comme les Immortels elle est belle et terrible.
Mille amants l'ont aimée; ils l'ont aimée en vain.
Comme eux j'aurais trouvé quelque refus hautain.
Non. Garde que jamais elle soit informée...
Mais, ô mort! ô tourmens! ô mère bien-aimée!
Tu vois dans quels ennuis dépérissent mes jours.
Ma mère bien-aimée, ah! viens à mon secours.
Je meurs. Va la trouver. Que tes traits, que ton âge,
De sa mère à ses yeux offrent la sainte image.
Tiens, prends cette corbeille et nos fruits les plus beaux,
Prends notre Amour d'ivoire, honneur de ces hameaux,
Prends la coupe d'onyx à Corinthe ravie,
Prends mes jeunes chevreaux, prends mon cœur, prends
Jette tout à ses pieds. Apprends-lui qui je suis,
Dis-lui que je me meurs, que tu n'as plus de fils,
Tombe aux pieds du vieillard, gémis, implore, presse,
Adjure cieux et mers, dieu, temple, autel, déesse,
Pars; et si tu reviens sans les avoir fléchis,
Adieu, ma mère, adieu, tu n'auras plus de fils.

— J'aurai toujours un fils. Va, la belle Espérance
Me dit... — Elle s'incline et dans un doux silence
Elle couvre ce front terni par les douleurs
De baisers maternels entremêlés de pleurs.

Puis elle sort et hâte, inquiète et tremblante,
Sa démarche de crainte et d'âge chancelante.
Elle arrive; et bientôt revenant sur ses pas,
Haletante, de loin : — Mon cher fils, tu vivras.
Tu vivras. Elle vient s'asseoir près de la couche.
Le vieillard la suivait, le sourire à la bouche.
La jeune belle aussi, rouge et le front baissé,
Vient; jette sur le lit un coup d'œil. L'insensé
Tremble; sous ses tapis il veut cacher sa tête.

— Ami, depuis trois jours tu n'es d'aucune fête,
Dit-elle; que fais-tu? pourquoi veux-tu mourir?
Tu souffres. L'on me dit que je peux te guérir.
Vis; et formons ensemble une seule famille.
Que mon père ait un fils; et ta mère une fille.

LE MENDIANT.

C'était quand le printemps a reverdi les prés.
La fille de Lycus, vierge aux cheveux dorés,
Sous les monts Achéens, non loin de Cérynée,
. . . .
. . . .
Errait à l'ombre, aux bords du faible et pur Crathis;
Car les eaux du Crathis, sous des berceaux de frêne,
Entouraient de Lycus le fertile domaine.
. . . . Soudain, à l'autre bord,
Du fond d'un bois épais, un noir fantôme sort
Tout pâle, demi-nu, la barbe hérissée :
Il remuait à peine une lèvre glacée;
Des hommes et des Dieux implorait le secours,
Et dans la forêt sombre errait depuis deux jours.
Il se traîne, il n'attend qu'une mort douloureuse;
Il succombe. L'enfant, interdite et peureuse,
A ce hideux aspect sorti du fond des bois,
Veut fuir; mais elle entend sa lamentable voix.

Il tend les bras, il tombe à genoux, il lui crie
Qu'au nom de tous les Dieux il la conjure, il prie,
Et qu'il n'est point à craindre, et qu'une ardente faim
L'aiguillonne et le tue, et qu'il expire enfin.

— Si, comme je le crois, belle dès ton enfance,
C'est le dieu de ces eaux qui t'a donné naissance,
Nymphe, souvent les vœux des malheureux humains
Ouvrent des Immortels les bienfaisantes mains.
Ou si c'est quelque front porteur d'une couronne
Qui te nomme sa fille et te destine au trône,
Souviens-toi, jeune enfant, que le ciel quelquefois
Venge les opprimés sur la tête des rois.
Belle vierge, sans doute enfant d'une déesse,
Crains de laisser périr l'étranger en détresse:
L'étranger qui supplie est envoyé des Dieux.

Elle reste. A le voir elle enhardit ses yeux,
. . . . et d'une voix encore
Tremblante : — Ami, le ciel écoute qui l'implore.
Mais ce soir, quand la nuit descend sur l'horizon,
Passe le pont mobile, entre dans la maison;
J'aurai soin qu'on te laisse entrer sans méfiance.
Pour la douzième fois célébrant ma naissance,
Mon père doit donner une fête aujourd'hui.
Il m'aime; il n'a que moi; viens t'adresser à lui.
C'est le riche Lycus. Viens ce soir; il est tendre,
Il est humain : il pleure aux pleurs qu'il voit répandre.

Elle achève ces mots, et le cœur palpitant,
S'enfuit; car l'étranger sur elle, en l'écoutant,
Fixait de ses yeux creux l'attention avide.
Elle rentre, cherchant dans le palais splendide
L'esclave près de qui toujours ses jeunes ans
Trouvent un doux accueil et des soins complaisants.
Cette sage affranchie avait nourri sa mère;
Maintenant, sous des lois de vigilance austère,
Elle et son vieil époux, au devoir rigoureux
Rangent des serviteurs le cortège nombreux.
Elle la voit de loin dans le fond du portique,
Court, et posant ses mains sur ce visage antique :

— Indulgente nourrice, écoute; il faut de toi
Que j'obtienne un grand bien. Ma mère, écoute-moi.
Un pauvre, un étranger, dans la misère extrême,
Gémit sur l'autre bord, mourant, affamé, blême...
Ne me décèle point. De mon père aujourd'hui
J'ai promis qu'il pourrait solliciter l'appui.
Fais qu'il entre; et surtout, ô mère de ma mère,
Garde que nul mortel n'insulte à sa misère.

— Oui, ma fille; chacun fera ce que tu veux,
Dit l'esclave en baisant son front et ses cheveux;
Oui, qu'à ton protégé ta fête soit ouverte,
Ta mère, mon élève (inestimable perte !),
Aimait à soulager les faibles abattus.

Tu lui ressembleras autant par tes vertus
Que par tes yeux si doux et tes grâces naïves.

Mais cependant la nuit assemble les convives :
En habits somptueux, d'essences parfumés,
Ils entrent. Aux lambris d'ivoire et d'or formés
Pend le lin d'Ionie en brillantes courtines ;
Le toit s'égaye et rit de mille odeurs divines.
La table au loin circule, et d'apprêts savoureux
Se charge. L'encens vole en longs flots vaporeux ;
Sur leurs bases d'argent, des formes animées
Élèvent dans leurs mains des torches enflammées ;
Les figures, l'onyx, le cristal, les métaux
En vases hérissés d'hommes ou d'animaux,
Partout sur les buffets, sur la table étincellent ;
Plus d'une lyre est prête ; et partout s'amoncellent
Et les rameaux de myrte et les bouquets de fleurs.
On s'étend sur les lits teints de mille couleurs ;
Près de Lycus, sa fille, idole de la fête,
Est admise. La rose a couronné sa tête.
Mais pour que la décence impose un juste frein,
Lui-même est par eux tous élu roi du festin.
Et déjà, vins, chansons, joie, entretiens sans nombre,
Lorsque la double porte ouverte, un spectre sombre
Entre, cherchant des yeux l'autel hospitalier.
La jeune enfant rougit. Il court vers le foyer ;
Il embrasse l'autel, s'assied parmi la cendre ;
Et tous, l'œil étonné, se taisent pour l'entendre.

— Lycus, fils d'Événon, que les Dieux et le temps
N'osent jamais troubler tes destins éclatants.
Ta pourpre, tes trésors, ton front noble et tranquille
Semblent d'un roi puissant, l'idole de sa ville.
A ton riche banquet un peuple convié
T'honore comme un dieu de l'Olympe envoyé.
Regarde un étranger qui meurt dans la poussière
Si tu ne tends vers lui la main hospitalière.
Inconnu, j'ai franchi le seuil de ton palais :
Trop de pudeur peut nuire à qui vit de bienfaits.
Lycus, par Jupiter, par ta fille innocente
Qui m'a seule indiqué ta porte bienfaisante !...
Je fus riche autrefois : mon banquet opulent
N'a jamais repoussé l'étranger suppliant.
Et pourtant aujourd'hui la faim est mon partage,
La faim qui flétrit l'âme autant que le visage,
Par qui l'homme souvent, importun, odieux,
Est contraint de rougir et de baisser les yeux.

— Étranger, tu dis vrai, le hasard téméraire
Des bons ou des méchants fait le destin prospère.
Mais sois mon hôte. Ici l'on hait plus que l'enfer
Le public ennemi, le riche au cœur de fer,
Enfant de Némésis, dont le dédain barbare
Aux besoins des mortels ferme son cœur avare.
Je rends grâce à l'enfant qui t'a conduit ici.
Ma fille, c'est bien fait ; poursuis toujours ainsi.
Respecter l'indigence est un devoir suprême.

Souvent les Immortels (et Jupiter lui-même)
Sous des haillons poudreux, de seuil en seuil traînés,
Viennent tenter le cœur des humains fortunés.

D'accueil et de faveur un murmure s'élève.
Lycus descend, accourt, tend la main, le relève :
— Salut, père étranger; et que puissent tes vœux
Trouver le ciel propice à tout ce que tu veux.
Mon hôte, lève-toi. Tu parais noble et sage;
Mais cesse avec ta main de cacher ton visage.
Souvent marchent ensemble indigence et vertu;
Souvent d'un vil manteau le sage revêtu,
Seul, vit avec les Dieux et brave un sort inique.
Couvert de chauds tissus, à l'ombre du portique,
Sur de molles toisons, en un calme sommeil,
Tu peux ici, dans l'ombre, attendre le soleil.
Je te ferai revoir tes foyers, ta patrie,
Tes parents, si les Dieux ont épargné leur vie.
Car tout mortel errant nourrit un long amour
D'aller revoir le sol qui lui donna le jour.
Mon hôte, tu franchis le seuil de ma famille
A l'heure qui jadis a vu naître ma fille.
Salut! Vois, l'on t'apporte et la table et le pain.
Sieds-toi. Tu vas d'abord rassasier ta faim.
Puis, si nulle raison ne te force au mystère,
Tu nous diras ton nom, ta patrie et ton père.

Il retourne à sa place après que l'indigent

S'est assis. Sur ses mains, de l'aiguière d'argent,
Par une jeune esclave une eau pure est versée.
Une table de cèdre où l'éponge est passée
S'approche, et vient offrir à son avide main
Et les fumantes chairs sur le disque d'airain
Et l'amphore vineuse et la coupe aux deux anses.
— Mange et bois, dit Lycus; oublions les souffrances.
Ami, leur lendemain est, dit-on, un beau jour.
. . . .

Bientôt Lycus se lève et fait emplir sa coupe,
Et veut que l'échanson verse à toute la troupe :
— Pour boire à Jupiter qui nous daigne envoyer
L'étranger devenu l'hôte de mon foyer.
Le vin de main en main va coulant à la ronde;
Lycus lui-même emplit une coupe profonde,
L'envoie à l'étranger. — Salut, mon hôte, bois.
De ta ville bientôt tu reverras les toits,
Fussent-ils par-delà les glaces du Caucase.
Des mains de l'échanson l'étranger prend le vase,
Se lève; sur eux tous il invoque les Dieux.
On boit; il se rassied. Et jusque sur les yeux
Ses noirs cheveux toujours ombrageant son visage,
De sourire et de plainte il mêle son langage.

— Mon hôte, maintenant que sous tes nobles toits,
De l'importun besoin j'ai calmé les abois,

Oserai-je à ma langue abandonner les rênes?
Je n'ai plus ni pays, ni parents, ni domaines.
Mais écoute : le vin, par toi-même versé,
M'ouvre la bouche. Ainsi, puisque j'ai commencé,
Entends ce que peut-être il eût mieux valu taire.
Excuse enfin ma langue, excuse ma prière;
Car du vin, tu le sais, la téméraire ardeur
Souvent à l'excès même enhardit la pudeur.
Meurtri de durs cailloux ou de sables arides,
Déchiré de buissons ou d'insectes avides,
D'un long jeûne flétri, d'un long chemin lassé,
Et de plus d'un grand fleuve en nageant traversé,
Je parais énervé, sans vigueur, sans courage;
Mais je suis né robuste et n'ai point passé l'âge.
La force et le travail, que je n'ai point perdus,
Par un peu de repos me vont être rendus.
Emploie alors mes bras à quelques soins rustiques.
Je puis dresser au char tes coursiers olympiques,
Ou, sous les feux du jour, courbé vers le sillon,
Presser deux forts taureaux du piquant aiguillon.
Je puis même, tournant la meule nourricière,
Broyer le pur froment en farine légère.
Je puis, la serpe en main, planter et diriger
Et le cep et la treille, espoir de ton verger.
Je tiendrai la faucille ou la faux recourbée,
Et devant mes pas, l'herbe ou la moisson tombée
Viendra remplir ta grange en la belle saison;
Afin que nul mortel ne dise en ta maison,

Me regardant d'un œil insultant et colère :
O vorace étranger, qu'on nourrit à rien faire!

— Vénérable indigent, va, nul mortel chez moi
N'oserait élever sa langue contre toi.
Tu peux ici rester, même oisif et tranquille,
Sans craindre qu'un affront ne trouble ton asile.
— L'indigent se méfie. — Il n'est plus de danger.
— L'homme est né pour souffrir. — Il est né pour change
— Il change d'infortune. — Ami, reprends courage :
Toujours un vent glacé ne souffle point l'orage.
Le ciel d'un jour à l'autre est humide ou serein,
Et tel pleure aujourd'hui qui sourira demain.

— Mon hôte, en tes discours préside la sagesse.
Mais quoi! la confiante et paisible richesse
Parle ainsi. L'indigent espère en vain du sort;
En espérant toujours il arrive à la mort.
Dévoré de besoins, de projets, d'insomnie,
Il vieillit dans l'opprobre et dans l'ignominie.
Rebuté des humains durs, envieux, ingrats,
Il a recours aux Dieux qui ne l'entendent pas.
Toutefois ta richesse accueille mes misères;
Et puisque ton cœur s'ouvre à la voix des prières,
Puisqu'il sait, ménageant le faible humilié,
D'indulgence et d'égards tempérer la pitié,
S'il est des dieux du pauvre, ô Lycus! que ta vie
Soit un objet pour tous et d'amour et d'envie.

— Je te le dis encore, espérons, étranger.
Que mon exemple au moins serve à t'encourager.
Des changements du sort j'ai fait l'expérience.
Toujours un même éclat n'a point à l'indigence
Fait du riche Lycus envier le destin :
J'ai moi-même été pauvre et j'ai tendu la main.
Cléotas de Larisse, en ses jardins immenses,
Offrit à mon travail de justes récompenses.
— Jeune ami, j'ai trouvé quelques vertus en toi;
Va, sois heureux, dit-il, et te souviens de moi.
Oui, oui, je m'en souviens : Cléotas fut mon père;
Tu vois le fruit des dons de sa bonté prospère.
A tous les malheureux je rendrai désormais
Ce que dans mes malheurs je dus à ses bienfaits.
Dieux, l'homme bienfaisant est votre cher ouvrage,
Vous n'avez point ici d'autre visible image;
Il porte votre empreinte, il sortit de vos mains
Pour vous représenter aux regards des humains.
Veillez sur Cléotas! Qu'une fleur éternelle,
Fille d'une âme pure, en ses traits étincelle;
Que nombre de bienfaits, ce sont là ses amours,
Fassent une couronne à chacun de ses jours;
Et quand une mort douce et d'amis entourée
Recevra sans douleur sa vieillesse sacrée,
Qu'il laisse avec ses biens ses vertus pour appui
A des fils, s'il se peut, encor meilleurs que lui.

— Hôte des malheureux, le sort inexorable

Ne prend point les avis de l'homme secourable.
Tous, par sa main de fer en aveugles poussés,
Nous vivons; et tes vœux ne sont point exaucés.
Cléotas est perdu. Son injuste patrie
L'a privé de ses biens; elle a proscrit sa vie.
De ses concitoyens dès longtemps envié,
De ses nombreux amis en un jour oublié,
Au lieu de ces tapis qu'avait tissus l'Euphrate,
Au lieu de ces festins brillants d'or et d'agate
Où ses hôtes, parmi les chants harmonieux,
Savouraient jusqu'au jour les vins délicieux,
Seul maintenant, sa faim, visitant les feuillages,
Dépouille les buissons de quelques fruits sauvages;
Ou chez le riche altier apportant ses douleurs,
Il mange un pain amer tout trempé de ses pleurs.
Errant et fugitif, de ses beaux jours de gloire
Gardant, pour son malheur, la pénible mémoire,
Sous les feux du midi, sous le froid des hivers,
Seul, d'exil en exil, de déserts en déserts,
Pauvre et semblable à moi, languissant et débile,
Sans appui qu'un bâton, sans foyer, sans asile,
Revêtu de ramée ou de quelques lambeaux,
Et sans que nul mortel attendri sur ses maux
D'un souhait de bonheur le flatte et l'encourage;
Les torrents et la mer, l'aquilon et l'orage,
Les corbeaux et des loups les tristes hurlements
Répondant seuls la nuit à ses gémissements;
N'ayant d'autres amis que les bois solitaires,

D'autres consolateurs que ses larmes amères,
Il se traîne; et souvent sur la pierre il s'endort
A la porte d'un temple, en invoquant la mort.

— Que m'as-tu dit? La foudre a tombé sur ma tête.
Dieux! ah! grands Dieux! partons. Plus de jeux, plus de fête,
Partons. Il faut vers lui trouver des chemins sûrs.
Partons. Jamais sans lui je ne revois ces murs.
Ah! Dieux! quand dans le vin, les festins, l'abondance,
Enivré des vapeurs d'une folle opulence,
Celui qui lui doit tout chante et s'oublie et rit,
Lui peut-être il expire, affamé, nu, proscrit,
Maudissant, comme ingrat, son vieil ami qui l'aime.
Parle : était-ce bien lui? le connais-tu toi-même?
En quels lieux était-il? où portait-il ses pas?
Il sait où vit Lycus, pourquoi ne vient-il pas?
Parle : était-ce bien lui? parle, parle, te dis-je;
Où l'as-tu vu?

— Mon hôte, à regret je t'afflige.
C'était lui, je l'ai vu . . . .
. . . .
. . . . Les douleurs de son âme
Avaient changé ses traits. Ses deux fils et sa femme,
A Delphes, confiés au ministre du Dieu,
Vivaient de quelques dons offerts dans le saint lieu.
Par des sentiers secrets fuyant l'aspect des villes,
On les avait suivis jusques aux Thermopyles.

Il en gardait encore un douloureux effroi.
Je le connais; je fus son ami comme toi.
D'un même sort jaloux une même injustice
Nous a tous deux plongés au même précipice.
Il me donna jadis (ce bien seul m'est resté)
Sa marque d'alliance et d'hospitalité.
Vois si tu la connais.

De surprise immobile,
Lycus a reconnu son propre sceau d'argile;
Ce sceau, don mutuel d'immortelle amitié,
Jadis à Cléotas par lui-même envoyé.
Il ouvre un œil avide, et longtemps envisage
L'étranger. Puis enfin sa voix trouve un passage :

— Est-ce toi, Cléotas? toi qu'ainsi je revoi?
Tout ici t'appartient. O mon père! est-ce toi?
Je rougis que mes yeux aient pu te méconnaître.
Cléotas! ô mon père! ô toi qui fus mon maître,
Viens; je n'ai fait ici que garder ton trésor;
Et ton ancien Lycus veut te servir encor.
J'ai honte à ma fortune en regardant la tienne.

Et dépouillant soudain la pourpre tyrienne
Que tient sur son épaule une agrafe d'argent,
Il l'attache lui-même à l'auguste indigent.
Les convives levés l'entourent; l'allégresse
Rayonne en tous les yeux. La famille s'empresse;

On cherche des habits, on réchauffe le bain.
La jeune enfant approche; il rit, lui tend la main :

— Car c'est toi, lui dit-il, c'est toi qui la première,
Ma fille, m'as ouvert la porte hospitalière.

L'ESCLAVE.

— Triste vieillard, depuis que pour tes cheveux blancs
Il n'est plus de soutien de tes jours chancelants,
Que ton fils orphelin n'est plus à son vieux père;
Renfermé sous ton toit, et fuyant la lumière,
Un sombre ennui t'opprime et dévore ton sein.
Sur ton siège de hêtre, ouvrage de ma main,
Sourd à tes serviteurs, à tes amis eux-même,
Le front baissé, l'œil sec, et le visage blême,
Tout le jour, en silence, à ton foyer assis
Tu restes pour attendre ou la mort ou ton fils.

Et toi, toi, que fais-tu, seule et désespérée,
De ton faon dans les fers lionne séparée?
J'entends ton abandon lugubre et gémissant,
Sous tes mains en fureur ton sein retentissant,
Ton deuil pâle, éploré, promené par la ville,
Tes cris, tes longs sanglots remplissant toute l'île.
Les citoyens de loin reconnaissent tes pleurs :
La voici, disent-ils, la femme de douleurs!

L'étranger, te voyant mourante, échevelée,
Demande : Qu'as-tu donc, ô femme désolée?
Ce qu'elle a? tous les Dieux contre elle sont unis.
La femme désolée, elle a perdu son fils.
Son fils esclave meurt loin de sa mère chérie.
. . . .

Ah! vierge infortunée, était-ce la douleur
Qui devait de ton front cueillir la jeune fleur?
Mais, oh oui! que ton cœur soit nourri d'amertume,
Que des pâles regrets la langueur te consume,
Plutôt que si, crédule à de nouveaux amants,
Ils égaraient ta bouche en de nouveaux serments,
Et de vœux et d'amour enivrant ton oreille,
Ranimaient de ton front l'allégresse vermeille.
Ah Dieux! quand je péris, quand l'absence et l'amour
Me versent du poison sur chaque instant de jour,
Quand les rides d'ennui flétrissent ma jeunesse,
Si quelque audacieux et t'assiège et te presse,
Si sa main se promet de posséder ta main,
Si, sans voir dans tes yeux ni courroux ni dédain,
Il dit : C'est donc aux morts que tu vis enchaînée?
Vierge, un deuil solitaire est donc ton hyménée?
Est-ce à toi de vieillir en des pleurs superflus?
Il ne reviendra pas; sans doute il ne vit plus.

Il vit. Il vit encore. Il revient. Tremble, arrête.
Crains que mon désespoir n'invoque sur ta tête

Les dieux persécuteurs de qui manque à sa foi.
Cette main, ces serments, ces baisers sont à moi.

Gardez-la-moi, Gémeaux, fils et rois de notre île!
Notre amour, sous vos yeux, croissait dans votre asile
Et Junon Ilythie, et vous tous, dieux témoins,
Qui du lit nuptial prenez d'augustes soins,
N'oubliez point l'absent que les humains oublient.
Je la confie à vous. Que les nœuds qui nous lient,
Les ordres maternels, ma voix, nos premiers ans,
Vos foudres, le remords, toujours, toujours présents,
M'environnant son cœur d'une garde éternelle...
. . . .
Si de quelque entretien l'insidieux détour
Voulait lui déguiser quelque amorce d'amour,
Tonnez! et qu'elle fuie. Au sein des nuits peureuses,
Faites entrer la foule aux ailes ténébreuses
Des songes messagers de terreur et d'effroi,
Pour me garder ce lit qui n'est permis qu'à moi.
Agitez son sommeil de lugubres images,
Montrez-lui, montrez-lui, sur de lointains rivages,
Seul, son nom à la bouche, et pâle et furieux,
Ce malheureux qui meurt en attestant les Dieux!

Après son discours il se lève... mais la jeune fille qui l'avait suivi, et, cachée, l'avait écouté, avant qu'il eût fini, toute en larmes, courut à son père... O mon père... tu m'as promis de m'unir bientôt à... Celui qui pleure son amante, son amante à qui ses parents ont promis sans doute, dès longtemps, de l'unir

à lui... ô mon père, mon père... viens le voir au rivage, il est pâle, la mort est sur tout son visage, il invoque la mort, il pleure, Ah! sans pitié tu ne pourras l'entendre... mon père, rends-lui sa liberté, rends-lui sa vertu;

. . . .

Car je le sais de toi, que le poète a dit
Que le premier instant qui fait un homme esclave...

. . . .

— Eh bien, dit-il, enfant, puisqu'ainsi tu le veux,
Marchons; ce jeune esclave est donc bien malheureux?
Quel mortel est heureux? Nous souffrons tous. Il pleure?
J'ai pleuré. Jupiter dans sa haute demeure,
Dit encor le poète, a deux grands vases pleins
Des destins de la terre et du sort des humains.
L'un contient les plaisirs, les succès, l'allégresse;
L'autre les durs revers, les larmes, la tristesse.
Jupiter, à l'instant que nous venons au jour,
Dans ces vases pour nous va puisant tour à tour
Et nous mêle une vie, hélas! souvent amère.
Plus d'un mortel n'eut part qu'au vase de misère;
Mais le Dieu ne veut pas que nul mortel jamais
S'abreuve sans mélange au vase des bienfaits.
Et ceux-là sont heureux et sont dignes d'envie
Qui pleurent seulement la moitié de leur vie.

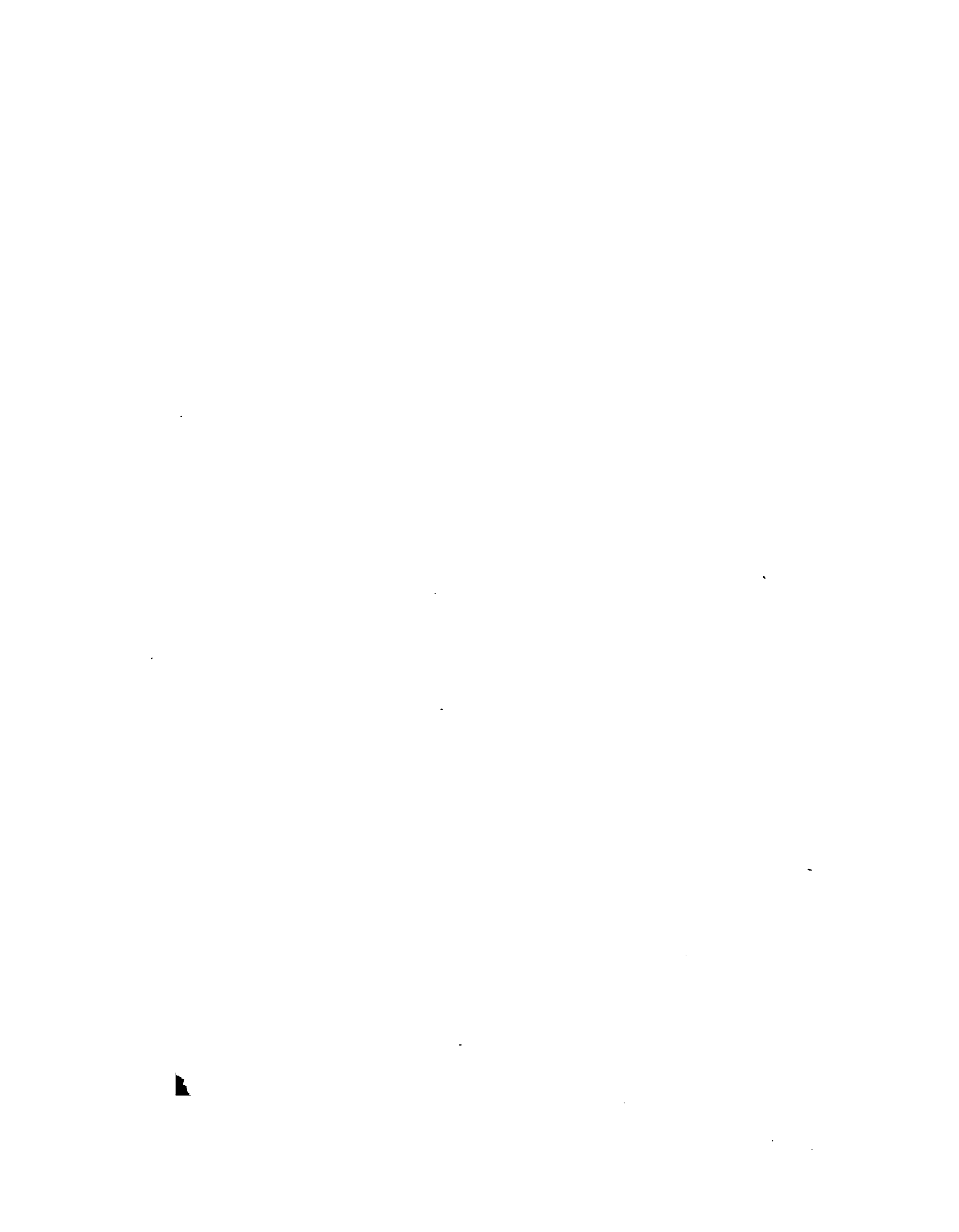
Une larme vient humecter la paupière du vieillard. Il prend, sans dire un mot, les choses nécessaires pour affranchir un esclave, et il marche avec sa fille. Ils trouvent le malheureux qui errait à

grands pas, défait, s'arrachant les cheveux, se meurtrissant le visage et remplissant le rivage de ses gémissements. — Sois libre, Hermias, lui crie de loin la jeune fille. — Oui, dit le père, et s'approchant et lui mettant les deux mains sur la tête :

— Oui. Sois libre, Hermias. Phœbus Conservateur,
Jupiter Protecteur, Sauveur, Libérateur,
Et vous, Dieux Infernaux, et vous, Sœurs Vengeresses,
Et, qui que vous soyez, hommes, dieux et déesses,
Je vous prends à témoins qu'Hermias de Délos
Est libre.

Va, mon fils, et repasse les flots.
Revois de ta Délos la rive fortunée.
Dis à ta belle amante, aux autels d'hyménée,
Qu'Ariston de Thénos est un vieillard pieux
Qui porte un cœur humain et respecte les Dieux.

IDYLLES



LA MUSE PASTORALE.

Mes chants savent tout peindre. Accours, viens les entendre.
Ma voix plaît, Astérie, elle est flexible et tendre.
Philomèle, les bois, les eaux, les pampres verts,
Les Muses, le printemps habitent dans mes vers.
Le baiser dans mes vers étincelle et respire.
La source aux pieds d'argent qui m'arrête et m'inspire
Y roule en murmurant son flot léger et pur.
Souvent avec les cieux ils se parent d'azur.
Le souffle insinuant qui frémit sous l'ombrage
Voltige dans mes vers comme dans le feuillage.
Mes vers sont parfumés et de myrte et de fleurs ;
Soit les fleurs dont l'été ranime les couleurs,
Soit celles que seize ans, été plus doux encore,
Sur une belle joue ont l'art de faire éclore.

OARISTYS.

DAPHNIS, NAÏS.

DAPHNIS.

Hélène daigna suivre un berger ravisseur ;
Berger comme Pâris, j'embrasse mon Hélène.

NAÏS.

C'est trop t'enorgueillir d'une faveur si vaine.

DAPHNIS.

Ah ! ces baisers si vains ne sont pas sans douceur.

NAÏS.

Tiens ; ma bouche essuyée en a perdu la trace.

DAPHNIS.

Et bien ! d'autres baisers en vont prendre la place.

NAÏS.

Adresse ailleurs ces vœux dont l'ardeur me poursuit :
Va, respecte une vierge.

DAPHNIS.

Imprudente bergère,
Ta jeunesse te flatte ; ah ! n'en sois pas si fière :
Comme un songe insensible elle s'évanouit.

NAÏS.

Chaque âge a ses honneurs, et la saison dernière
Aux fleurs de l'oranger fait succéder son fruit.

DAPHNIS.

Viens sous ces oliviers ; j'ai beaucoup à te dire.

NAÏS.

Non. Déjà tes discours ont voulu me tenter.

DAPHNIS.

Suis-moi sous ces ormeaux ; viens, de grâce, écouter
Les sons harmonieux que ma flûte respire :
J'ai fait pour toi des airs, je te les veux chanter ;
Déjà tout le vallon aime à les répéter.

NAÏS.

Va, tes airs langoureux ne sauraient me séduire.

DAPHNIS.

Et quoi ! seule à Vénus penses-tu résister ?

NAÏS.

Je suis chère à Diane ; elle me favorise.

DAPHNIS.

Vénus a des liens qu'aucun pouvoir ne brise.

NAÏS.

Diane saura bien me les faire éviter.
Berger, retiens ta main... berger, crains ma colère.

DAPHNIS.

Quoi ! tu veux fuir l'amour ! l'amour à qui jamais
Le cœur d'une beauté ne pourra se soustraire ?

NAÏS.

Oui, je veux le braver... Ah !... si je te suis chère...
Berger... retiens ta main... laisse mon voile en paix.

DAPHNIS.

Toi-même, hélas ! bientôt livreras ces attraits
A quelque autre berger bien moins digne de plaire.

NAÏS.

Beaucoup m'ont demandée, et leurs désirs confus
N'obtinrent, avant toi, qu'un refus pour salaire.

DAPHNIS.

Et je ne dois comme eux attendre qu'un refus ?

NAÏS.

Hélas ! l'hymen aussi n'est qu'une loi de peine ;
Il n'apporte, dit-on, qu'ennuis et que douleurs.

DAPHNIS.

On ne te l'a dépeint que de fausses couleurs :
Les danses et les jeux, voilà ce qu'il amène.

NAÏS.

Une femme est esclave...

DAPHNIS.

Ah ! plutôt elle est reine.

NAÏS.

Tremble près d'un époux et n'ose lui parler.

DAPHNIS.

Eh ! devant qui ton sexe est-il fait pour trembler ?

NAÏS.

A des travaux affreux Lucine nous condamne.

DAPHNIS.

Il est bien doux alors d'être chère à Diane.

NAÏS.

Quelle beauté survit à ces rudes combats ?

DAPHNIS.

Une mère y recueille une beauté nouvelle ;
Des enfants adorés feront tous tes appas ;
Tu brilleras en eux d'une splendeur plus belle.

NAÏS.

Mais, tes vœux écoutés, quel en serait le prix?

DAPHNIS.

Tout: mes troupeaux, mes bois et ma belle prairie;
Un jardin grand et riche, une maison jolie,
Un bercail spacieux pour tes chères brebis;
Enfin, tu me diras ce qui pourra te plaire;
Je jure de quitter tout pour te satisfaire:
Tout pour toi sera fait aussitôt qu'entrepris.

NAÏS.

Mon père...

DAPHNIS.

Oh! s'il n'est plus que lui qui te retienne,
Il approuvera tout dès qu'il saura mon nom.

NAÏS.

Quelquefois il suffit que le nom seul prévienne:
Quel est ton nom?

DAPHNIS.

Daphnis; mon père est Palémon.

NAÏS.

Il est vrai: ta famille est égale à la mienne.

DAPHNIS.

Rien n'éloigne donc plus cette douce union.

NAÏS.

Montre-les-moi, ces bois qui seront mon partage.

DAPHNIS.

Viens ; c'est à ces cyprès de leurs fleurs couronnés.

NAÏS.

Restez, chères brebis, restez sous cet ombrage.

DAPHNIS.

Taureaux, paissez en paix ; à celle qui m'engage
Je vais montrer les biens qui lui sont destinés.

NAÏS.

Satyre, que fais-tu? Quoi ! ta main ose encore...

DAPHNIS.

Eh ! laisse-moi toucher ces fruits délicieux...
Et ce jeune duvet...

NAÏS.

Berger... au nom des Dieux...
Ah !... je tremble...

DAPHNIS.

Et pourquoi? que crains-tu? Je t'adore
Viens.

NAÏS.

Non ; arrête... Vois, cet humide gazon
Va souiller ma tunique, et je serais perdue ;
Mon père le verrait.

DAPHNIS.

Sur la terre étendue
Saura te garantir cette épaisse toison.

NAÏS.

Dieu quel est ton dessein? tu m'ôtes ma ceinture.

DAPHNIS.

C'est un don pour Vénus ; vois, son astre nous luit.

NAÏS.

Attends... si quelqu'un vient. Ah! dieux! j'entends du bru

DAPHNIS.

C'est ce bois qui de joie et s'agite et murmure.

NAÏS.

Tu déchires mon voile!... Où me cacher? Hélas!
Me voilà nue! Où fuir?

DAPHNIS.

A ton amant unie,
De plus riches habits couvriront tes appas.

NAÏS.

Tu promets maintenant... Tu préviens mon envie;
Bientôt à mes regrets tu m'abandonneras.

DAPHNIS.

Oh non! jamais. Pourquoi, grands dieux! ne puis-je pas
Te donner et mon sang, et mon âme, et ma vie?

NAÏS.

Ah!... Daphnis! je me meurs... Apaise ton courroux,
Diane.

DAPHNIS.

Que crains-tu? L'Amour sera pour nous.

NAÏS.

Ah! méchant, qu'as-tu fait?

DAPHNIS.

J'ai signé ma promesse.

NAÏS.

J'entrai fille en ce bois et chère à ma déesse.

DAPHNIS.

Tu vas en sortir femme et chère à ton époux.

NÉÈRE.

Mais telle qu'à sa mort, pour la dernière fois,
Un beau cygne soupire, et de sa douce voix,
De sa voix qui bientôt lui doit être ravie,
Chante, avant de partir, ses adieux à la vie :
Ainsi, les yeux remplis de langueur et de mort,
Pâle, elle ouvrit sa bouche en un dernier effort.

— O vous, du Sébéthus Naïades vagabondes,
Coupez sur mon tombeau vos chevelures blondes.
Adieu, mon Clinias. Moi, celle qui te plus,
Moi, celle qui t'aimai, que tu ne verras plus.
O cieux, ô terre, ô mer, prés, montagnes, rivages,
Fleurs, bois mélodieux, vallons, grottes sauvages,
Rappelez-lui souvent, rappelez-lui toujours
Néère tout son bien, Néère ses amours,
Cette Néère, hélas! qu'il nommait sa Néère;
Qui pour lui criminelle abandonna sa mère;
Qui pour lui fugitive, errant de lieux en lieux,
Aux regards des humains n'osa lever les yeux.

O! soit que l'astre pur des deux frères d'Hélène
Calme sous ton vaisseau la vague Ionienne;
Soit qu'aux bords de Pœstum, sous ta soigneuse main,
Les roses deux fois l'an couronnent ton jardin,
Au coucher du soleil, si ton âme attendrie
Tombe en une muette et molle rêverie,
Alors, mon Clinias, appelle, appelle-moi.
Je viendrai, Clinias, je volerai vers toi.
Mon âme vagabonde à travers le feuillage
Frémira. Sur les vents ou sur quelque nuage
Tu la verras descendre, ou du sein de la mer
S'élevant comme un songe étinceler dans l'air,
Et ma voix toujours tendre et doucement plaintive
Caresser en fuyant ton oreille attentive.

CLYTIE.

Un voyageur, en passant sur un chemin, entend des pleurs et des gémissements. Il s'avance. Il voit au bord d'un ruisseau une jeune femme échevelée, toute en pleurs, assise sur un tombeau, une main appuyée sur la pierre, l'autre sur ses yeux...

— Ah! tu ne m'entends point. Vois. Reconnais ce sein.
Vois, j'embrasse ton urne et je te parle en vain.
Mes soupirs et les pleurs d'une paupière aimée
Ne peuvent réchauffer ta cendre inanimée.
Portes d'enfer, cessez de me le retenir.
Une heure, un seul instant, laissez-le revenir
La nuit, voir cette couche, hélas! qui fut la sienne;
Que je n'embrasse plus l'ombre invisible et vaine,
Qu'un instant je le voie. Ah! tu n'es plus à moi.
Et l'éternelle nuit me sépare de toi
Et je suis seule au monde. O déités jalouses,
O Dieux, dieux de la mort ennemis des épouses,
Que vous avais-je fait? A peine étais-je à lui,
Trois mois coulaient à peine... O solitaire ennui!

O tombe, ouvre tes bras à la veuve expirante.
Ah! puisqu'il ne vit plus, comment suis-je vivante?

Elle pleurait ainsi, haletante, et ses mots
Expiraient sur sa bouche étouffés de sanglots,
Ses yeux gros d'amertume inondaient son visage.

J'aurai peut-être alors agité le feuillage.
Elle lève la tête, elle voit un témoin,
Elle crie, elle fuit, elle était déjà loin.

Elle s'enfuit à l'approche du voyageur, qui lit sur la tombe cette Épitaphe :

Mes Manes a Clytie. Adieu, Clytie, adieu.
Est-ce toi dont les pas ont visité ce lieu?
Parle, est-ce toi, Clytie, ou dois-je attendre encore?
Ah! si tu ne viens pas seule, ici, chaque aurore,
Rêver au peu de jours où je vivais pour toi,
Voir cette ombre qui t'aime, et parler avec moi,
D'Élysée à mon cœur la paix devient amère
Et la terre à mes os ne sera plus légère.
Chaque fois qu'en ces lieux un air frais, au matin,
Vient caresser ta bouche et voler sur ton sein,
Pleure, pleure, c'est moi. Pleure, fille adorée,
C'est mon âme qui fuit sa demeure sacrée
Et sur ta bouche encor aime à se reposer;
Pleure, ouvre-lui tes bras, et rends-lui son baiser.

Alors il prend des fleurs et de jeunes rameaux, et les répand sur cette tombe en disant : — O jeune infortuné...

Dans les champs bienheureux dors et repose en paix.
Ta Clytie était là, pleurante, échevelée;
Dans ses pleurs, malgré moi, c'est moi qui l'ai troublée.
. . . .
Je n'ose te verser et le miel et le lait;
Car votre amour jaloux verrait avec colère
. . . . une main étrangère
. . . .
. . , ...
. . . .
Écrit ces mots : — O jeune et belle infortunée,
L'étranger dont l'aspect t'a fait fuir aujourd'hui
A pleuré sur ton sort. Adieu. Pardonne-lui.

Il remonte à pas lents et, la tête baissée,
Il s'éloigne. . . . . , ...
. . . . , ...
Pensant à son épouse et craignant de mourir.

MNAZILE ET CHLOÉ.

CHLOÉ.

Fleurs, bocage sonore, et mobiles roseaux
Où murmure Zéphyre au murmure des eaux,
Parlez, le beau Mnazile est-il sous vos ombrages?
Il visite souvent vos paisibles rivages.
Souvent j'écoute, et l'air qui gémit dans vos bois
A mon oreille au loin vient apporter sa voix.

MNAZILE.

Onde mère des fleurs, Naïade transparente,
Qui pressez mollement cette enceinte odorante,
Amenez-y Chloé, l'amour de mes regards.
Vos bords m'offrent souvent ses vestiges épars.
Souvent ma bouche vient, sous vos sombres allées,
Baiser l'herbe et les fleurs que ses pas ont foulées.

CHLOÉ.

O! s'il pouvait savoir quel amoureux ennui
Me rend cher ce bocage où je rêve de lui!

Peut-être je devais d'un souris favorable
L'inviter, l'engager à me trouver aimable.

MNAZILE.

Si, pour m'encourager, quelque dieu bienfaiteur
Lui disait que son nom fait palpiter mon cœur!
J'aurais dû l'inviter d'une voix douce et tendre
A se laisser aimer, à m'aimer, à m'entendre.

CHLOÉ.

Ah! je l'ai vu. C'est lui. Dieux! je vais lui parler!
O ma bouche, ô mes yeux, gardez de vous troubler.

MNAZILE.

Le feuillage a frémi. Quelque robe légère...
C'est elle. O mes regards, ayez soin de vous taire.

CHLOÉ.

Quoi! Mnazile est ici? Seule, errante, mes pas
Cherchaient ici le frais et ne t'y croyaient pas.

MNAZILE.

Seul, au bord de ces flots que le tilleul couronne,
J'avais fui le soleil, et n'attendais personne.

LA JEUNE LOCRIENNE.

— Fuis, ne me livre point. Pars avant son retour.
Lève-toi, pars, adieu; qu'il n'entre, et que ta vue
Ne cause un grand malheur et je serais perdue.
Tiens, regarde; adieu, pars. Ne vois-tu pas le jour?

Nous aimions sa naïve et riante folie.
Quand soudain, se levant, un sage d'Italie,
Maigre, pâle, pensif, qui n'avait point parlé,
Pieds nus, la barbe noire, un sectateur zélé
Du muet de Samos qu'admire Métaponte,
Dit : Locriens pervers, n'avez-vous pas de honte?
Des mœurs saintes jadis furent votre trésor.
Vos vierges aujourd'hui riches de pourpre et d'or,
Ouvrent leur jeune bouche à des chants adultères.
Hélas! qu'avez-vous fait des maximes austères
De ce berger sacré que Minerve autrefois
Daignait former en songe à vous donner des lois?
Disant ces mots, il sort... Elle était interdite;
Son œil noir s'est mouillé d'une larme subite.

Nous l'avons consolée, et ses ris ingénus,
Ses chansons, sa gaîté, sont bientôt revenus.
Un jeune Thurien aussi beau qu'elle est belle
(Son nom m'est inconnu), sortit presque avec elle.
Je crois qu'il la suivit et lui fit oublier
Le grave Pythagore et son grave écolier.

CHANT D'AMOUR.

O jeune adolescent, tu rougis devant moi.
Vois mes traits sans couleur ; ils pâlissent pour toi.
C'est ton front virginal, ta grâce, ta décence...
Viens. Il est d'autres jeux que les jeux de l'enfance.
O jeune adolescent, viens savoir que mon cœur
N'a pu de ton visage oublier la douceur.
Bel enfant, sur ton front la volupté réside.
Ton regard est celui d'une vierge timide.
Ton sein blanc que ta robe ose cacher au jour
Semble encore ignorer qu'on soupire d'amour.
Viens le savoir de moi. Viens. Je veux te l'apprendre.
Viens remettre en mes mains ton âme vierge et tendre,
Afin que mes leçons moins timides que toi
Te fassent soupirer et languir comme moi ;
Et qu'enfin rassuré, cette joue enfantine
Doive à mes seuls baisers cette rougeur divine.

O! je voudrais qu'ici tu vinsses un matin
Reposer mollement ta tête sur mon sein.
Je te verrais dormir, retenant mon haleine,
De peur de t'éveiller ne respirant qu'à peine.
Mon écharpe de lin que je ferais flotter,
Loin de ton beau visage aurait soin d'écarter
Les insectes volants dont les ailes bruyantes
Aiment à se poser sur les lèvres dormantes.

L'APPEL

Mon visage est flétri des regards du soleil.
Mon pied blanc sous la ronce est devenu vermeil.
J'ai suivi tout le jour le fond de la vallée.
Des bêlements lointains partout m'ont appelée.
J'ai couru : tu fuyais sans doute loin de moi;
C'était d'autres pasteurs. Où te chercher? O toi,
Le plus beau des humains, dis-moi, fais-moi connaître
Où sont donc tes troupeaux, où tu les mènes paître,
Pour que je cesse enfin de courir sur les pas
Des troupeaux étrangers que tu ne conduis pas.

LES COLOMBES.

Deux belles s'étaient baisées... Le poète berger, témoin jaloux de leurs caresses, chante ainsi :

. . . . Que les deux oiseaux blancs,
Que les deux beaux oiseaux, les colombes fidèles,
Se baisent. Pour s'aimer les Dieux les firent belles.
Sous leur tête mobile, un cou blanc, délicat
Se plie, et de la neige effacerait l'éclat.
Leur voix est pure et tendre, et leur âme innocente,
Leurs yeux doux et sereins, leur bouche caressante.

L'une a dit à sa sœur : Ma sœur, ...

En un tel lieu croissent l'orge et le millet...

L'autour et l'oiseleur, ennemis de nos jours,
De ce réduit, peut-être, ignorent les détours.
Viens...

Je te choisirai moi-même les grains que tu aimes, et mon bec s'entrelacera dans le tien...

L'autre a dit à sa sœur : Ma sœur, une fontaine
Coule dans ce bosquet . . . .

L'oie ni le canard n'en ont jamais souillé les eaux, ni leurs cris... Viens... nous y trouverons une boisson pure et nous y baignerons notre tête et nos ailes... et mon bec ira polir ton plumage. Elles vont... elles se promènent en roucoulant au bord de l'eau... elles boivent, se baignent, mangent; puis, sur un rameau, leurs becs s'entrelacent, elles se polissent leur plumage l'une à l'autre...

Le voyageur passant en ces fraîches campagnes,
Dit : O les beaux oiseaux! O les belles compagnes!
Il s'arrêta longtemps à contempler leurs jeux.
Puis, reprenant sa route, et les suivant des yeux,
Dit : Baisez, baisez-vous, colombes innocentes,
Vos cœurs sont doux et purs, et vos voix caressantes;
Sous votre aimable tête, un cou blanc, délicat,
Se plie et de la neige effacerait l'éclat.

PANNYCHIS.

Plusieurs jeunes filles entourent un petit enfant... le caressent... — On dit que tu as fait une chanson pour Pannychis, ta cousine... — Oui, je l'aime Pannychis... elle est belle. Elle a cinq ans comme moi... Nous avons arrondi en berceau ces buissons de roses... Nous nous promenons sous cet ombrage... On ne peut pas nous y troubler, car il est trop bas pour qu'on y puisse entrer. Je lui ai donné une statue de Vénus que mon père m'a faite avec du buis. Elle l'appelle sa fille, elle la couche sur des feuilles de rose dans une écorce de grenade... Tous les amants font toujours des chansons pour leur bergère... et moi aussi, j'en ai fait une pour elle... — Eh bien! chante-nous ta chanson et nous te donnerons des... et des figues mielleuses... — Donnez-les-moi d'abord, et puis je vais chanter...

Il tend ses deux mains... on lui donne... et puis d'une voix claire et douce il se mit à chanter :

Ma belle Pannychis, il faut bien que tu m'aimes;
Nous avons même toit, nos âges sont les mêmes.
Vois comme je suis grand, vois comme je suis beau.
Hier je me suis mis auprès de mon chevreau;
Par Pollux et Minerve! il ne pouvait qu'à peine
Faire arriver sa tête au niveau de la mienne.

D'une coque de noix j'ai fait un abri sûr
Pour un beau scarabée étincelant d'azur;
Il couche sur la laine, et je te le destine.
Ce matin j'ai trouvé parmi l'algue marine
Une vaste coquille aux brillantes couleurs.
Nous l'emplirons de terre, il y viendra des fleurs.
Je veux pour te montrer une flotte nombreuse,
Lancer sur notre étang des écorces d'yeuse.
Le chien de la maison est si doux ! Chaque soir,
Mollement sur son dos je veux te faire asseoir.
Et marchant devant toi, jusques à notre asile
Je guiderai les pas de ce coursier docile.

.....Il s'en va bien baisé, bien caressé... Les jeunes beautés le suivent de loin. Arrivées aux rosiers, elles regardent par-dessus le berceau, sous lequel elles les voient occupés à former avec des buissons de myrte et de roses un temple de verdure autour d'un petit autel, pour leur statue de Vénus. Elles rient. Ils lèvent la tête, les voient et leur disent de s'en aller. On les embrasse... et s'en allant, la jeune Myro dit : — O heureux âge!... Mes compagnes, venez voir aussi chez moi les monuments de notre enfance... J'ai entouré d'une haie, pour le conserver, le jardin que j'avais alors... Une chèvre l'aurait brouté tout entier en une heure... C'est là que je vivais avec... là il m'appelait déjà sa femme et je l'appelais mon époux. Nous n'étions pas plus hauts que telle plante... Nous nous serions perdus dans une forêt de thym... Vous y verrez encore le romarin et... s'élever en berceau comme des cyprès autour du tombeau de marbre où sont écrits les vers d'Anyté... Mon bien-aimé m'avait donné une cigale et une sauterelle; elles moururent. Je leur élevai ce tombeau parmi le romarin et... J'étais en pleurs... La belle Anyté passa, sa lyre à la main... — Qu'as-tu? me demanda-t-elle. — Ma cigale

et ma sauterelle sont mortes... Ah! me dit-elle... nous devons tous mourir... (Cinq ou six vers de morale)... Puis elle écrivit sur la pierre :

O sauterelle, à toi, rossignol des fougères,
A toi, verte cigale, amante des bruyères,
Myro de cette tombe éleva les honneurs,
Et sa joue enfantine est humide de pleurs.
Car l'avare Achéron, les Sœurs impitoyables
Ont ravi de ses jeux ces compagnes aimables.

LES DEUX ENFANTS.

Chantez-nous les deux enfants... Ils chantent alternativement.

Deux enfants... leur père et leur mère sont morts. Ils n'en savent rien... Ils sont égarés dans la forêt... Ils disent : J'ai faim... où irons-nous?... les bêtes nous mangeront... suivons le cours du ruisseau, il nous mènera dans des pays où il y aura ceci et cela et nous y trouverons ma mère qui nous donnera à manger et du pain dans du lait...

. . . .

Mais j'ai faim, je suis las, je ne puis plus marcher.
Dormons ici. Demain nous marcherons encore.
Maintenant sous cet arbre il vaut mieux nous coucher.

Tous deux, sous un ormeau, les mains entrelacées,
Ils tombent, et bientôt ils fermèrent les yeux.
L'Olympe vit monter leurs âmes embrassées,
... Et les plaça parmi les enfants des Dieux.

Le feuillage poussa des plaintes. . . . .
La lune se couvrit d'un voile de douleurs.

L'aurore pleura leur enfance. . . . . .
D'une rosée amère elle inonda les fleurs.

La hache sur le dos, ...
Le bûcheron s'arrêta pour les contempler.
Il crut voir sommeiller deux enfants de Déesse;
Il n'osait faire un pas de peur de les troubler.

Hélas! ils étaient morts. Le chien triste et fidèle
Léchait leurs pieds glacés et gémissait sans bruit.
Et le doux rossignol en agitant son aile
Avait sur un rameau pleuré toute la nuit.

LES ADOLESCENTS.

DOUZE ANS.

Ah! ce n'est point à moi qu'on s'occupe de plaire.
Ma sœur plus tôt que moi dut le jour à ma mère.
Si quelques beaux bergers apportent une fleur,
Je vois qu'en me l'offrant ils regardent ma sœur.
S'ils vantent les attraits dont brille mon visage,
Ils disent à ma sœur : C'est ta vivante image.
Ah! pourquoi n'ai-je encor vu que douze moissons?
Nul amant ne me flatte en de douces chansons.
Nul ne dit qu'il mourra si je suis infidèle.
Mais j'attends. L'âge vient. Je sais que je suis belle.
Je sais qu'on ne voit point d'attraits plus désirés
Qu'un visage arrondi, de longs cheveux dorés,
Dans une bouche étroite un double rang d'ivoire
Et sur de beaux yeux bleus une paupière noire.

ΚΟΫΡΟΣ ΔΩΔΕΚΑΤΑΪΟΣ.

A compter nos brebis je remplace ma mère;
Dans nos riches enclos j'accompagne mon père.
J'y travaille avec lui. C'est moi de qui la main,
Au retour de l'été, fait résonner l'airain,
Pour arrêter bientôt d'une ruche troublée
Avec ses jeunes rois la jeunesse envolée.
Une ruche nouvelle à ces peuples nouveaux
Est ouverte. Et l'essaim conduit dans les rameaux
Qu'un olivier voisin présente à son passage,
Pend en grappe bruyante à son amer feuillage.

UN JEUNE HOMME DIRA :

J'étais un faible enfant qu'elle était grande et belle,
Elle me souriait et m'appelait près d'elle.
Debout sur ses genoux, mon innocente main
Parcourait ses cheveux, son visage, son sein
Et sa main quelquefois, aimable et caressante,
Feignait de châtier mon enfance imprudente.
C'est devant ses amants auprès d'elle confus
Que la fière beauté me caressait le plus.
Que de fois (mais, hélas! que sent-on à cet âge?)
Les baisers de sa bouche ont pressé mon visage!
Et les bergers disaient, me voyant triomphant :
O que de biens perdus! O trop heureux enfant!

MNAÏS.

Bergers, vous dont ici la chèvre vagabonde,
La brebis se traînant sous sa laine féconde
Au dos de la colline accompagnent les pas,
A la jeune Mnaïs rendez, rendez, hélas!
Par Cérès, par sa fille, et la Terre sacrée,
Une grâce légère autant que désirée.
Ah! près de vous jadis elle avait son berceau
Et sa vingtième année a trouvé le tombeau.
Que vos agneaux du moins viennent près de ma cendre
Me bêler les accents de leur voix douce et tendre,
Et paître au pied d'un roc où, d'un son enchanteur,
La flûte parlera sous les doigts du pasteur.
Qu'au retour du printemps, dépouillant la prairie
Des dons du villageois ma tombe soit fleurie.
Puis d'une brebis mère et docile à sa main
En un vase d'argile il pressera le sein;
Et sera chaque jour d'un lait pur arrosée
La pierre en ce tombeau sur mes mânes posée.
Morts et vivants, il est encor pour nous unir
Un commerce d'amour et de doux souvenir.

DAMALIS.

A

Tu poursuis Damalis : mais cette blonde tête
Pour le joug de Vénus n'est point encore prête.
C'est une enfant encore. Elle fuit tes liens
Et ses yeux innocents n'entendent pas les tiens.
Ta génisse naissante au sein du pâturage
Ne cherche au bord des eaux que le saule et l'ombrage,
Sans répondre à la voix des époux mugissants
Elle se mêle aux jeux de ses frères naissants.
Le fruit encore vert, la vigne encore acide
Tentent de ton palais l'inquiétude avide.
Va, l'automne bientôt succédant à des fleurs
Saura mûrir pour toi leurs mielleuses liqueurs.
Tu la verras bientôt, lascive et caressante,
Tourner vers les baisers sa tête languissante.
Attends. Le jeune épi n'est point couronné d'or.
Le sang du doux mûrier ne jaillit point encor.
La fleur n'a point percé sa tunique sauvage.
Le jeune oiseau n'a point encore de plumage.
Qui prévient le moment l'empêche d'arriver.

B

Qui le laisse échapper ne peut le retrouver.
Les fleurs ne sont plus, tout le verger vient d'éclore
Et l'automne a tenu la promesse de Flore.
Le fruit est mûr; et garde en sa douce âpreté
D'un fruit à peine mûr l'aimable crudité.
L'oiseau d'un doux plumage enveloppe son aile.
Du milieu des bourgeons le feuillage étincelle.
La rose et Damalis de leur jeune prison
Ont ensemble percé la jalouse cloison.
Effrayée et confuse et versant quelques larmes,
Sa mère en souriant a calmé ses alarmes.
L'Hyménée a souri quand il a vu son sein
Pouvoir bientôt remplir une amoureuse main.
Sur le coing parfumé le blond soleil colore
Une molle toison intacte et vierge encore.
La grenade entr'ouverte, au fond de ses réseaux,
Nous laisse voir l'éclat de ses rubis nouveaux.
La châtaigne longtemps cachée et dangereuse
Veut se montrer et fend son écorce épineuse.

LE BOUVIER.

Reste ici, Pardalis. . . . . vagabonde,
Qu'il ne me faille encor dans la forêt profonde
Suivre pour te chercher . . la cloche d'argent
Dont j'ai su te parer. . . . .
Reste, ma Pardalis. Viens, ma belle génisse.
Ici croît. . . . . le narcisse.
Reste. Si tu me fuis, tu n'auras plus ma main
Pour y venir trouver ou du sel ou du pain ;
Tu ne bondiras plus aux chants de ma musette.
Un ivoire élégant se courbe sur ta tête.

. . . .

Ton regard est serein. Tu mugis doucement.
Ton lait est le plus doux qu'un sein pur et fertile
Ait jamais fait couler dans mon vase d'argile.
La fille d'Inachus, quand le maître des Dieux
La fit mugir aussi près du pâtre aux cent yeux,
Était moins que toi belle et de grâces ornée ;
Et pourtant, près du Nil, de lotos couronnée,
Elle voit aujourd'hui dans son temple divin
Ses prêtres revêtir des tuniques de lin.

LA GÉNISSE.

Fille du vieux pasteur, qui d'une main agile
Le soir emplis de lait trente vases d'argile,
Crains la génisse pourpre, au farouche regard,
Qui marche toujours seule et qui paît à l'écart.
Libre, elle lutte et fuit, intraitable et rebelle;
Tu ne presseras point sa féconde mamelle,
A moins qu'avec adresse un de ses pieds lié
Sous un cuir souple et lent ne demeure plié.

Vu et fait à Catillon près Forges, le 4 août 1792 et écrit à Gournay le lendemain.

IDYLLES MARINES

SUR UN GROUPE

DE JUPITER ET EUROPE.

Étranger, ce taureau qu'au sein des mers profondes
D'un pied léger et sûr tu vois fendre les ondes,
Est le seul que jamais Amphitrite ait porté.
Il nage aux bords Crétois. Une jeune beauté
Dont le vent fait voler l'écharpe obéissante
Sur ses flancs est assise, et d'une main tremblante
Tient sa corne d'ivoire, et les pleurs dans les yeux,
Appelle ses parents, ses compagnes, ses jeux
Et redoutant la vague et ses assauts humides
Retire, et veut sous soi cacher ses pieds timides.

L'art a rendu l'airain fluide et frémissant;
On croit le voir flotter. Ce nageur mugissant,
Ce taureau, c'est un dieu; c'est Jupiter lui-même.
Dans ses traits déguisés, du monarque suprême

Tu reconnais encore et la foudre et les traits.
Sidon l'a vu descendre au bord de ses guérets
Sous ce front emprunté voilant ses artifices,
Brillant objet des vœux de toutes les génisses.

La vierge Tyrienne, Europe, son amour,
Imprudente, le flatte ; il la flatte à son tour ;
Et, se fiant à lui, la belle désirée
Ose asseoir sur son flanc cette charge adorée.
Il s'est lancé dans l'onde ; et le divin nageur,
Le taureau roi des Dieux, l'humide ravisseur
A déjà passé Chypre et ses rives fertiles,
Et s'approche de Crète et va voir les cent villes.

L'ENLÈVEMENT D'EUROPE.

Telle éclate Vénus au milieu des trois sœurs.
Mais son sort n'était pas de n'aimer que les fleurs
Et de garder toujours sa pudique ceinture.
Le roi des Dieux l'a vue. Une active blessure
Le dévore, dompté sous l'arc insidieux
Du Dieu qui peut dompter même le roi des Dieux.
Mais voulant la séduire et de sa fière épouse
Éviter cependant la colère jalouse,
Il sut cacher le dieu sous le front d'un taureau
Non ressemblant à ceux qui sous un lourd fardeau
Rampent, traînant d'un char les axes difficiles
Ou préparant la terre à des moissons fertiles.
Sur tout son corps s'étend un blond et pur éclat,
Une étoile d'argent sur son front délicat
Luit. D'amour dans ses yeux brille la flamme ardente,
Un double ivoire enfin sur sa tête élégante

Se recourbe ; la nuit, tel est le beau croissant
Que Phœbé dans les cieux allume en renaissant.
Il va sur la prairie, et de frayeur atteinte
Nulle vierge ne fuit. Elles courent sans crainte
Vers l'animal paisible, et qui, plus que les fleurs
De l'ambroisie au loin exhale les odeurs.
Il s'avance à pas lents trouver la jeune reine.
Sur ses pieds délicats sa langue se promène.
Europe, de sa bouche, en le voyant si beau,
Vient essuyer l'écume ; et baise le taureau.
Il mugit doucement : la flûte de Lydie
Chante une moins suave et tendre mélodie.
Il s'incline à ses pieds ; tient sur elle les yeux,
Lui montre la beauté de son flanc spacieux ;
Soudain : Venez, venez, ô mes chères compagnes,
Dit-elle ; de nos jeux égayons ces campagnes ;
Sur ce taureau si doux nous allons nous asseoir ;
Son large dos pourra toutes nous recevoir,
Toutes nous emporter comme un vaste navire.
C'est un esprit humain qui sans doute l'inspire ;
Nul autre ne s'est vu qui pût lui ressembler.
Il lui manque une voix : il voudrait nous parler.
Elle dit et s'assied. La troupe à l'instant même
Vient ; mais se relevant sous le fardeau qu'il aime
Le Dieu fuit vers la mer. L'imprudente, soudain,
Les appelle à grands cris, pleure, leur tend la main.
Elles courent ; mais lui qui de loin les devance,
Comme un léger dauphin dans les ondes s'élance.

En foule, sur les flancs de leurs monstres nageurs
Les filles de Nérée autour des voyageurs
Sortent. Le roi des eaux, calmant la vague amère,
Fraye, agile pilote, une voie à son frère;
D'hyménée, auprès d'eux, les humides Tritons
Sur leurs conques d'azur répètent les chansons.
Sur la corne du Dieu la belle palpitante
S'appuie, et l'autre main tient sa robe flottante
Qu'à bonds impétueux souillerait l'eau des mers.
Autour d'elle son voile épandu dans les airs
Comme le lin qui pousse une nef passagère
S'enfle et sur son amant la soutient plus légère.
Mais dès que nul rivage à son timide effroi,
Nul mont ne s'offrit plus; qu'elle n'eut devant soi
Rien qu'une mer immense et le ciel sur sa tête,
Promenant autour d'elle une vue inquiète :
— Dieu taureau, quel es-tu? Parle, taureau trompeur,
Où me vas-tu porter? N'en as-tu point de peur
De ces flots? car les flots aux poupes vagabondes
Cèdent; mais les troupeaux craignent les mers profondes.
Où sera la pâture et l'eau douce pour toi?
Es-tu dieu? mais des Dieux que ne suis-tu la loi?
La terre aux dauphins, l'onde aux taureaux est fermée.
Mais toi seul sur la terre et sur l'onde animée
Cours. Tes pieds sont la rame ouvrant le sein des mers
Et bientôt des oiseaux, peut-être, dans les airs
Iras-tu joindre aussi la volante famille.
O palais de mon père, ô malheureuse fille

Qui pour tenter sur l'onde un voyage nouveau,
Seule, errante, ai suivi ce perfide taureau !
Et toi, maître des flots, favorise ma route.
Mon invisible appui se montrera sans doute,
Sans doute ce n'est pas sans un pouvoir divin
Que s'aplanit sous moi cet humide chemin.

Elle dit. A ces mots, pour la tirer de peine,
Du quadrupède amant sort une voix humaine :
— O vierge, ne crains point les fureurs de la mer ;
Dans ce taureau nageur tu presses Jupiter.
Je me choisis en maître une forme, un visage,
Mon amour ta beauté m'ont sous ce corps sauvage
Fait mesurer des flots cet empire inconstant.
La Crète, île fameuse, est le bord qui t'attend.
Il m'a nourri moi-même. Et là, ta destinée
Te promet de grands rois, fils de notre hyménée.

Il dit : le bord paraît. Les Heures, en ce lieu,
Ont préparé son lit... Il se relève Dieu,
Détache la ceinture à la belle étrangère
Et la vierge en ses bras devient épouse et mère.

LA JEUNE TARENTINE.

Pleurez, doux alcyons, ô vous, oiseaux sacrés,
Oiseaux chers à Thétis, doux alcyons, pleurez.

Elle a vécu Myrto, la jeune Tarentine.
Un vaisseau la portait aux bords de Camarine;
Là, l'hymen, les chansons, les flûtes, lentement
Devaient la reconduire au seuil de son amant.
Une clef vigilante a pour cette journée
Dans le cèdre enfermé sa robe d'hyménée
Et l'or dont au festin ses bras seront parés
Et pour ses blonds cheveux les parfums préparés.
Mais seule sur la proue, invoquant les étoiles,
Le vent impétueux qui soufflait dans les voiles
L'enveloppe. Étonnée, et loin des matelots,
Elle crie, elle tombe, elle est au sein des flots.

Elle est au sein des flots la jeune Tarentine.
Son beau corps a roulé sous la vague marine.

Thétis, les yeux en pleurs, dans le creux d'un rocher
Aux monstres dévorants eut soin de le cacher.
Par ses ordres bientôt les belles Néréides
L'élèvent au-dessus des demeures humides,
Le portent au rivage, et dans ce monument
L'ont, au cap du Zéphir, déposé mollement.
Puis de loin à grands cris appelant leurs compagnes
Et les Nymphes des bois, des sources, des montagnes,
Toutes, frappant leurs seins, et traînant un long deuil,
Répétèrent hélas! autour de son cercueil.

Hélas! chez ton amant tu n'es point ramenée.
Tu n'as point revêtu ta robe d'hyménée.
L'or autour de tes bras n'a point serré de nœuds.
Les doux parfums n'ont point coulé sur tes cheveux.

CHRYSÉ.

Pourquoi, belle Chrysé, t'abandonnant aux voiles,
T'éloigner de nos bords sur la foi des étoiles?
Dieux! je t'ai vue en songe. Et de terreur glacé,
J'ai vu sur des écueils ton vaisseau fracassé;
Ton corps flottant sur l'onde, et tes bras avec peine
Cherchant à repousser la vague Ionienne.
Les filles de Nérée ont volé près de toi.
Leur sein fut moins troublé de douleur et d'effroi
Quand du bélier doré qui traversait leurs ondes
La jeune Hellé tomba dans leurs grottes profondes.
O! que j'ai craint de voir à cette mer, un jour,
Typhis donner ton nom et plaindre mon amour!
Que j'adressai de vœux aux dieux de l'onde amère!
Que de vœux à Neptune, à Castor, à son frère!
Glaucus ne te vit point : car sans doute avec lui
Déesse au sein des mers tu vivrais aujourd'hui.
Déjà tu n'élevais que des mains défaillantes;
Tu me nommais déjà de tes lèvres mourantes,
Quand pour te secourir j'ai vu fendre les flots
Au dauphin qui sauva le chanteur de Lesbos.

AMYMONE.

Salut, belle Amymone; et salut, onde amère,
A qui je dois la belle à mes regards si chère.
Assise dans sa barque elle franchit les mers.
Son écharpe à long plis serpente dans les airs.
Ainsi l'on voit Thétis, flottant vers le Pénée,
Conduite à son époux par le blond Hyménée,
Fendre la plaine humide et se tenant au frein
Presser le dos glissant d'un agile dauphin.
Si tu fusses tombée en ces gouffres liquides,
La troupe aux cheveux noirs des fraîches Néréides
A ton aspect sans doute aurait eu de l'effroi
Et pour te secourir n'eût point volé vers toi.
Près d'elles descendue, à leurs yeux exposée,
Opis et Cymodoce et la blanche Nésée
Eussent rougi d'envie, et sur tes doux attraits
Cherché, non sans dépit, quelques défauts secrets;
Et loin de toi, chacune avec un soin extrême
Sous un roc de corail menant le dieu qu'elle aime,
L'eût tourmenté de cris amers, injurieux,
S'il avait en partant jeté sur toi les yeux.

DRYAS.

Tout est-il prêt? Partons. Oui, le mât est dressé;
Adieu donc; sur les bancs le rameur est placé;
La voile ouverte aux vents s'enfle et s'agite et flotte,
Déjà le gouvernail tourne aux mains du pilote.
Insensé! vainement le serrant dans leurs bras,
Femme, enfants, tout se jette au-devant de ses pas;
Il monte. On lève l'ancre. Élevé sur la poupe,
Il remplit et couronne une écumante coupe,
Prie, et la verse aux dieux qui commandent aux flots.
Tout retentit de cris, adieux des matelots.
Sur sa famille en pleurs il tourne encor la vue
Et des yeux et des mains longtemps il les salue.
Insensé! Vainement une fois averti!
On détache le câble; il part; il est parti.
Car il ne voyait pas que bientôt sur sa tête
L'automne impétueux amassant la tempête
L'attendait au passage et là, loin de tout bord,
Lui préparait bientôt le naufrage et la mort.

— Dieux de la mer Égée, ô vents, ô dieux humides,
Glaucus et Palémon, et blanches Néréides,
Sauvez, sauvez Dryas. Déjà voisin du port,
Entre la terre et moi je rencontre la mort.
Mon navire est brisé. Sous les ondes avares
Tous les miens ont péri. Dieux, rendez-moi mes lares.
Dieux, entendez les cris d'un père et d'un époux.
Sauvez, sauvez Dryas, il s'abandonne à vous.

Il dit; plonge; et perdant au sein de la tourmente
La planche sous ses pieds fugitive et flottante,
Nage, et lutte, et ses bras et ses efforts nombreux
Et la vague en roulant sur les sables pierreux,
Blême, expirant, couvert d'une écume salée,
Le vomit. Sa famille errante, échevelée,
Qui perçait l'air de cris et se frappait le sein,
Court, le saisit, l'entraîne et le fer à la main,
Rendant grâces aux flots d'avoir sauvé sa tête,
Offre une brebis noire à la noire Tempête.

LES NAVIGATEURS.

A. — Enfin nous avons passé dans la nuit le cap de Malée. Les Dieux soient loués... J'ai fait un bien long voyage. Avant que nous nous embarquions tous ensemble à Syracuse, j'avais parcouru la côte de Marseille et Tyrrhénie, etc... Certes le monde est grand. Mais voici notre Grèce chérie... Et vous, compagnons, d'où veniez-vous quand nous nous sommes embarqués ensemble sur ce vaisseau?

B. — Moi, j'ai été ici...

Γ. — Moi, là...

Δ. — Moi, j'ai été jusqu'à Tartessus, au delà des colonnes d'Alcide, aux embouchures du Bétis... là... là... Ah! vous n'avez rien vu, vous tous... je brûle de me revoir à Lesbos, ma patrie.

E. — Pour moi, je n'ai été qu'à... et je brûle de me revoir à Lesbos... O belle mer Égée!... les îles éparses sur tes flots azurés sont comme les étoiles dans la nuit... et toi, Lesbos, la plus belle de toutes... Et les sommets de Naxos bruyants de bacchanales?

Z. — Et Samos, et Junon?... etc... et quoi! ma Délos serat-elle la dernière?... où il y a ceci... cela,

Et cet autel divin, tissu prodigieux
Que fit former Cynthus des rameaux tortueux

Qui s'élevaient au front de ses chevreuils sauvages
Par Diane frappés à travers ses ombrages.

Mais je ne sais quel vent froid nous vient de l'est et semble annoncer une tempête... Voilà un grain qui se forme.

A. — Oh! non... non...

K. — Pour moi, je ne peux point vanter ma patrie. Les Dieux ont peu fait pour elle... Mycone n'a que des figues et des raisins... C'est un rocher aride... Mais c'est ma patrie... C'est là que j'ai ouvert les yeux pour la première fois... Là sont mes parents, ma famille... mes premiers amis... Je m'y retrouverai avec joie, je n'en sortirai plus, et je la préférerai à toutes les terres que j'ai vues, quoique plus belles. Mais voyez, la mer devient houleuse... je crains bien un orage...

A, B, Γ, Δ. — Ma patrie est la plus belle, etc.

Le Pilote. — Paix! quel bruit! on ne s'entend pas. Est-ce le temps de disputer? Voici une tempête terrible... Baisse la voile... prends ce câble... Je crois que tous les démons sont à cheval sur cette vague... Quel vent!... Voilà la voile en pièces...

Les Voyageurs pleurent et gémissent. — Ah! pourquoi ai-je quitté ma famille, etc... Ah! qu'avais-je à faire en tel lieu... Ah! ne pouvais-je me passer des richesses de telle ou telle contrée, etc... O Jupiter de tel lieu! Neptune Ténien, Apollon Délien, Junon Samienne (chacun le dieu de son pays).

Le Pilote. — Paix donc!...

Les Voyageurs. — Cent moutons... Mille brebis... Cent taureaux... O Dieux! sauvez-nous!...

Le Pilote. — O quels cris! vous nous rendez sourds et les Dieux aussi... Simon, tire ce câble... Au lieu de crier, travaillez et aidez-nous... Voyez-les un peu qui disputent et crient entre eux; et, dans le danger, ils ne savent que pleurer et se mettre à genoux et nommer tous les dieux par leurs noms et surnoms.

Travaillez... cela vaudra mieux. Matelot, tiens ferme, etc... Oh! cette vague me cassera le gouvernail... Dieux! nous sommes engloutis... Non, ce n'est rien... Eh bien, que fais-tu là? toi, Siphniote imbécile?... que ne vas-tu aider?...

— Je suis un homme libre.

— Homme libre, travaille, de peur que dans peu... ta liberté ne soit esclave de Pluton... Ah! c'est fini...

Voilà tout le peuple accouru sur la côte... ils sont bonnes gens. Ils venaient nous voir noyer; et ils nous auraient fait de beaux cénotaphes de marbre du Ténare, avec des épitaphes où ils auraient cité notre exemple à ceux qui s'embarquent. Ils sont, par Jupiter, humains et secourables. Il vaut mieux toutefois leur épargner ces soins.

Allons, nous allons relâcher sur la côte... Eh bien! vous qui faisiez des vœux?... Vos cent brebis, cent bœufs, cent moutons, voyons, donnez-nous-en un ou deux à compte sur ce rivage, ça nous refera un peu.

A. — Moi, je n'ai rien promis... je ne suis pas riche.

Le Pilote. — Comment, tu n'es pas riche? et ces belles étoffes, ces belles marchandises que tu as apportées de Tartessus, de Bétis, etc. (Il lui répète ses mêmes paroles.)

Le Myconien. — Moi, je suis pauvre, comme ma patrie, mais pas assez pour ne pas pouvoir tous nous régaler d'un mouton, etc...

B. — Moi, j'ai promis, mais je tiendrai mon vœu quand je serai sur le rivage même de mon île...

Γ. — Mais, patron, tu as interrompu nos vœux... les Dieux n'ont pas pu les entendre...

Ta forte voix tonnant plus haut que la tempête...

Ils nous exauçaient d'avance; nous ne sommes tenus à rien. Pour une autre fois nous gardons nos offrandes.

Le Pilote :

Oui, le danger fini, les Dieux sont oubliés.
Mais tout se paye enfin; patience, riez.
Quelque jour, agités de nouvelles tempêtes,
Les Dieux se souviendront quels débiteurs vous êtes.
Vous leur promettrez tout; mais ils feront les sourds;
Un habile pilote on ne l'a pas toujours,
Et vous irez là-bas dire aux noires peuplades
Si les îles du Styx égalent les Cyclades.

LES DIEUX
ET LES HÉROS

LA MUSE HÉROÏQUE.

Vierge au visage blanc, la jeune Poésie
En silence attendue au banquet d'ambroisie,
Vint sur un siège d'or s'asseoir avec les Dieux
Des fureurs des Titans enfin victorieux.
La bandelette auguste au front de cette reine
Pressait les flots errants de ses cheveux d'ébène;
La ceinture de pourpre ornait son jeune sein.
L'amiante et la soie en un tissu divin
Répandaient autour d'elle une robe flottante
Pure comme l'albâtre et d'or étincelante.
Creux en profonde coupe, un vaste diamant
Lui porta du nectar le breuvage écumant.
Ses belles mains volaient sur la lyre d'ivoire.
Elle leva ses yeux où les transports, la gloire

Et l'âme et l'harmonie éclataient à la fois.
Et de sa belle bouche exhalant une voix
Plus douce que le miel ou les baisers des Grâces,
Elle dit des vaincus les coupables audaces,
Et les cieux raffermis et sûrs de notre encens,
Et sous l'ardent Etna les traîtres gémissants.

BACCHUS.

Viens, ô divin Bacchus, ô jeune Thyonée,
O Dionyse, Évan, Iacchus et Lénée,
Viens, tel que tu parus aux déserts de Naxos,
Quand tu vins rassurer la fille de Minos.
Le superbe éléphant en proie à ta victoire
Avait de ses débris formé ton char d'ivoire.
De pampres, de raisins, mollement enchaînés
Le tigre aux larges flancs de taches sillonnés,
Et le lynx étoilé, la panthère sauvage
Promenaient avec toi ta cour sur ce rivage.
L'or reluisait partout aux axes de tes chars.
Les Ménades couraient en longs cheveux épars
Et chantaient Évoé, Bacchus, et Thyonée,
Et Dyonise, Évan, Iacchus et Lénée,
Et tout ce que pour toi la Grèce eut de beaux noms,
Et la voix des rochers répétait leurs chansons,
Et le rauque tambour, les sonores cymbales,
Les hautbois tortueux et les doubles crotales

Qu'agitaient en dansant sur ton bruyant chemin
Le Faune, le Satyre et le jeune Sylvain,
Au hasard attroupés autour du vieux Silène
Qui, sa coupe à la main, de la rive Indienne,
Toujours ivre, toujours débile, chancelant,
Pas à pas cheminait sur son âne indolent.

C'est le dieu de Nysa, c'est le vainqueur du Gange,
Au visage de vierge, au front ceint de vendange,
Qui dompte et sait courber sous son char gémissant
Du lynx aux cent couleurs le front obéissant.

Apollon et Bacchus, un crin noir et sauvage
N'a hérissé jamais votre jeune visage.
Apollon et Bacchus, vous seuls entre les Dieux,
D'un éternel printemps vous êtes radieux.
Sous le tranchant du fer vos chevelures blondes
N'ont jamais vu tomber leurs tresses vagabondes.

LES TYRRHÉNIENS.

Bacchus se déguisait sous un moins beau visage
Quand de Tyrrhéniens une troupe sauvage
Vint le ravir plongé dans un profond sommeil.
Leur vaisseau le reçoit; on part; à son réveil,
Il s'étonne. On lui jure, au moment qu'il les prie,
De voguer vers Naxos qu'il nomme sa patrie.

Il dissimule, et puis l'œil errant sur les flots :
— O ciel! Ah! malheureux! ce n'est point là Naxos.
Dieux! grands Dieux!... et ses mains, dans ses feintes alarmes,
Déchirent ses cheveux et ses yeux sont en larmes.
— Jeune homme, lui dit l'un, que nous font tes malheurs?
Tu viendras nous servir; et laisse là tes pleurs.
Il dit. Le vaisseau tremble. Et des formes terribles
De tigres, de lions, de panthères horribles
Fondent sur eux. En foule et n'ayant plus de voix
Les traîtres du vaisseau s'élancent à la fois,
O prodige! et couverts d'une écaille étrangère
Se vont, légers dauphins, cacher sous l'onde amère.

LES BACCHANTES.

. . . .
L'une agitant le thyrse environné de lierre,
Vole, frappe le roc; soudain le roc frappé
Lance un torrent liquide à grand bruit échappé.
Son pied presse le sol; et sous sa plante humide
Le vin bouillonne, fuit, gronde en fleuve rapide.
Ses doigts vont creuser l'herbe, un lait pur sous ses doigts
Les blanchit, blanchit l'herbe et la tige des bois.
L'autre fait de son thyrse, entre ses mains vermeilles,
Couler à flots dorés le nectar des abeilles.

DIANE.

INVOCATION.

O vierge de la chasse, ou quel que soit ton nom,
Salut reine des nuits, blanche sœur d'Apollon.
Salut Trivie, Hécate, ou Cynthie, ou Lucine,
Lune, Phœbé, Diane, Artémis, ou Dictyne
Qui gouvernes les bois, les îles, les étangs
Et les ports et les monts et leurs noirs habitants.

Viens. Soit que retenant ton écharpe mobile,
Tu presses d'un taureau le flanc large et docile,
Soit qu'en longue tunique, une torche à la main,
D'un cerf aux cornes d'or tu diriges le frein.

O toi, sœur d'Apollon, ô Déesse, ô Dictyne,
Qui pressant tes cheveux sur ta tête divine
T'avances dans les flots, et poursuis de tes rets
De la mer des Crétois les habitants muets...

DIANE ET SES NYMPHES.

Quand d'Alphée avec elle ou du frais Érymanthe,
Des Nymphes de sa suite une troupe brillante
D'un jeune chœur dansant vient égayer les bois,
Son épaule divine agite son carquois.
La plus belle du chœur quoique toutes soient belles
Elle marche et son front s'élève au-dessus d'elles.
Latone la contemple. A cet aspect divin,
Un orgueil maternel vient chatouiller son sein.

Je verrai, descendu dans les bruyants vallons,
Diane et son cortège errer au pied des monts.
La dépouille des lynx est leur riche parure.
Leur sein jeune et brillant fuit hors de leur ceinture,
Les plis de leurs habits ne gênent point leurs pas
Et laissent découverts leurs genoux délicats.
Là, s'arrêtent en foule auprès d'une fontaine
Anticlée et Procris, Aréthuse et Cyrène,
Vierges comme Diane et qui vont dans les bois
Sur les loups dévorants épuiser leurs carquois.
Je les verrai, Déesse, avec leurs doigts faciles
Dételer de ton char tes cerfs aux flancs agiles,

Détacher le frein d'or trempé de leurs sueurs,
Caresser leur poitrine et les nourrir de fleurs.
Mais si le doux ruisseau roulant des ondes claires
Vous invite à quitter vos tuniques légères,
Déesse, je fuirai; car ton chaste courroux
Est terrible et mortel. Je fuirai loin de vous,
De peur qu'à te venger ta meute toute prête
Ne voie un bois rameux s'élever sur ma tête.

LE SOMMEIL DE DIANE.

Tel, lorsque n'ayant plus de traits dans son carquois
Diane se repose et dort au sein d'un bois,
Haletant sur ses pas, son jeune chien fidèle,
L'œil sur elle attaché, vient s'asseoir auprès d'elle;
Muet, l'oreille droite, il attend son réveil.
Et si la chaste reine, au milieu du sommeil,
Laisse vers lui tomber une main nonchalante,
Il y va promener sa langue caressante.

CÉRÈS.

Allons chanter, assis dans les saintes forêts,
Sous ce chêne orgueilleux, favori de Cérès,
Qui loin autour de lui porte un immense ombrage.
Tu vois. De tout côté pendent à son feuillage
Couronnes et bandeaux et bouquets entassés,
Doux monuments des vœux par Cérès exaucés.
A son ombre souvent les Nymphes bocagères
Viennent former les pas de leurs danses légères;
Pour mesurer ses flancs et leur vaste contour,
Leurs mains s'entrelaçant serpentent à l'entour :
Et, les bras étendus, vingt Dryades à peine
Pressent ce tronc noueux et dont Cérès est vaine.
. . . .
. . . . La faim,
L'aride faim par qui ne fut point impunie
L'insolente fureur du tyran d'Hémonie,
L'impie Érysichthon qui, sans craindre Cérès,
Osa porter la hache à ses saintes forêts.

PROSERPINE.

Salut, reine des morts, femme du dieu d'enfer,
Souterraine Junon, fille de Jupiter.
Et, lorsque le tombeau m'ouvrira ton empire,
De silence et d'oubli n'accuse point ma lyre,
Comme au sage Thébain, divin chantre des Dieux.
Mon ombre, pour venir, en songe harmonieux,
Dicter des vers tardifs consacrés à ta gloire,
N'aura point à sortir de la porte d'ivoire.

Sois donc propice aux tiens, vierge, épouse sacrée,
O Junon des enfers, qu'une mère éplorée
Sur un axe rapide attelé de serpents,
Les flambeaux à la main, rechercha si longtemps.
Déesse, tu n'es pas étrangère à cette île.
N'es-tu pas comme nous enfant de la Sicile?
Que de fois retournant de leurs bruyants travaux
Les Cyclopes d'Etna chargés de leurs marteaux,

Te trouvaient, les pieds nus, assise dans la plaine,
Ramassant des cailloux au sein d'une fontaine.
Ils aimaient tour à tour, et tu ne fuyais pas,
A porter ton enfance en leurs robustes bras.
Si jamais dans les cieux quelque enfant immortelle
Est aux vœux maternels indocile et rebelle,
On appelle un Cyclope, et Mercure à l'instant
Vient, imite leur voix; il fait peur à l'enfant
Qui, ses mains sur les yeux, plus doux et moins colère,
Se rejette en criant vers le sein de sa mère.
Mais toi, sur les genoux de ces frères nerveux,
Tranquille, tu jouais avec leurs noirs cheveux;
Ils riaient de te voir, de ta main enfantine,
Arracher la toison de leur vaste poitrine.

VÉNUS.

Vénus, quelle déesse a le cœur plus docile!
Aux vœux de son guerrier ne fut point difficile.
Leur bonheur cependant que soupçonnaient les Dieux
. . . . et fuyait tous les yeux.
Le Soleil qui voit tout, a vu ce doux mystère;
Il vole; et de l'époux enflammant la colère,
Bientôt un dur réseau sait, par l'art de Vulcain,
Ceindre ce lit trompeur d'un invisible airain
Et dans les bras de Mars enchaînant la parjure,
Tout le Ciel appelé vient et voit son injure.
Chacun rit; on voudrait comme eux être surpris.
L'insensé! qu'ont produit et ses fers et ses cris?
Jusqu'alors son épouse à feindre disposée
Sans honte désormais le livre à la risée.
Et tandis qu'à Lemnos ses noirs Cyclopes nus
Faisant taire la nuit leurs marteaux suspendus,
Partagent des bons vins sa table abandonnée;
Elle, à des dieux polis dans l'Olympe amenée,

Les voit, en un banquet et moins triste et meilleur
Qu'anime du nectar le breuvage railleur,
Faisant honte à l'Hymen d'un lien ridicule,
Sur l'époux forgeron s'égayer sans scrupule.

. . . .
. . . .
. . . .

Leur imite son port et sa marche inégale,
Et, comme lui, d'un pas oblique et chancelant
Court et s'agite et traîne un pied boiteux et lent.

MINERVE.

TIRÉSIAS.

Tirésias voudrait que jamais l'Hippocrène
N'eût reçu dans ses eaux la déesse d'Athène
Et négligé des rois, ignorer le destin,
Et le vol des oiseaux, de l'avenir certain.
Il paya cher de voir cette vierge invincible
Dépouiller et le casque et la gorgone horrible;
Ce sein, ces flancs sacrés inconnus même aux Dieux,
Sont les derniers objets que purent voir ses yeux.
Quoique chère à Pallas, les plaintes de sa mère
Essayèrent en vain de rouvrir sa paupière.

LA FLUTE.

Non. Même sans chercher d'amoureuses promesses,
Sans vouloir de Vénus connaître les caresses,
D'être belles toujours vous prenez quelques soins.
Vous voulez plaire même à qui vous plaît le moins.
O chaste déité qu'adore le Pirée,
Tu jettes l'instrument, fils de ta main sacrée,
Tu brises cette flûte où pour charmer les Dieux
Respire en sons légers ton souffle harmonieux;
Tu rougis de la voir dans une onde fidèle
Altérer la beauté de ta joue immortelle.

ARIANE.

Là, du sage Minos cette fille si belle,
Le fil en main, formait une danse nouvelle,
Quand du grand Labyrinthe un jeune séducteur
Eut vaincu par ses soins l'inextricable erreur.
Le blond Thésée admire à sa brillante fête
Et les vierges d'Athène et les vierges de Crète.
Toutes, près d'Ariane, en des détours légers
Errent, du noir palais retraçant les dangers;
Et leurs pas tortueux d'un confus labyrinthe
Feignent de parcourir la ténébreuse enceinte.

PASIPHAÉ.

Tu gémis sur l'Ida, mourante, échevelée,
O reine, ô de Minos épouse désolée!
Heureuse si jamais, dans ses riches travaux,
Cérès n'eût pour le joug élevé des troupeaux.
Certe, aux antres d'Amnise, assez votre Lucine
Donnait de beaux neveux aux mères de Gortyne;
Certes vous élevez aux gymnases crétois
D'autres jeunes troupeaux plus dignes de ton choix.
Tu voles épier sous quelle yeuse obscure,
Tranquille, il ruminait son antique pâture,
Quel lit de fleurs reçut ses membres nonchalants,
Quelle onde a ranimé l'albâtre de ses flancs.
— O Nymphes, entourez, fermez, Nymphes de Crète,
De ces vallons, fermez, entourez la retraite,
Si peut-être vers lui des vestiges épars
Ne viendront point guider mes pas et mes regards.
Insensée! à travers ronces, forêts, montagnes,
Elle court. O fureur! dans les vertes campagnes,

Une belle génisse à son superbe amant
Adressait devant elle un doux mugissement.
La perfide mourra. Jupiter la demande.
Elle-même à son front attache la guirlande,
L'entraîne, et sur l'autel prenant le fer vengeur :
— Sois belle maintenant, et plais à mon vainqueur.
Elle frappe, et sa haine, à la flamme lustrale,
Rit de voir palpiter le cœur de sa rivale.

PASIPHAE AD AMOREM.

Cette île chère aux Dieux, mère de Jupiter,
Aux cent belles cités maîtresses de la mer,
Où, pour punir Athène, un épais labyrinthe
Recèle un double monstre en son obscure enceinte,
Fruit coupable et cruel de perverses amours.
Lorsque (si les Crétois ne mentent point toujours)
Leur reine dans un temple, incestueuse amante
Demandant un prodige au dieu qui la tourmente,
Veut apprendre à mugir, sûre qu'à cette voix
Son amant mugissant la suivrait dans les bois.
Sa main royale osant l'arrêter au passage,
Souvent jette des fleurs sur sa tête sauvage,
Descend sur sa poitrine aux longs replis tremblants,
Le flatte, l'applaudit, fait résonner ses flancs.

Bientôt pour le tromper un savant artifice
Creuse un bois imposteur; d'une feinte génisse,
Elle entre, elle revêt, aussi bien que les vœux,
Les membres, et la force, et le front tortueux.

Non, si Gnosse jamais vit sa reine inquiète
Se soumettre à l'orgueil du taureau de la Crète
Et son fils monstrueux, son opprobre éternel,
Garder la voix farouche et le front paternel.....

LES PRŒTIDES.

C'est ainsi qu'autrefois, dans leurs délires vains,
Courant au pâturage et fuyant les humains,
Les filles de Prœtus, vagabondes compagnes,
De faux mugisssements remplirent les campagnes.
L'aspect du soc leur fit chercher les bois profonds,
Tremblantes que le joug ne menaçât leurs fronts.
Et leur main crut sentir, peureuse et mensongère,
Se dresser sur leur tête une armure étrangère.

MÉDÉE.

Au sang de ses enfants, de vengeance égarée
Une mère plongea sa main dénaturée
Et l'amour, l'amour seul avait conduit sa main.
Mère, tu fus impie, et l'amour inhumain.
Mère! amour! qui des deux eut plus de barbarie?
L'amour fut inhumain; mère, tu fus impie.
Plût aux Dieux que la Thrace aux rameurs de Jason
Eût fermé son Bosphore, orageuse prison!
Que Minerve abjurant leur fatale entreprise,
Pélion n'eût jamais aux bords du bel Amphryse
Vu le chêne, le pin, ses plus antiques fils,
Former, lancer aux flots sous la main de Tiphys
Ce navire éloquent, fier conquérant du Phase,
Qui vint ravir aux bois du nébuleux Caucase
L'or du bélier divin, présent de Néphélé,
Téméraire nageur qui fit périr Hellé!

ÉRICHTHON.

J'apprends, pour disputer un prix si glorieux,
Le bel art d'Érichthon, mortel prodigieux
Qui sur l'herbe glissante en longs anneaux mobiles
Jadis homme et serpent traînait ses pieds agiles.
Élevé sur un axe Érichthon le premier
Aux liens du timon attacha le coursier,
Et vainqueur, près des mers, sur les sables arides
Fit voler à grand bruit les quadriges rapides.
Le Lapithe hardi dans ses jeux turbulents
Le premier, des coursiers osa presser les flancs.
Sous lui, dans un long cercle achevant leur carrière,
Ils surent aux liens livrer leur tête altière,
Blanchir un frein d'écume et légers, bondissants,
Agiter, mesurer leurs pas retentissants.

ORPHÉE.

Ainsi quand de l'Euxin la déesse étonnée
Vit du premier vaisseau son onde sillonnée,
Aux héros de la Grèce, à Colchos appelés,
Orphée expédiait les mystères sacrés
Dont sa mère immortelle avait daigné l'instruire.
Près de la poupe assis, appuyé sur sa lyre,
Il chantait quelles lois à ce vaste univers
Impriment à la fois des mouvements divers,
Quelle puissance entraîne ou fixe les étoiles,
D'où le souffle des vents vient animer les voiles,
Dans l'ombre de la nuit, quels célestes flambeaux
Sur l'aveugle Amphitrite éclairent les vaisseaux.
Ardents à recueillir ces merveilles utiles,
Autour du demi-dieu les princes immobiles
Aux accents de sa voix demeuraient suspendus,
Et l'écoutaient encor quand il ne chantait plus.

HYLAS.

Le navire éloquent fils des bois du Pénée
Qui portait à Colchos la Grèce fortunée,
Craignant près de l'Euxin les menaces du Nord,
S'arrête et se confie au doux calme d'un port.
Aux regards des héros le rivage est tranquille.
Ils descendent. Hylas prend un vase d'argile,
Et va pour leurs banquets sur l'herbe préparés
Chercher une onde pure en ces bords ignorés.

Reines au sein d'un bois d'une source prochaine,
Trois Naïades l'ont vu s'avancer dans la plaine.
Elles ont vu ce front de jeunesse éclatant,
Cette bouche, ces yeux. Et leur onde à l'instant
Plus limpide, plus belle, un plus léger zéphire,
Un murmure plus doux l'avertit et soupire.
Il accourt. Devant lui l'herbe jette des fleurs.
Sa main errante suit l'éclat de leurs couleurs;
Elle oublie, à les voir, l'emploi qui la demande,
Et s'égare à cueillir une belle guirlande.

Mais l'onde encor soupire et sait le rappeler.
Sur l'immobile arène il l'admire couler :
Se courbe, et s'appuyant à la rive penchante
Dans le cristal sonnant plonge l'urne pesante.

De leurs roseaux touffus, les trois Nymphes, soudain
Volent, fendent leurs eaux, l'entraînent par la main
En un lit de joncs frais et de mousses nouvelles.
Sur leur sein, dans leurs bras, assis au milieu d'elles,
Leur bouche en mots miellеux où l'amour est vanté
Le rassure, et le loue, et flatte sa beauté.
Leurs mains vont caressant sur sa joue enfantine
De la jeunesse en fleur la première étamine
Ou sèchent en riant quelques pleurs gracieux
Dont la frayeur subite avait rempli ses yeux.
— Quand ces trois corps d'albâtre atteignaient le rivage,
D'abord j'ai cru, dit-il, que c'était mon image
Qui, de cent flots brisés prompte à suivre la loi,
Ondoyante volait et s'élançait vers moi.

Mais Alcide inquiet que presse un noir augure
Va, vient, le cherche, crie; auprès de l'onde pure
Hylas! Hylas! il crie et mille et mille fois.
Le jeune enfant de loin croit entendre sa voix
Et du fond des roseaux, pour le tirer de peine,
Lui répond une voix non entendue et vaine.

LA MORT D'HERCULE.

Œta, mont ennobli par cette nuit ardente,
Quand l'infidèle époux d'une épouse imprudente
Reçut de son amour un présent trop jaloux,
Victime du Centaure immolé par ses coups.
Il brise tes forêts. Ta cime épaisse et sombre
En un bûcher immense amoncelle sans nombre
Les sapins résineux que son bras a ployés.
Il y porte la flamme. Il monte. Sous ses piés
Étend du vieux lion la dépouille héroïque,
Et l'œil au ciel, la main sur la massue antique,
Attend sa récompense et l'heure d'être un Dieu.
Le vent souffle et mugit. Le bûcher tout en feu
Brille autour du héros ; et la flamme rapide
Porte aux palais divins l'âme du grand Alcide.

LE RETOUR D'ULYSSE.

Il se dépouille alors, prêt à parler en maître,
De ces lambeaux trompeurs qui l'ont fait méconnaître,
S'élance sur le seuil, l'arc en main. A ses pieds
Verse au carquois fatal tous les traits confiés;
Et là : — Nous achevons un jeu lent et pénible,
Princes : tentons un but plus neuf, plus accessible,
Et si les Dieux encor me gardent leur faveur...

Et la flèche aussitôt, docile à l'arc vengeur,
Va sur Antinoüs se fixer d'elle-même.
Le fier Antinoüs dans cet instant suprême
Tenait en main sa coupe, ouvrage précieux
Où pétillait dans l'or un vin délicieux.
La crainte, le trépas sont loin de sa pensée,
Et qu'un seul homme, aux yeux d'une troupe empressée,
Plus que vingt bras armés quand son bras serait fort,
Pût oser l'attaquer et lui porter la mort.

Sur ses lèvres déjà la coupe reposée
Du nectar écumant lui versait la rosée,
Quand le fer qu'à grand bruit fait voler l'arc nerveux
Vient lui percer la gorge et sort dans ses cheveux.
Sa tête se renverse et l'entraîne et succombe.
La coupe de sa main fuit. Il expire. Il tombe.
Sa bouche, tous ses traits, en longs et noirs torrents
Jaillissent. Sous ses pieds agités et mourants,
Table, vases, banquet, tout tombe, tout s'écroule,
Tout est souillé de sang.
De leurs sièges, en foule,
Ils s'élancent soudain. Confus, tumultueux,
Ils errent. Leurs regards sur les murs somptueux
Cherchent, fouillent partout; et rien à leur vengeance
Ne présente une épée ou le fer d'une lance.
Ils entourent Ulysse, et d'un œil de courroux :
— Malheureux étranger si peu sûr de tes coups,
Tremble. Tu paieras cher ton erreur homicide.
Ta main ne sera plus imprudente et perfide.
Du premier de nos Grecs elle tranche les jours ;
Mais, malheureux ! ton corps va nourrir les vautours.
Insensés ! d'une erreur ils le croyaient coupable.
Ils ne présumaient pas que ce coup formidable
Pour eux d'un même sort était l'avant-coureur.

Ulysse, sur eux tous roulant avec fureur
Un regard enflammé d'une sanglante joie :
— Vous ne m'attendiez plus des campagnes de Troie,

Lâches, qui, loin de moi, dévorant ma maison,
De tous mes serviteurs payant la trahison,
Osiez porter vos vœux au lit de mon épouse,
Sans redouter des Dieux la vengeance jalouse
Ou qu'aucun bras mortel osât me secourir?
Tremblez, lâches, tremblez. Vous allez tous mourir.

NYMPHES
ET SATYRES

LA MUSE AGRESTE.

Ma Muse échevelée, amante des Naïades,
Suit leurs pas sous l'abri des obscures dryades ;
Et, sa flûte à la main, va, de ses doux concerts,
De vallons en vallons réjouissant les airs.
Tout à coup les vallons, les airs, la grotte sombre,
De joie, à ses concerts, poussent des cris sans nombre,
Car de ses doux accents, de ses vives chansons,
Faunes, Nymphes, pasteurs, ont reconnu les sons.
Soudain, de toute part, volent à son passage
Les Nymphes au front blanc couronné de feuillage,
Le Satyre au pied double et Faunes et Sylvains
Et vierges et pasteurs, et tous frappant leurs mains :
— La voilà, disent-ils ; en tumulte ils accourent,
Ils s'appellent l'un l'autre ; ils la fêtent, l'entourent,
Se plaignent qu'elle ait pu si longtemps les quitter.
Elle rit ; on la suit pour l'entendre chanter.

NYMPHE ENDORMIE.

Je sais, quand le midi leur fait désirer l'ombre,
Entrer à pas muets sous le roc frais et sombre
D'où, parmi le cresson et l'humide gravier,
Une source se fraie un oblique sentier.
Là j'épie à loisir la Nymphe blanche et nue
Sur un banc de gazon mollement étendue,
Qui dort, et sur sa main, au murmure des eaux,
Laisse tomber son front couronné de roseaux.

LE SATYRE.

Toi ! de Mopsus ! Ami, non loin de Bérécynthe,
Certain Satyre un jour trouva la flûte sainte
Dont Hyagnis calmait ou rendait furieux
Le cortège énervé de la Mère des Dieux.
Il appelle aussitôt, du Sangar au Méandre,
Les Nymphes de l'Asie et leur dit de l'entendre ;
Que tout l'art d'Hyagnis n'était que dans ce bui ;
Qu'il a, grâce au destin, des doigts tout comme lui.
On s'assied. Le voilà qui se travaille et sue,
Souffle, agite ses doigts, tord sa lèvre touffue,
Enfle sa joue épaisse et fait tant qu'à la fin
Le buis résonne et pousse un cri rauque et chagrin.
L'auditoire étonné se lève, non sans rire.
Les éloges railleurs fondent sur le Satyre
Qui pleure, et des chiens même, en fuyant vers le bois,
Évite, comme il peut, les dents et les abois.

Ne te souvient-il plus que les pins de Célène
Virent punir jadis une audace aussi vaine?
Si Marsyas aussi n'eût bravé ses vainqueurs,
Ni mon père Hyagnis, ni les Nymphes ses sœurs,
Olympe son ami, les Satyres ses frères,
N'auraient pleuré des Dieux les victoires sévères,
Et ne l'auraient point vu, ceint d'humides roseaux,
Errer dans la Phrygie en transparentes eaux.

NYMPHES ET SATYRES.

Les Nymphes dansent au clair de lune.

Le Satyre joyeux au regard enflammé
Crie, en des bonds légers les lance, les entraîne
Et de son pied fendu fait retentir l'arène.

. . . . joue et folâtre et tire
Les longs crins hérissés sur les pieds du Satyre.

De nuit, la Nymphe errante à travers le bois sombre
Aperçoit le Satyre ; et, le fuyant dans l'ombre,
De loin, d'un cri perfide elle va l'appelant.
Le pied de chèvre accourt sur sa trace volant,
Et dans une eau stagnante à ses pas opposée,
Tombe, et sa plainte amère excite leur risée.

L'impur et fier époux que la chèvre désire,
Baisse le front, se dresse, et cherche le Satyre.
Le Satyre averti de cette inimitié
Affermit sur le sol la corne de son pié.
Et leurs obliques fronts lancés tous deux ensemble
Se choquent; l'air frémit; le bois s'agite et tremble.

LE FAUNE.

Sous le roc sombre et frais d'une grotte ignorée
D'où coule une onde pure aux Nymphes consacrée,
Je suivis l'autre jour un doux et triste son
Et d'un Faune plaintif j'ouïs cette chanson :

Amour, aveugle enfant, quelle est ton injustice!
Hélas! j'aime Naïs ; je l'aime sans espoir.
Comme elle me tourmente, Hylas fait son supplice.
Écho plaît au berger, il vole pour la voir.
Écho loin de ses pas suit les pas de Narcisse,
Qui la fuit, pour baiser un liquide miroir.

Quittant sa forme, hélas! non son âme première,
Le beau Narcisse en fleur aux rives des ruisseaux
Aime encore à se voir dans le cristal des eaux.

LA LEÇON DE FLUTE.

Toujours ce souvenir m'attendrit et me touche,
Quand lui-même appliquant la flûte sur ma bouche,
Riant et m'asseyant sur lui, près de son cœur,
M'appelant son rival et déjà son vainqueur,
Il façonnait ma lèvre inhabile et peu sûre
A souffler une haleine harmonieuse et pure.
Et ses savantes mains prenaient mes jeunes doigts,
Les levaient, les baissaient, recommençaient vingt fois,
Leur enseignant ainsi, quoique faibles encore,
A fermer tour à tour les trous du buis sonore.

LES FLUTES.

. . . .

Soit que son souffle anime un simple chalumeau
Ou qu'il fasse courir sa lèvre harmonieuse
Sur neuf roseaux que joint la cire industrieuse;
Soit quand la flûte droite où voltigent ses doigts
Vient puiser dans sa bouche une facile voix;
Ou quand il fait parler, sur ses lèvres pressée,
La flûte oblique chère aux grottes du Lycée.

LA NYMPHE.

La Nymphe l'aperçoit et l'arrête et soupire.
Vers un banc de gazon, tremblante, elle l'attire :
Elle s'assied. Il vient, timide avec candeur,
Ému d'un peu d'orgueil, de joie, et de pudeur.
Les deux mains de la Nymphe errent à l'aventure.
L'une sur son front blanc va de sa chevelure
Former les blonds anneaux. L'autre de son menton
Caresse lentement le mol et doux coton.

— Approche, bel enfant, approche, lui dit-elle,
Toi si jeune et si beau, près de moi jeune et belle.
Viens, ô mon bel ami, viens, assieds-toi sur moi.
Dis, quel âge, mon fils, s'est écoulé pour toi ?
Aux combats du gymnase as-tu quelque victoire ?
Aujourd'hui, m'a-t-on dit, tes compagnons de gloire
Trop heureux ! te pressaient entre leurs bras glissants,
Et l'olive a coulé sur tes membres luisants.

Tu baisses tes yeux noirs. Bienheureuse la mère
Qui t'a formé si beau, qui t'a nourri pour plaire.
Sans doute elle est déesse. Eh quoi? Ton jeune sein
Tremble et s'élève. Enfant, tiens, porte ici ta main.
Le mien plus arrondi s'élève davantage.
Ce n'est pas (le sais-tu? déjà dans le bocage
Quelque voile de Nymphe est-il tombé pour toi?)
Ce n'est pas cela seul qui diffère chez moi.
Tu souris. Tu rougis. Que ta joue est brillante!
Que ta bouche est vermeille! et ta peau transparente!
N'es-tu pas Hyacinthe au blond Phœbus si cher?
Ou ce jeune Troyen ami de Jupiter?
Ou celui qui naissant pour plus d'une Immortelle,
Entr'ouvrit de Myrrha l'écorce maternelle?
Ami, qui que tu sois, oh! tes yeux sont charmants.
Bel enfant, aime-moi. Mon cœur de mille amants
Rejeta mille fois la poursuite enflammée;
Mais toi seul aime-moi. J'ai besoin d'être aimée.

L'AMOUR

ET LES MUSES

LA MUSE AMOUREUSE.

Les esclaves d'Amour ont tant versé de pleurs!
S'il a quelques plaisirs, il a tant de douleurs.
Qu'il garde ses plaisirs. Dans un vallon tranquille,
Les Muses contre lui nous offrent un asile.
Les Muses, seul objet de mes jeunes désirs,
Mes uniques amours, mes uniques plaisirs.
L'Amour n'ose troubler la paix de ce rivage.
Leurs modestes regards ont loin de leur bocage
Fait fuir ce dieu cruel, leur légitime effroi.
Chastes Muses, veillez, veillez toujours sur moi.

Non, non, le dieu d'amour n'est point l'effroi des Muses,
Elles cherchent ses pas, elles aiment ses ruses.
Le cœur qui n'aime rien a beau les implorer,
Leur troupe qui s'enfuit ne veut pas l'inspirer.

Qu'un amant les invoque et sa voix les attire.
C'est ainsi que toujours elles montent ma lyre.
Si je chante les Dieux, ou les héros, soudain
Ma langue balbutie et se travaille en vain;
Si je chante l'Amour, ma chanson d'elle-même
S'écoule de ma bouche et vole à ce que j'aime.

O crédules amants, écoutez donc au moins
De vos baisers secrets ces mobiles témoins,
Ces flots d'azur errants sous vos belles dryades,
Byblis, Œnone, Alphée, et tant d'autres Naïades,
Qui murmurent encor de doux gémissements.
Tous furent autrefois de crédules amants
Qui se fondant en pleurs, et changés en fontaines
Par la pitié des Dieux, serpentent dans vos plaines.

IMITÉ DE BION.

Loin des bords trop fleuris de Gnide et de Paphos,
Effrayé d'un bonheur ennemi du repos,
J'allais, nouveau pasteur, aux champs de Syracuse
Invoquer dans mes vers la nymphe d'Aréthuse.
Lorsque Vénus, du haut des célestes lambris,
Sans armes, sans carquois, vint m'amener son fils,
Tous deux ils souriaient : — Tiens, berger, me dit-elle,
Je te laisse mon fils, sois son guide fidèle;
Des champêtres douceurs instruis ses jeunes ans;
Montre-lui la sagesse; elle habite les champs.

Elle fuit. Moi, crédule à cette voix perfide,
J'appelle près de moi l'enfant doux et timide.
Je lui dis nos plaisirs, et la paix des hameaux;
Un dieu même au Pénée abreuvant des troupeaux;
Bacchus et les moissons; quel dieu, sur le Ménale,
Forma de neuf roseaux une flûte inégale.
Mais lui, sans écouter mes rustiques leçons,
M'apprenait, à son tour, d'amoureuses chansons;

La douceur d'un baiser, et l'empire des belles;
Tout l'Olympe soumis à des beautés mortelles;
Des flammes de Vénus Pluton même animé;
Et le plaisir divin d'aimer et d'être aimé.
Que ses chants étaient doux! je m'y laissai surprendre.
Mon âme ne pouvait se lasser de l'entendre.
Tous mes préceptes vains, bannis de mon esprit,
Pour jamais firent place à tout ce qu'il m'apprit.
Il connaît sa victoire; et sa bouche embaumée
Verse un miel amoureux sur ma bouche pâmée.
Il coula dans mon cœur; et, de cet heureux jour,
Et ma bouche et mon cœur n'ont respiré qu'amour.

L'ÉTOILE.

O quel que soit ton nom, soit Vesper, soit Phosphore,
Messager de la nuit, messager de l'aurore,
Cruel astre au matin, le soir astre si doux!
Phosphore, le matin, loin de nos bras jaloux,
Tu fais fuir nos amours tremblantes, incertaines;
Mais le soir, en secret, Vesper, tu les ramènes.
La vierge que la nuit à l'hymen doit livrer
Doute et craint que Vesper se hâte d'arriver.
Puis, aux bras d'un époux, elle accuse Phosphore
De rallumer trop tôt les flambeaux de l'aurore.
Brillante étoile, adieu. Le jour s'avance. Cours.
Ramène-moi bientôt la nuit et mes amours.

BEL ASTRE DE VÉNUS.

Bel astre de Vénus, de son front délicat
Puisque Diane encor voile le doux éclat,
Jusques à ce tilleul, au pied de la colline,
Prête à mes pas secrets ta lumière divine.
Je ne vais point tenter de nocturnes larcins,
Ni tendre aux voyageurs des pièges assassins.
J'aime ; je vais trouver des ardeurs mutuelles,
Une nymphe adorée et belle entre les belles
Comme parmi les feux que Diane conduit,
Brillent tes feux si purs, ornement de la nuit.

LE FOU PAR AMOUR.

Pour lui, ce Praxitèle a de sa main savante
Des antres de Paros fait sortir une amante;
Car malheureux rival d'Anchise et de Pâris,
Il aime ce beau marbre, image de Cypris.
Il a su, se cachant au fond du sanctuaire,
Passer toute une nuit près de l'idole chère
Dont les contours divins ont laissé voir au jour
La trace des fureurs d'un fol et vain amour.
Il est toujours au temple avec son Immortelle
Et là, seul, il la flatte, il lui dit qu'elle est belle,
L'appelle par des noms mielleux, tendres, brûlants
Et parcourt à plaisir et son sein et ses flancs.
D'autres fois, il arrive inquiet, irascible,
La gronde, la nommant dure, froide, insensible,
Lui dit qu'elle est de pierre et qu'elle est sans appas,
Puis lui pardonne, pleure, et la tient dans ses bras;
Baise-moi, lui dit-il. Et sa bouche insensée
Baise et presse longtemps cette bouche glacée,
D'un doux reproche encor la caresse; et sa main
La punit mollement d'un injuste dédain.

LA CHANSON DES YEUX.

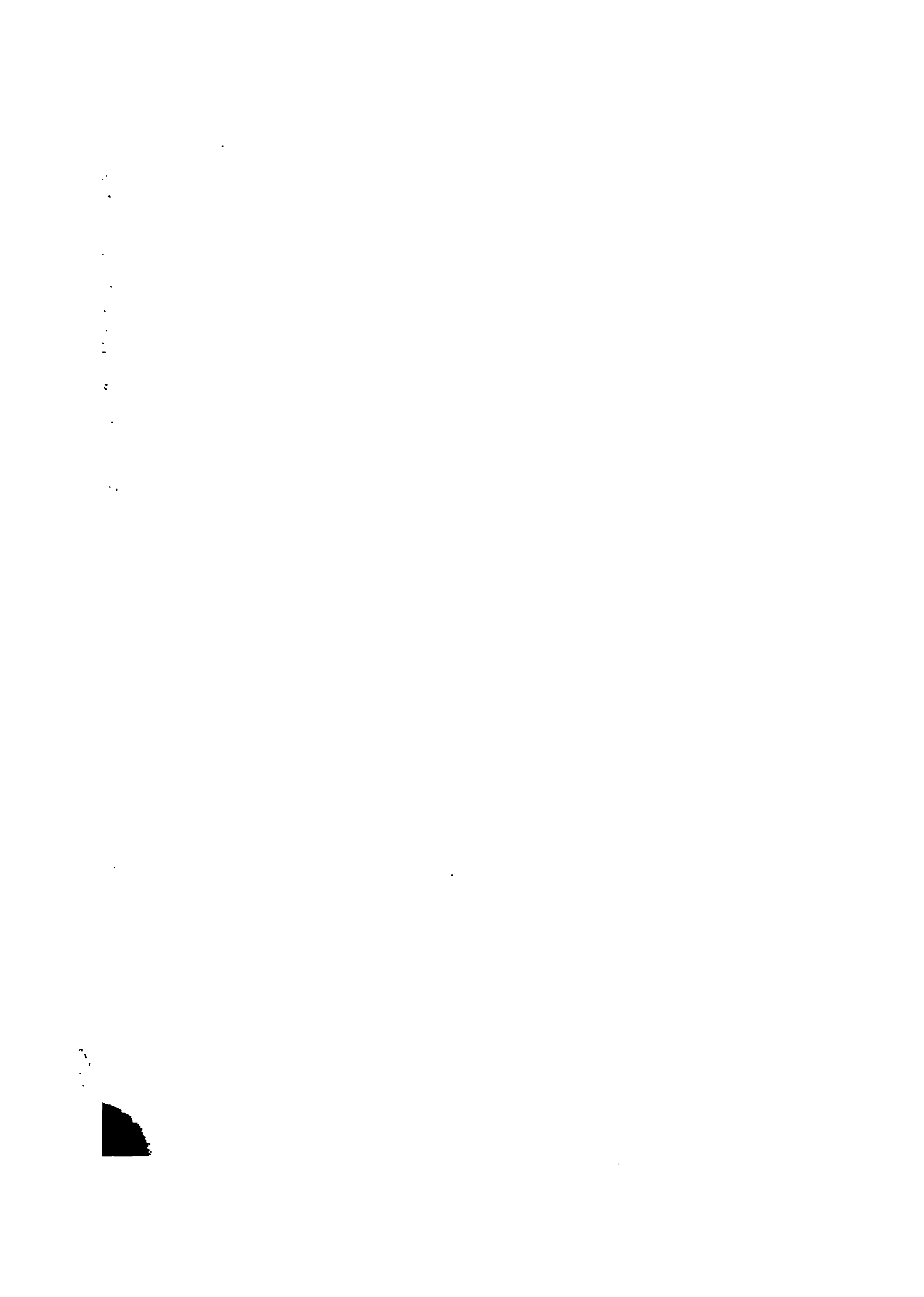
Viens. Là, sur des joncs frais ta place est toute prête.
Viens, viens. Sur mes genoux viens reposer ta tête.
Les yeux levés vers moi, tu resteras muet
Et je te chanterai la chanson qui te plaît.
Comme on voit, au moment où Phœbus va renaître,
La nuit prête à s'enfuir, le jour prêt à paraître,
Je verrai tes beaux yeux, les yeux de mon ami
En un demi-sommeil se fermer à demi.
Tu me diras : Adieu, je dors, adieu, ma belle.
— Adieu, dirai-je, adieu, dors, mon ami fidèle,
Car le .... aussi dort le front vers les cieux.
Et j'irai te baiser et le front et les yeux.

Ne me regarde point, cache, cache tes yeux.
Mon sang en est brûlé; tes regards sont des feux.
Viens, viens. Quoique vivant et dans ta fleur première,
Je veux avec mes mains te fermer la paupière
Ou, malgré tes efforts, je prendrai tes cheveux
Pour en faire un bandeau qui te cache les yeux.

L'AMOUR ET LA MUSE.

Voilà ce que chantait aux Naïades prochaines
Ma Muse jeune et fraîche amante des fontaines,
Assise au fond d'un antre aux Nymphes consacré
D'acanthe et d'aubépine et de lierre entouré;
L'Amour, qui l'écoutait caché dans le feuillage,
Sortit, la salua sirène du bocage,
Ses blonds cheveux flottants par lui furent pressés
D'hyacinthe et de myrte en couronne tressés;
Car ta voix, lui dit-il, est douce à mon oreille
Comme le doux cytise à la mielleuse abeille.

ÉPIGRAMMES



MA MUSE.

Ma Muse fuit les champs abreuvés de carnage
Et ses pieds innocents ne se poseront pas
Où la cendre des morts gémirait sous ses pas.
Elle pâlit d'entendre et le cri des batailles
Et les assauts tonnants qui frappent les murailles ;
Et le sang qui jaillit sous les pointes d'airain
Souillerait la blancheur de sa robe de lin.

L'AMOUR.

Rien n'est doux que l'Amour. Aucun bien n'est si cher.
Près de lui le miel même à la bouche est amer.
Celle qui n'aime point Vénus sur toutes choses,
Elle ne connaît pas quelles fleurs sont les roses.

L'AMOUR ENDORMI.

Là reposait l'Amour; et sur sa joue en fleur
D'une pomme brillante éclatait la couleur.
Je vis, dès que j'entrai sous cet épais bocage,
Son arc et son carquois suspendus au feuillage.
Sur des monceaux de rose au calice embaumé
Il dormait; un souris sur sa bouche formé
L'entr'ouvrait mollement; et de jeunes abeilles
Venaient cueillir le miel de ses lèvres vermeilles.

L'AMOUR LABOUREUR.

Nouveau cultivateur, armé d'un aiguillon,
L'Amour guide le soc et trace le sillon,
Il presse sous le joug les taureaux qu'il enchaîne,
Son bras porte le grain qu'il sème dans la plaine;
Levant le front, il crie au monarque des Dieux :
Toi, mûris mes moissons, de peur que loin des cieux
Au joug d'Europe encor ma vengeance puissante
Ne te fasse courber ta tête mugissante.

NÉÆRE.

Néære, ne va plus te confier aux flots
De peur d'être déesse et que les matelots
N'invoquent au milieu de la tourmente amère
La blanche Galatée et la blanche Néære.

A CHROMIS.

Accours, jeune Chromis, je t'aime et je suis belle.
Blanche comme Diane et légère comme elle,
Comme elle grande et fière. Et les bergers, le soir,
Quand, le regard baissé, je passe sans les voir,
Doutent si je ne suis qu'une simple mortelle
Et me suivant des yeux, disent : Comme elle est belle !

ADIEU.

Virginité chérie, ô compagne innocente,
Où vas-tu? Je te perds; ah! tu fuis loin de moi!
— Oui, je pars loin de toi, pour jamais je m'absente;
Adieu. C'est pour jamais. Je ne suis plus à toi.

LYDÉ.

Laisse, ô blanche Lydé, toi par qui je soupire,
Sur ce pâle berger tomber un doux sourire
Et de ton grand œil noir daignant chercher ses pas,
Dis-lui : Pâle berger, viens; je ne te hais pas.

— Pâlc berger aux yeux mourants, à la voix tendre,
Cesse, à mes doux baisers cesse enfin de prétendre.
Non, berger, je ne puis; je n'en ai point pour toi.
Ils sont tous à Mœris, ils ne sont plus à moi.

LE PARJURE.

. . . .

La mer en ce moment se tait; les vents se taisent.
Mais l'amour, mais, ô Dieux! la honte, la douleur,
Ne se taisent jamais dans le fond de mon cœur.
Je brûle, je l'adore, hélas! quand sa promesse
(Le parjure!) a séduit, a trompé ma faiblesse.

LA BELLE DE SCIO.

Ne reviendra-t-il pas? Il reviendra sans doute.
Non, il est sous la tombe. Il attend. Il écoute.
Va, belle de Scio. Meurs. Il te tend les bras.
Va trouver ton amant. Il ne reviendra pas.

LES SAISONS.

L'hiver sous ses frimas tient la terre enchaînée.
Le printemps les dissipe et lui-même il s'enfuit.
L'été vient, il s'écoule et Pomone le suit
Et bientôt aux frimas ils ramènent l'année.

THESTILIS.

On dit que l'on a vu de roses couronné
Le jeune et beau printemps sur nos bords ramené.
C'est aux autres amants dont l'amante est fidèle
De chanter les douceurs de la saison nouvelle.
Thestilis m'abandonne; elle a trahi sa foi.
Il n'est plus de printemps ni de roses pour moi.

A L'HIRONDELLE.

Fille de Pandion, ô jeune Athénienne,
La cigale est ta proie, hirondelle inhumaine,
Et nourrit tes petits qui, débiles encor,
Nus, tremblants, dans les airs n'osent prendre l'essor.
Tu voles, comme toi la cigale a des ailes.
Tu chantes, elle chante. A vos chansons fidèles
Le moisonneur s'égaie, et l'automne orageux
En des climats lointains vous chasse toutes deux.
Oses-tu donc porter dans ta cruelle joie
A ton nid sans pitié cette innocente proie?
Et faut-il voir périr un chanteur sans appui
Sous la morsure, hélas! d'un chanteur comme lui.

CONTRE L'HIRONDELLE.

Que te ferai-je? dis, babillarde hirondelle?
Veux-tu qu'avec le fer je te coupe ton aile?
Térée impatient, veux-tu qu'avec mes doigts
Je t'ôte cette langue, et l'importune voix
Qui vient, dès le matin, du sommeil ennemie,
A mes songes heureux enlever mon amie?

L'AUBE.

Salut, aube au teint frais, jeune sœur de Zéphire.
Descends, Muse, chantons, apporte-moi ma lyre.
L'oiseau, sur son rameau, mélodieux réveil!
De l'abri de son aile, asile du sommeil,
A retiré sa tête, et de sa voix légère
Va chanter tout le jour. Qu'aurait-il mieux à faire?

LE LABOUREUR.

Ah! prends un cœur humain, laboureur trop avide,
Lorsque d'un pas tremblant l'indigence timide
De tes larges moissons vient, le regard confus,
Recueillir après toi les restes superflus.
Souviens-toi que Cybèle est la mère commune.
Laisse la probité que trahit la fortune,
Comme l'oiseau du ciel, se nourrir à tes pieds
De quelques grains épars sur la terre oubliés.

DIALOGUE.

A.

Tu sais, tu te souviens dans quels nobles combats
Quel animal bourbeux vient défier Pallas?

B.

Tu sais, tu te souviens dans quel plaisant délire
Quel animal bruyant chanta contre la lyre?

IRONIQUEMENT.

. . . .
Tu l'aimes; on le sait; crois-tu qu'elle l'ignore?
Tout l'univers le sait. Tu l'as dit si souvent.
Les roseaux de Midas le répètent au vent.

L'AMOUR BERGER.

Je fais paître tant de brebis... j'ai un chien qui...

Mais l'Amour, l'Amour seul est le pasteur suprême
Du chien et des brebis et du pasteur lui-même.

A LA SEINE.

Des vallons de Bourgogne, ô toi, fille limpide
Qui pares de raisins ton front pur et liquide,
Belle Seine, à pas lents, de ton berceau sacré
Descends, tandis qu'assise en cet antre azuré,
D'un vers syracusain la muse de Mantoue
Fait résonner ton onde où le cygne se joue.

FRAGMENTS
ET VERS ÉPARS

LE POÈTE.

Il va chanter; courons : car les Dieux l'ont aimé.
De lait, d'ambre, de miel son génie est formé.
Et ses vers par la main des sœurs de Melpomène
Sont trempés dans les fleurs et dans l'onde hippocrène.

LES MODÈLES.

Comme aux bords d'Eurotas . . . .
Lorsqu'une épouse est près du terme de Lucine,
On suspend devant elle, en un riche tableau,
Ce que l'art de Zeuxis anima de plus beau;
Apollon et Bacchus, Hyacinthe, Nirée,
Avec les deux Gémeaux leur sœur tant désirée.
L'épouse les contemple. Elle nourrit ses yeux
De ces objets, honneur de la terre et des cieux;
Et de son flanc rempli de ces formes nouvelles,
Sort un fruit noble et beau comme ces beaux modèles.

LE DAUPHIN.

Comme aux jours de l'été, quand d'un ciel calme et pur
Sur la vague aplanie étincelle l'azur,
Le dauphin sur les flots sort et bondit et nage,
S'empressant d'accourir vers l'aimable rivage
Où, sous des doigts légers, une flûte aux doux sons
Vient égayer les mers de ses vives chansons ;
Ainsi. . . . .

On peut faire un petit quadro d'un jeune enfant assis sur le bord de la mer, sous un joli paysage. Il jouera sur deux flûtes et les dauphins accourent vers lui...

Deux flûtes sur sa bouche aux antres, aux Naïades,
Aux Faunes, aux Sylvains, aux belles Oréades
Répètent ses amours. . . . .

PAN.

Pan, si pour éluder ta poursuite hardie,
La fuite de Syrinx n'eût ombragé les eaux,
Les lèvres de Daphnis animant neuf roseaux
N'auraient point suspendu les fleuves d'Arcadie.

ÉRIS.

Tu le sais? et quel Dieu par tes présents séduit
Pour toi de l'avenir a dissipé la nuit?
Est-ce Delphe ou Claros; tes yeux l'ont-ils su lire
Dans le vol des oiseaux qu'Apollon même inspire?
Ou le vaisseau parleur qui chercha la Toison
A-t-il été pour toi ce qu'il fut pour Jason?

CHRYSÉ ET MÉLÉNIS.

Viens, ma blonde Chrysé, viens près de moi t'asseoir,
. . . . sous cet ombrage, où le soir
Colombes aux doux yeux et tendres philomèles
Chantent à leur ami qui agite ses ailes
Et les baise et murmure et d'un bec complaisant
Leur polit à loisir leur plumage luisant.

Mélénis, est-ce toi que je trouve endormie?...

Dors, jeune rossignol, dors, colombe aux doux yeux
Afin que. . . . . mon bec officieux
Vienne. . . . .
Caresser et polir les plumes de tes ailes.

LA VENDANGE.

La Vendange paraît, déesse aux yeux humides,
A la démarche vive et un peu chancelante
Et les flancs ceints de sarments et de pampres verts
Et le front couronné de grappes odorantes,
Le thyrse à la main, danse et chante.

Son épaule pliait sous une outre vineuse.

Les sommets de Naxos bruyants de bacchanales.

MÉTAMORPHOSES.

Et sur ses blonds cheveux, en couronne brillante
Mêler la rose blanche et la rose sanglante
Que les dieux du Liban virent naître jadis
Des larmes de Vénus et du sang d'Adonis.

Et le sang d'Adonis et la rose. Hyacinthe
Dont la feuille respire une amoureuse plainte,
Pan qui presse en ses bras d'infidèles roseaux
Et les bras de Daphné peuplant le bord des eaux.

ALCYONE.

. . . .
Moins pâle et moins tremblante, Alcyone éplorée
Gémit, frappa son sein, quand la mer en courroux
Sur le sable, à ses pieds, vint jeter son époux
Mort. . . . .
Couvert d'algue salée et d'une écume amère.

LE NAUFRAGÉ.

J'étais père, et je meurs victime du naufrage.
Adieu ma femme, adieu mes chers enfants. O toi,
Nautonier de retour, si tu tiens le rivage,
Reste avec tes enfants, sois plus sage que moi.

CYBÈLE JEUNE.

. . . . , ...
De Nymphes entourée aux champs de Bérécynthe,
S'assied sur un lion et de ses faibles doigts
Se tenant à ses crins, le guide dans le bois.

SYRINX.

Syrinx parle et respire aux lèvres du pasteur.

Syrinx, que tes roseaux, à mordre insidieux,
Gardent bien d'outrager ses doigts industrieux,

LES LARMES.

O telle source, telle fontaine, Naïades de tel lieu (tout cela géogr. peut être en Crète) combien vous fûtes désolées. Telle montagne, tel antre redisent encore que telle et telle ville

S'étonnaient sur vos bords de boire une onde amère,
Tant vos larmes avaient, au sein de vos roseaux,
Altéré la douceur de vos brillantes eaux.

O MES BREBIS...

Et vos blanches toisons par le fer moissonnées,
En tissus précieux mollement façonnées,
Pour presser, quand l'hiver soufflera les frimas,
De nos fières beautés les membres délicats,
Iront, passant au loin l'onde phénicienne,
Emprunter au murex sa pourpre tyrienne.

VERS ÉPARS.

Bacchus, Hymen, ces dieux toujours adolescents.

Le Satyre au pied double et le jeune Sylvain.

Sur l'Ossa gémissant le haut Olympe assis
Gémit sur Pélion qu'il porte. . . . .

, ... Ministre des naufrages,
Orion sur ses pas fait voler les orages.

Les poisons de Nessus ont souillé ses présents.

Et Dodone agitant sous la noire tempête
De ses chênes sacrés le feuillage prophète.

Et la foudre des Dieux respecte les lauriers.

Le myrte armé d'un fer est la lance guerrière ;
Les carquois sont remplis du cormier belliqueux ;
La Crète en arc pliant courbe l'if tortueux.

Viens entendre chanter les Muses de Sicile.

O nymphes de Mantoue et nymphes de Sicile.

. . . . de grecques chansons
Fit murmurer les eaux et les antres sonores.

Des vers enfants des bois, nés sons, fils de l'ombrage.

Sous le souffle des vents les forêts ondoyantes.

L'ombre pâle du saule, amant de la Naïade.

Où dort la solitude amante des ombrages.

Et le dormir suave au bord d'une fontaine.

L'air trempé des parfums que respirent les fleurs.

Je suis la fleur des champs et le lys des vallées.

Et la fleur de l'amour, la pâle violette.
C'est la fleur des amants, elle est pâle comme eux.

Vous, habitants ailés de l'ombre et des bocages.

Le loriot joyeux, et l'aigre sauterelle
Et des bords de Téthys la criarde hirondelle.

L'alcyon sur les mers, près des toits l'hirondelle,
Le cygne au bord du lac, sous le bois Philomèle.

. . . . Auprès de ces rameaux
Où l'habile Arachné, fileuse vigilante,
A suspendu les nœuds de sa trame flottante.

Une petite fille. . . . .
Tressant quelques joncs frais, prison d'une cigale.

Et la blanche brebis de laine appesantie.

Les chèvres, les taureaux et les bêtes laineuses.

La châtaigne épineuse et la pomme de Crète.

Quoi! même après le blé vous retournez aux glands!

Vole, franchis les airs, messagère zélée,
Vole, Iris des amours, vole, chanson ailée,
Va trouver. . . . .

De nouvelles amours auraient mis dans mon cœur
Ou Chloris ou Néære ou quelque autre fureur.

Je parcours ces déserts peuplés de ton image.

Il me regarda. . . en venant me parler,
Je crus sentir mon cœur se fondre et s'écouler
Comme la neige coule au penchant des montagnes
Quand le soleil revient animer nos campagnes.

Elle vit à la fois le ciel et son amant.

Comme répond, d'une voix agitée,
Une vierge à l'œil noir d'amour sollicitée.

La Persuasion aux lèvres embaumées.
La Persuasion, nymphe aux ailes de rose,
Sort de sa bouche et va. . . . .

Un silence confus qui demandait pardon.

. . . . Vesper a paru.
Nous parlerons d'amour le long de la prairie.

Mon amour, aime-moi... Sur l'herbe chaque soir,
Au coucher du soleil, nous viendrons nous asseoir.

Viens, et sois mon amour... peut-on ne pas vouloir
Être aimée, être . . . .

La Jeunesse au teint frais sur une joue en fleur.

Adieu, belle jeunesse, adieu mes premiers ans,
Mon menton s'ombrage d'une barbe. . . . .

Adieu, mes premiers ans. Je ne vous verrai plus.

La pierre de ma tombe à la race future
Dira qu'un seul hymen délia ma ceinture.

Lucine est douloureuse et flétrit la beauté.

Pleurez, ô mes amis; adieu, je ne suis plus.

Prenez tout ce que j'ai, prenez aussi ma vie,

. . . . Vous préférez
Aux belles de nos champs vos belles citadines.

Viendra, nouvel Homère, ...
Faire encor disputer sur sa noble origine
Colophon, Smyrne, Rhode, Athènes, Salamine.

Vous feriez oublier, mélodieux chanteurs,
Et l'herbe à la génisse et la nuit aux pasteurs.

ESQUISSES

ET PROJETS

L'AVEUGLE.

Des petits garçons rencontrent dans la forêt un aveugle... Ils lui donnent, l'un son pain, l'autre ses pommes, l'autre ses olives, et du pain à son chien... Ils le font chanter... Avant de chanter, il caresse les petits garçons. Il leur dit : Sans doute... vos visages sont doux autant que votre voix... Venez ici que je vous tâte...

> Toi le plus grand de tous, je me confie à toi,
> Assieds-moi sur la pierre et veille auprès de moi.
> Prends soin du vieil aveugle...

Il leur chante... et puis ils le ramènent au village qui vient au-devant de l'aveugle et lui fait fête. C'est Homère.

LE MALADE.

O Apollon, dieu des plantes, sauveur tout puissant... prends pitié de mon fils, de mon unique enfant; prends pitié de sa vieille mère; guéris cette fièvre brûlante qui lui creuse le tombeau... S'il retourne jamais garder les chèvres à la montagne.., ma belle coupe sera suspendue au pied de ta statue et, tous les ans, d'un jeune taureau blanc la hache à tes autels fera couler le sang... O mon fils, qu'as-tu? Mon cher fils, ne veux-tu point dire quel mal te consume? Veux-tu mourir? Veux-tu laisser ta mère, seule avec ses cheveux blancs? Faudra-t-il que j'unisse ta cendre à celle de ton père? — Ma mère, adieu, je meurs et tu n'as plus de fils. Une plaie incurable me consume, un mal implacable me dévore... je suis affaibli... mes couvertures me pèsent... Aide-moi... je me meurs, tourne-moi sur le flanc. Ah! j'expire. O douleurs!... — Mon unique enfant, tiens, prends ce breuvage tout chaud, il te rendra des forces... il est composé de telles et telles herbes, et des larmes de ta mère... il y a tant de jours que tu n'as rien pris... Ne veux-tu point te laisser consoler par ta mère!... Dans ton enfance, quand tu souffrais, quand les dents te fai-

saient pleurer, ta mère venait te caresser, tu lui souriais et tu étais consolé. Tiens, mon unique enfant, prends ce vase, presse-le de tes lèvres comme tu as autrefois pressé mon sein; que ce breuvage te nourrisse comme mon lait t'a nourri. — Il est un lieu au bord de l'Érymanthe où les jeunes filles viennent danser. Il ne produit pas de poisons ni de serpents et il n'y a point d'aussi beau lieu dans toute la nature. Il y a trois jours que j'y ai vu danser les jeunes filles. Je ne les verrai plus. Oh! porte-moi au pied de l'Érymanthe, que je le revoie encore... que je voie la fumée sortir du toit de cette cabane où elle est assise auprès de son vieux père et charme ses derniers jours; que je la voie par dessus la haie se promener en silence dans son jardin, auprès du tombeau de sa mère... Oh! que tes yeux sont doux... (2. v.) — Mon fils, c'est l'amour qui t'a si cruellement blessé. Oui, c'est toujours l'amour qui cause les tourments des hommes. Mais, mon fils, mais dis-moi, quelle belle dansante, quelle vierge as-tu vue danser au bord de l'Érymanthe? Tu es beau et riche, il n'en est point qui puisse te refuser. Quelle vierge as-tu vue? Est-ce une telle?... une telle? Ou bien ce sera celle qui... Est-ce cette belle Daphné?... — Dieux! ma mère tais-toi, tais-toi, je veux mourir... ma mère, je veux mourir... Cette belle Daphné est fière... elle a refusé tous les amants, elle m'eût refusé sans doute... Non, je ne veux point qu'elle sache... Mais, ma mère, vole,

s'il en est temps encore. Cours ! Va chez elle, prends cette corbeille de fruits... prends ceci, prends cela... jette tout à ses pieds, apprends-lui qui je suis, dis-lui que je me meurs, que tu n'as plus de fils, pleure aux pieds du vieillard... pars, et si tu reviens sans les avoir fléchis, adieu, ma mère, adieu, tu n'auras plus de fils...

Elle part, courbée sur un bâton... puis revient en criant de loin : Mon cher fils, tu vivras !... Elle entre, suivie du vieillard et de la jeune fille qui, timide et rougissant, jette un coup d'œil sur le lit du jeune homme, s'approche et dit : Ami, depuis trois jours, tu manquais à nos fêtes. Je ne te voyais plus. Pourquoi veux-tu mourir ? Tu souffres. On me dit que je peux te guérir. Vis. Formons tous ensemble une seule famille. Que mon père ait un fils et ta mère une fille.

LA LIBERTÉ.

Un jeune berger libre et un esclave se rencontrent... L'homme libre fait à l'autre avec ravissement la peinture des beautés de la nature dont ils jouissent... L'esclave répond qu'il ne les voit point... le brusque... et oppose des malédictions contre lui-même à toutes les extases de l'autre. Le style de l'un est doux et fleuri, celui de l'autre dur et sauvage.

LE MENDIANT.

La fille de Lycus, âgée de huit ans, va mangeant un gâteau, le long du bois... Il en sort un pauvre qui lui demande l'aumône. A cette voix, effrayée, elle s'enfuit en courant... mais il la presse en deux ou trois vers touchants; elle se rassure, revient et lui donne son gâteau et lui dit : Ne pleure pas... Viens ce soir à la maison de mon père : C'est Lycus... et je te donnerai encore des gâteaux... A ce nom de Lycus, le mendiant se relève et contemple avec avidité cette jeune fille qui s'enfuit... Il arrive le soir... il entre dans la salle du festin... dit quelques vers touchants... Lycus lui apporte des viandes et du vin. — Étranger, mange et bois... je te donnerai un lit... le sommeil, le vin, la bonne chère font oublier les maux et raniment l'espérance... espère, ô Étranger... je n'ai pas toujours été le riche Lycus... moi aussi j'ai tendu la main pour recevoir les dons de Cléotas... périssent les ingrats ! de tous les coupables qu'enferme le Tartare, il n'en est point de plus haïs des hommes et des Dieux... puisse toujours Cléotas vivre dans la prospérité ! — Hôte des malheureux, ô mon hôte, dit le

mendiant, tes vœux ne sont point exaucés... Cléotas est dans l'abîme... Un tel malheur l'a réduit à la misère et a semé d'amertume ses derniers jours... — Étranger, ce discours est cruel pour moi... plus de joie, plus de festin... O Cléotas ! — Hôte de l'indigent, sache que tous les humains sont nés pour souffrir... tu as perdu ton ami... j'eus un ami aussi... le seul bien qui me soit resté est le signe d'hospitalité qu'il m'avait donné... vois si tu le connais... — Il regarde... le reconnaît pour le sien... envisage l'étranger, reconnaît Cléotas... détache son manteau de pourpre, le met sur les épaules du respectable indigent... et la jeune fille s'approche de lui et lui prend la main en souriant.

VÉNUS ET ADONIS.

... Tel était le blond fils de Cinyras et de Myrrha que les belles Naïades d'Arabie avaient élevé, couché dans telles et telles fleurs ; lorsqu'il fut aimé de Vénus... Souvent cette belle Immortelle, nue, ayant comme Diane un arc à la main, l'accompagna à la chasse... Souvent elle retint par un lien un agile chien de Laconie. Souvent elle essuya le front de son beau chasseur en le couvrant de baisers...

JEUX MARINS.

Tout aime pendant l'été... sur la terre... dans l'air... dans la mer... les poissons... c'est alors que les jeunes Néréides soupirent et que la fraîcheur des eaux n'empêche pas leurs joues d'être enflammées... c'est alors que les Tritons et les dieux marins les poursuivent dans les vallons maritimes à travers les rocs, les bancs de perles, les grottes de stalactites, les arrêtent par leurs beaux cheveux, les couvrent de baisers et de leurs bras nerveux les renversent sur les bancs de corail...

Viens, Galatée, fille de Nérée, sors de la mer... viens sur le rivage... viens poser tes mains fraîches et humides sur mon visage brûlant, tandis que mes mains feront découler l'eau de tes beaux cheveux.

LE VER LUISANT.

O ver luisant lumineux... petite étoile terrestre... ne te retire point encore... prête-moi la clarté de ta lampe pour aller trouver ma mie qui m'attend dans le bois.

L'ÉPITAPHE.

Quelques pensées attendrissantes qui commencent entre deux jeunes vierges et peut-être un jeune garçon, ou plus, ou autrement... Ils trouvent parmi la terre et la mousse, une pierre où ils voient écrit quelque chose. Ils lisent un mot... puis une demi-phrase... Oh! voyons, voyons, arrachons toutes les herbes, découvrons la pierre tout entière... Oh! ces maudites épines qui me déchirent les doigts... Enfin, la pierre entière est déterrée. Une épitaphe intéressante...

Il faut que ce soit une troupe de garçons et de filles qui dansent et qui trouvent comme ci-dessus une épitaphe intéressante : celle d'une jeune fille qui avait dansé dans ce lieu-ci... (Et là, répéter mot pour mot le vers qui dans le commencement désigne le lieu où danse cette jeune troupe.) On peut imiter une épitaphe touchante d'une jeune fille qui se trouve dans Spon.

Finir en représentant tous ces jeunes gens frappés et attendris et songeant à l'avertissement que cela leur donne et s'en retournant chez eux, un à un, la tête baissée et sans mot dire.

CHLOÉ.

Mysis (enfant) : Lycas, donne-moi des fruits... — Je n'en ai point... laisse-moi aller, je suis pressé... — Oh ! oui, je sais bien où tu vas. Tu vas trouver Chloé... — Chloé ? — Oui, je te vois tous les jours avec elle... Je sais bien que tu l'aimes... moi, je l'aime aussi... — Toi aussi ?... Oui, elle me donne des fruits... Hier, elle était à se promener à tel endroit (site), elle me vit passer et me demanda si je voulais des amandes. Je tendis mes deux mains et je lui dis : Chloé, je t'aime. Elle sourit, m'en donna davantage, et promenant sa main autour de mon visage, me dit : ...Enfant, sais-tu déjà ce que c'est que d'aimer ? puis elle me leva dans ses bras et me donna plusieurs baisers... — Dieux ! elle t'a baisé !... — Sans doute, oh ! je voudrais être à ton âge, je serais toujours avec elle comme toi...—Et moi je voudrais bien être au tien... Elle m'offrirait des amandes et des caresses... au lieu qu'elle ne m'offre rien et ne me baise pas !... — Puis, m'en allant, je me cachai et la regardai... elle se croyait seule et je vis qu'elle soupirait et baisait une écharpe qui lui couvrait le sein. Pourquoi la baisait-elle ? à quoi bon caresser une

écharpe insensible? — Adieu, Mysis, adieu, je ne puis m'arrêter... demain, je te donnerai des fruits et tout ce que tu me demanderas...

Le jeune Lycas s'éloigne à ces mots... Il traverse à grands pas la prairie et va trouver Chloé, palpitant de joie; car l'écharpe qu'elle avait baisée était un don qu'elle tenait de lui...

SUJETS.

Des Nymphes et des Satyres chantent dans une grotte qu'il faut peindre bien romantique, pittoresque, divine, en soupant avec des coupes ciselées, chacun le sujet représenté sur sa coupe. L'un:

Étranger, ce taureau, etc.

L'autre:

Pasiphaé.

D'autres, d'autres...

En faire une d'un repas où l'on va chercher le poète pour chanter en disant le vers d'Homère sur le plaisir que c'est... et des baladines... Peut-être cela pourrait n'en faire qu'une seule avec celle du repas dans une grotte où chacun chante ce qu'il a sur son vase. Alors, on aurait été chercher le poète et on ne l'aurait pas trouvé. Cependant, je crois que l'un doit

être de Satyres, Nymphes, etc... et l'autre de gens riches, etc.

De jeunes vierges rassemblées dans le Parthénon, travaillant à des ouvrages d'aiguille, et racontant des histoires. L'une, la dernière, chante Alceste, en traduisant le beau morceau d'Euripide. Le jeune homme qui l'a écoutée, entre précipitamment avec le père. Elles se lèvent et rougissent, et il lui dit : — Viens, et sois mon Alceste... car ta voix a chanté... et la douce vertu respire dans tes yeux.

Il faut peindre des jeunes filles marchant vers la statue d'un dieu, tenant d'une main sur leur tête une corbeille de fleurs, et de l'autre les pans de leur robe... et d'autres attitudes qu'il faut tirer des marbres, des pierres et des peintures antiques.

Représenter une jeune fille qui soulève sa robe jusqu'aux genoux pour entrer dans l'eau.

Rendre cette peinture de Gessner, d'une fille qui au bord de l'eau, mollement inclinée, retient d'une main les plis de sa robe, et de l'autre se lave le visage et attend que l'eau soit calme, se regarde et rit de se voir si jolie.

Jeunes filles coupant leurs beaux cheveux sur la tombe de leurs compagnes.

Peindre une jolie petite jambe et un petit pied entouré de la chaussure grecque.

Il en faut faire une intitulée LE LAVOIR, en imitant Nausicaa et le premier chœur de l'HIPPOLYTE. De jeunes

filles lavant leurs habits et ceux de leurs frères. Afin que les beaux esprits parisiens aient de quoi rire; ils les appelleront Les Blanchisseuses qui viennent laver leur chemise; et beaucoup d'autres gentillesses.

LA COUPE.

Je te chanterai telle chose, si tu veux me donner cette coupe. — Non. Je te donnerai tout ce que tu voudras excepté la coupe. Je l'ai faite moi-même après en avoir pris la mesure sur la gorge de... Je l'appelle les Tettons de... Tu vois ce petit nombril dans le fond, c'est la fraise... Quand j'y applique mes lèvres, un doux frisson me saisit, car je crois sentir sa gorge appliquée sur ma bouche

Et sucer le nectar de sa gorge divine.

LA VOLIÈRE.

Jeunes oiseaux... venez... A cette muraille tournée vers l'orient et le long de laquelle coule une source... j'ai attaché pour vous le grillage d'une volière... Venez... Voulez-vous passer l'année à chercher un peu de grain pour vous nourrir?... ici vous aurez de la nourriture à

foison... J'ai couvert le mur de coquillages... La fontaine descendra en cascades dans des bassins faits avec de plus grandes coquilles où, le matin, vous baignerez votre tête et vous tremperez vos ailes...

LA SOLITUDE.

Je chéris la solitude, je cherche en traversant les sommets les plus escarpés, à descendre, au milieu d'eux, dans une vallée bien solitaire, bien belle, arrosée de brillantes cascades, qui n'ait d'autres habitants que des oiseaux, si peu faits à voir des hommes, qu'ils n'en redoutent pas l'approche; où je puisse croire qu'aucun homme n'a pénétré avant moi; où je ne reconnaisse sur le sable d'autres pas que ceux d'un chamois qui est venu là se dérober à la poursuite du chasseur; ou d'un chevreau qui est venu jusque là en s'égarant loin de sa mère dont les pas l'ont cherché et les gémissements l'ont appelé longtemps.

O cette vallée! avec ses eaux, ses bois, ses cascades, où je viens l'attendre et la voir chaque jour, je voudrais qu'à moi seul connue, du reste des humains elle fût ignorée. Dès qu'un autre berger attiré par la fraîcheur et les beautés du lieu, y arrive avec son troupeau, je souffre, je suis jaloux... J'ai peur qu'il ne vienne l'attendre et la voir comme moi.

A LA FIN

DE TOUTES LES BUCOLIQUES.

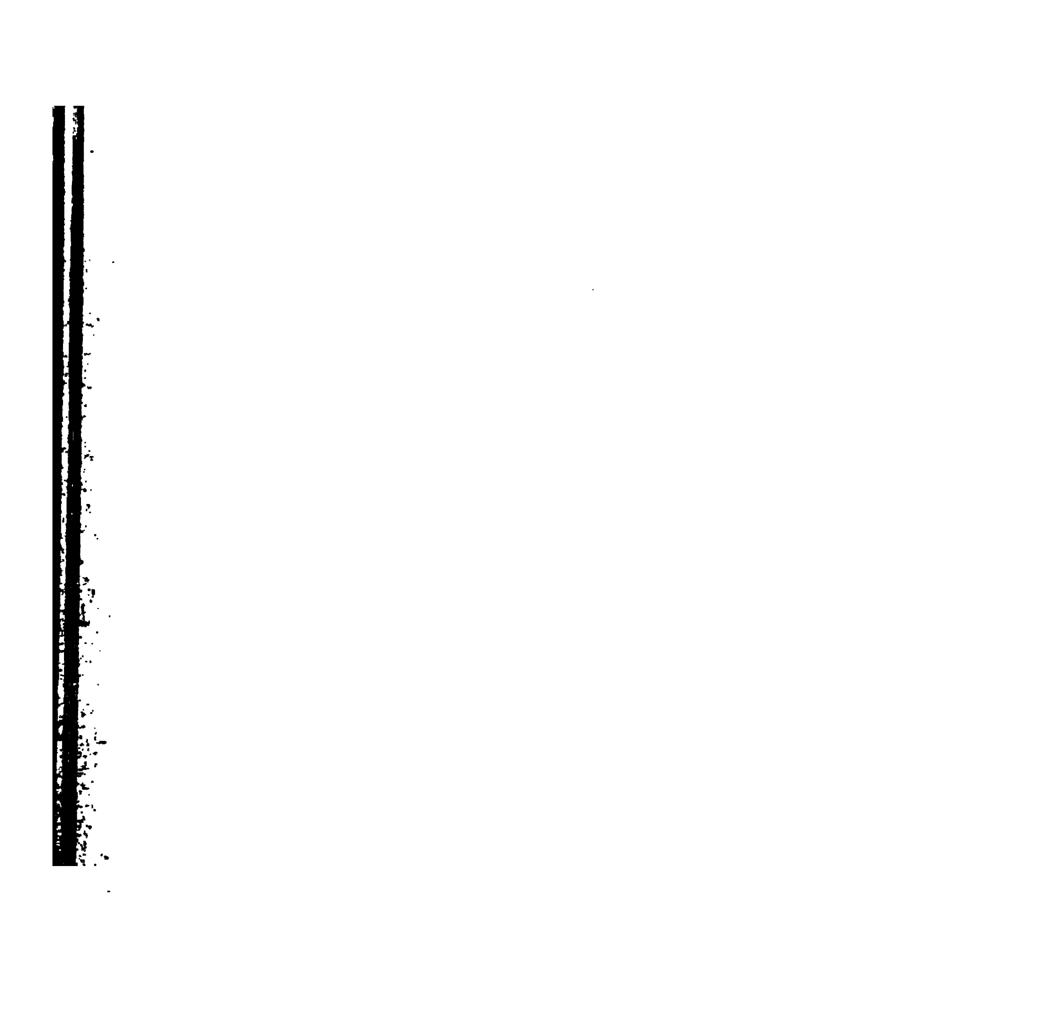
Voilà ce que je chantais en voyageant... et ces chansons remplissaient mes voyages de délices. Mais ces Muses délicates et sensibles que tout occupe, qui rêvent sur tout, n'inspirent que la jeunesse... elles me quittent, et des Muses austères et guerrières... Adieu donc, mes jeunes et rustiques chalumeaux avec qui j'ai célébré les champs... Adieu, reposez-vous, passez en d'autres mains, allez plaire sur d'autres lèvres. Les miennes ne sauraient plus animer en vous... vous n'accompagnerez plus mes pas en de lointains pays. Assis sur une roche touffue, au pied d'un chêne, au bord d'une eau... je ne verrai plus à vos sons enchanteurs, courir autour de vous et troupeaux et pasteurs. Les vallons du Languedoc, de la Provence et de l'Italie ne retentiront plus de vos douces chansons. Les abeilles de Sicile et d'Attique ne viendront plus bourdonner autour de vous. Des Nymphes, des bergers les amours innocentes, chantées par vous, ne feront plus... les bois d'Olympie ou d'Ephèse ou des sommets crétois. Et pour entendre vos soupirs, les Naïades de tel et tel

fleuve de Thessalie, de Phénicie... n'élèveront plus leur tête humide au-dessus de leurs eaux.

...Des Nymphes, des bergers les amours innocentes.
Et vous ne verrez plus les Naïades brillantes
Que (tel fleuve). . . les eaux
A vos soupirs. . . . . sortant de leurs roseaux,
Tout à coup, au-dessus de leurs ondes limpides,
Lever leurs beaux cheveux et leurs têtes humides.



POÉSIES DIVERSES



LA MUSE PRINTANIÈRE.

Nymphe tendre et vermeille, ô jeune Poésie,
Quel bois est aujourd'hui ta retraite choisie?
Quelles fleurs, près d'une onde où s'égarent tes pas,
Se courbent mollement sous tes pieds délicats?
Où te faut-il chercher? Vois la saison nouvelle,
Sur son visage blanc quelle pourpre étincelle!
L'hirondelle a chanté. Zéphyre est de retour.
Il revient en dansant. Il ramène l'amour,
L'ombre, les prés, les fleurs. C'est sa douce famille.
Et Jupiter se plaît à contempler sa fille,
Cette terre où partout sous tes doigts gracieux
S'empressent de germer des vers mélodieux.
Le fleuve qui s'étend dans les vallons humides
Roule pour toi des vers doux, sonores, liquides.
Des vers s'ouvrant en foule aux regards du soleil
Sont ce peuple de fleurs au calice vermeil.
Et les monts, en torrents qui blanchissent leurs cimes,
Lancent des vers brillants dans le fond des abîmes.

LE PRINTEMPS.

Déjà l'hiver expire et Phœbus dans son cours
Partage également et les nuits et les jours.
Nos champs verront bientôt revenir l'hirondelle.
Que j'aime à contempler. . . . .
Ces arbres nus encor de nouveaux feux dorés
Et des toits d'alentour les faîtes colorés.
Et là, cet humble toit que des chaumes composent!
Deux pigeons, au soleil, ensemble s'y reposent;
Leurs yeux et leurs baisers s'unissent mollement,
Leur plumage s'agite et frémit doucement.
Hélas! je sens couler dans mon âme inquiète
Une mélancolie et profonde et muette,
Quelque chose me manque, et je ne sais quels vœux...
Ah! faut-il être seul et témoin de leurs jeux!

LES FLEURS.

Vous, du blond Anio Naïade au pied fluide,
Vous, filles du Zéphyre et de la nuit humide,
Fleurs. . . . .

Le frais Zéphyre, époux de la fraîche rosée,
Sur le bord des ruisseaux fait éclore ses fleurs,
Famille aux doux parfums, peuple aux mille couleurs.

Le lys est le plus beau des enfants de Zéphyre.
Il lève un front superbe et demande l'empire.
Des suaves esprits dans sa coupe formés
L'air, les eaux, le bocage au loin sont enbaumés.
Sous l'herbe, loin des yeux, plus aimable et moins belle,
La violette fuit. Son parfum la révèle,
Avertit qu'elle est là; que voulant se cacher,
Là, pour le sein qu'on aime, il faut l'aller chercher.

LES JARDINS.

Secrets observateurs, leur studieuse main
En des vases d'argile et de verre et d'airain
Enferme la nature et les riches campagnes.
Ce sont là leurs vallons, leurs forêts, leurs montagnes.
Barbares possesseurs, Procustes furieux,
Sous le niveau jaloux leur fer injurieux
Mutile sans pitié les plaintives Dryades.
Le plomb, les murs de pierre enchaînent les naïades :
De bassins en bassins, de degrés en degrés
Guident leur chute esclave et leurs pas mesurés.
Là, quelle Muse libre et naïve et fidèle
Peut naître? Loin du bois comme si Philomèle,
Sous leurs treillages peints dont la main du sculpteur
A ciselé l'acanthe ou le lierre imposteur,
Allait chercher ces sons dont le printemps s'honore,
Délices de la nuit, délices de l'aurore.

LA SANTÉ.

Allons, Muse rustique, enfant de la nature,
Détache ces cheveux, ceins ton front de verdure,
Va de mon cher de Pange égayer les loisirs.
Rassemble autour de toi tes champêtres plaisirs,
Ton cortège dansant de légères Dryades,
De Nymphes au sein blanc, de folâtres Ménades.
Entrez dans son asile aux Muses consacré,
Où de sphères, d'écrits, de beaux-arts entouré,
Sur les doctes feuillets sa jeunesse prudente
Pâlit au sein des nuits près d'une lampe ardente.
Hélas! de tous les Dieux il n'eut point les faveurs.
Souvent son corps débile est en proie aux douleurs.
Muse, implore pour lui la Santé secourable,
Cette reine des Dieux sans qui rien n'est aimable,
Qui partout fait briller le sourire, les jeux,
Les grâces, le printemps. Qu'indulgente à tes vœux
Le dictame à la main, près de lui descendue,
Elle vienne avec toi présenter à sa vue
Cette jeunesse en fleur, et ce teint pur et frais,
Et le baume et la vie épars dans tous ses traits.

Dis lui : Belle Santé, déesse des déesses,
Toi sans qui rien ne plaît, ni grandeurs, ni richesses,
Ni chansons, ni festins, ni caresses d'amours,
Viens, d'un mortel aimé viens embellir les jours.
Touche-le de ta main qui répand l'ambroisie.
Ainsi tu nous verras, troupe agreste et choisie,
Les hymnes à la bouche, entourer tes autels,
Santé, reine des Dieux, nourrice des mortels.

ENVOI.

A F. DE PANGE.

De Pange, c'est vers toi qu'à l'heure du réveil
Court cette jeune Idylle, au teint frais et vermeil.
Va trouver mon ami, va, ma fille nouvelle,
Lui disais-je. Aussitôt, pour te paraître belle,
L'eau pure a ranimé son front, ses yeux brillants,
D'une étroite ceinture elle a pressé ses flancs,
Et des fleurs sur son sein, et des fleurs sur sa tête,
Et sa flûte à la main, sa flûte qui s'apprête
A défier un jour les pipeaux de Segrais,
Seuls connus parmi nous aux Nymphes des forêts.

DÉBUT D'IDYLLE.

Près des bords où Venise est reine de la mer
Le gondolier nocturne, au retour de Vesper,
D'un aviron léger bat la vague aplanie,
Chantant Renaud, Tancrède et la belle Erminie.
Il aime les chansons, il chante. Sans désir,
Sans gloire, sans projets, sans craindre l'avenir,
Il chante, et cheminant sur le liquide abîme,
Sait égayer ainsi sa route maritime.
. . . . . Comme lui je me plais à chanter.
Les rustiques chansons que j'aime à répéter
Adoucissent pour moi la route de la vie,
Route amère et souvent de naufrages suivie.

Viens donc, tu vas ouïr, ami, ce qu'Alexis
Écoute, et puis répond à son tour à Daphnis.
Alexis et Daphnis, de campagnes voisines,
Se trouvèrent ensemble au penchant des collines,
Tous deux jeunes, tous deux ayant de blonds cheveux,
Tous deux nés aux chansons, à la flûte tous deux.

BLANCHE ET DOUCE COLOMBE...

Blanche et douce colombe, aimable prisonnière,
Quel injuste ennemi te cache à la lumière?
Je t'ai vue aujourd'hui que le ciel était beau
Te promener longtemps sur le bord du ruisseau.
Au hasard, en tous lieux, languissante, muette,
Tournant tes doux regards et tes pas et ta tête.
Caché dans le feuillage et n'osant l'agiter,
D'un rameau sur un autre à peine osant sauter,
J'avais peur que le vent décelât mon asile.
Tout seul je gémissais, sur moi-même immobile,
De ne pouvoir aller, le ciel était si beau!
Promener avec toi sur le bord du ruisseau.
Car si j'avais osé, sortant de ma retraite,
Près de ta tête amie aller porter ma tête,
Avec toi murmurer, et fouler sous mes pas
Le même pré foulé sous tes pieds délicats,
Mes ailes et ma voix auraient frémi de joie.
Et les noirs ennemis, les deux oiseaux de proie,
Ces gardiens envieux qui te suivent toujours,
Auraient connu soudain que tu fais mes amours.

Tous les deux à l'instant, timide prisonnière,
T'auraient, dans ta prison, ravie à la lumière;
Et tu ne viendrais plus, quand le ciel sera beau,
Te promener encor sur le bord du ruisseau.

Blanche et douce brebis, à la voix innocente,
Si j'avais, pour toucher ta laine obéissante,
Osé sortir du bois et bondir avec toi,
Te bêler mes amours, et t'appeler à moi,
Les deux loups soupçonneux qui marchaient à ta suite
M'auraient vu. Par leurs cris ils t'auraient mise en fuite,
Et pour te dévorer eussent fondu sur toi
Plutôt que te laisser un moment avec moi.

A UNE ANGLAISE.

Si ton âme a goûté la voix pure et facile
Dont Pope répétait les accents de Virgile;
Si quelques doux tableaux et quelques sons touchants
De l'antique Spenser te font aimer les chants;
Viens voir aussi comment, aux bords de notre Seine,
La muse de Sicile et chante et se promène;
Les tableaux qu'elle invente, et les accents nouveaux,
Que répètent nos bois, nos nymphes, nos coteaux.

A MARIE COSWAI.

Docte et jeune Coswai, des neuf sœurs honorée,
Au Pinde, à tous les arts par elles consacrée,
Mes bergers en dansant t'appellent à leurs jeux.
Donne-leur un regard. Tu trouveras chez eux
Ce qu'en toi chaque jour tu trouves dès l'enfance,
Le calme et les plaisirs qui suivent l'innocence.
Accueille mes hameaux. Leurs chansons, leur bonheur
Sont doux comme tes yeux et purs comme ton cœur.
Mes chants, aimés de Flore et de ses sœurs divines,
N'ont point l'ambre et le fard des muses citadines.
Je ne viens point t'offrir, dans mes vers ingénus,
De ces bergers français à Palès inconnus.
Ma muse grecque et simple et de fleurs embellie,
Visitant son Alphée et ta noble Italie,
A retenu les airs qu'en ces lieux séducteurs
Souvent à son oreille ont chantés les pasteurs.
Souvent près d'une grotte au bord d'une fontaine,
Elle va se cacher dans l'écorce d'un chêne,
Et sans bruit, elle écoute, elle apprend à chanter
Ce qu'aux dieux des forêts elle entend répéter.

DÉDICACE DE L'ESCLAVE.

Un frais zéphyr d'été promené sur les eaux
Émeut moins doucement l'ombrage et les roseaux,
Sur une mer brillante, un ciel semé d'étoiles
Sait moins à fuir le port encourager les voiles,
Vers l'ardente Clytie un regard du soleil
La fait moins se pencher sur son disque vermeil,
Que l'éloquent regard d'une belle attentive
N'émeut et n'encourage une Muse craintive.

. . . .

. . . .

Brillante comme vous, comme vous calme et belle,
Les yeux, avec amour, se porteraient sur elle.

. . . .

. . . .

Dirait : Que cette Muse est belle et séduisante !
Que son éclat est doux ! que sa grâce est décente !
Dans sa simplicité que de charmes secrets !
Qu'une fierté modeste ennoblit tous ses traits !
Qu'on la quitte avec peine ! et que sa voix aimable
Vous laisse au loin dans l'âme une trace durable !

Tel serait leur langage et mes vers répétés
Encore après mille ans seraient lus et vantés.
Au moins daignez souffrir que cette main suspende
A votre belle image une rustique offrande;
Accueillez mon Esclave. . . . .
. . . .
. . . .
Il pleure loin de lui sa famille éplorée.
Vos parents loin de vous, vous leur bien, leur orgueil,
Feraient couler vos pleurs et vivraient dans le deuil.
Il aime, et de regrets son âme est consumée.
Amour profond, brûlant, comme vous eût aimée
Tout mortel dont l'aspect serait doux à vos yeux,
Dont vos regrets suivraient l'absence et les adieux,
Dont le nom remplirait vos pensers solitaires.
. . . . Ah! si le sort jaloux!...
Mais quels désirs ont droit de monter jusqu'à vous?
Toutefois . . . .
. . . .
Et de l'humble mortel un vœu religieux
S'élance impunément jusqu'au trône des Dieux.

A D'. Z. N...

O Nymphe du ruisseau, sors de ton onde, sors;
Prends ces chants de berger médités sur tes bords;
Porte-les à D'. Z. N., cette belle insulaire.
A leurs sons amoureux puisse-t-elle se plaire,
Et, le ris sur la bouche, au-devant de tes pas,
Venir les recevoir de ses doigts délicats.
Le matin d'un beau jour frais, calme, sans nuage,
Est moins fleuri, moins pur, moins doux que son visage.
Dis-lui, car tu le sais! oh! dis-lui quel amour,
Dis-lui quel souvenir me poursuit chaque jour.
Dis-lui pour qui ma voix en soupirs égarée
Fait gémir les détours de ta grotte azurée;
Dis-lui quel nom ma bouche, au sein de tes roseaux,
Enseigne à répéter à ton peuple d'oiseaux.

A D'. Z...

Enfant ailé, seul dieu de mes jeunes travaux,
A qui fais-tu ce don de mes bouquets nouveaux?
A toi, belle D'. Z... Pour toi mes mains rustiques
Ont formé le tissu de ces fleurs bucoliques.
Viens voir dans nos hameaux quel encens t'est plus doux,
Quelle déesse enfin tu veux être pour nous.
Soit que ta main, tenant la faucille et l'eau pure,
Veuille aux roses tes sœurs prodiguer leur culture
Ou bien de fruits dorés couronner les rameaux;
Ou soit que ton beau corps caché dans les roseaux,
Aime mieux habiter sous les ondes limpides;
Soudain Flore et Pomone et Naïades humides
Souscrivent à ton choix, et laissent en tes mains
L'empire des vergers, des eaux ou des jardins.
Moi, pontife, à tes pieds, en des fêtes chéries,
J'apporte des pasteurs les offrandes fleuries;
Je les vois sur ton front étaler leur éclat;
Plus d'éclat luit encor sur ton front délicat;
De plus fraîches couleurs ta joue est animée;
Leurs parfums sont moins purs que ta bouche embaumée;
Mourantes sur ton sein, je les vois se flétrir;
Il est bien doux d'y vivre et bien doux d'y mourir.

ÉPILOGUE.

Ma Muse pastorale aux regards des Français
Ose ne point rougir d'habiter les forêts;
Elle veut présenter aux belles de nos villes
La champêtre innocence et les plaisirs tranquilles,
Et ramenant Palès des climats étrangers,
Faire entendre à la Seine enfin de vrais bergers.
Elle a vu, me suivant dans mes courses rustiques,
Tous les lieux illustrés par des chants bucoliques.
Ses pas de l'Arcadie ont visité les bois;
Et ceux du Mincius, que Virgile autrefois
Vit, à ses doux accents, incliner leur feuillage,
Et d'Hermus aux flots d'or l'harmonieux rivage,
Où Bion, de Vénus répétant les douleurs,
Du beau sang d'Adonis a fait naître des fleurs.
Vous, Aréthuse aussi, que de toute fontaine
Théocrite et Moschus firent la souveraine;
Et les bords montueux de ce lac enchanté,
Des vallons de Zurich pure divinité,
Qui du sage Gessner à ses nymphes avides
Murmure les chansons sous leurs antres humides.
Elle s'est abreuvée à ces savantes eaux
Et partout sur leurs bords a coupé des roseaux;

Puisse-t-elle en avoir pris sur les mêmes tiges
Que ces chanteurs divins, dont les doctes prestiges
Ont aux fleuves charmés fait oublier leur cours,
Aux troupeaux l'herbe tendre, au pasteur ses amours.
De ces roseaux liés par des nœuds de fougère
Elle a su composer sa flûte bocagère,
Qui sous ses doigts légers exhalant de doux sons
Chante Pomone et Pan, les ruisseaux, les moissons,
Les vierges aux doux yeux, et les grottes muettes,
Et de l'âge d'amour les chaleurs inquiètes.

NOTES

ET VARIANTES

NOTES ET VARIANTES.

POÈMES.

— *Page 3.* — L'Aveugle.

Publié en fragments, par Millevoye, dans les notes de ses Élégies (1812-1813. Rosa), et intégralement par Henri de Latouche, en 1819.

Le manuscrit original qui avait été conservé par le premier éditeur, a disparu. Il a vraisemblablement été brûlé avec les livres et les papiers de Latouche, lors du pillage de sa maison d'Aulnay, par les Allemands, en 1870. (Voy. Becq de Fouquières, *Lettres Critiques*.) Il ne nous reste que le magnifique récit du combat des Lapithes et des Centaures. Ce précieux fragment de 44 vers occupe le bas du recto et tout le verso d'un feuillet de papier vergé bleuâtre, de 22 centimètres de longueur, sur 17 de largeur, écrit à mi-feuille, suivant la coutume presque constante d'André Chénier. Au-dessus du premier vers, le poète a écrit le mot : *employé;* ce qui prouve que ce morceau composé antérieurement et, suivant Becq de Fouquières, primitivement destiné à l'Hermès, a été intercalé à la fin de l'Aveugle.

J'ai donc suivi le texte de 1819, sauf pour ce fragment.

— *Page 10, vers 14.* —

Et la flûte et la lyre et les notes dansantes.

La leçon plus ingénieuse que judicieuse proposée par M. Reinhold Dezeimeris dans ses Leçons nouvelles et Remarques a été suivie par Becq de Fouquières qui a substitué dans ce vers le mot *noces* au mot *notes*. A défaut de l'original, on doit, jusqu'à preuve contraire, s'en rapporter à Latouche. D'ailleurs l'habitude et l'étude de l'écriture du poète ne permettent pas de supposer que le premier éditeur ait pu confondre le *t* et le *c*. Quand la première lettre du mot est un *t*, André Chénier l'écrit toujours majuscule. Dans le courant des mots, son petit *t* est toujours soigneusement barré et, pour qui a étudié ses manuscrits, la confusion paraît impossible.

— *Page 10, vers 20.* —

J'ai suivi la version de M. Gabriel de Chénier qui m'a semblé préférable.

— *Page 11, vers 18.* —

Enfin, l'Ossa, l'Olympe et les bois du Pénée.

Dans le fragment original que j'ai sous les yeux, le premier vers est tel :

C'est ainsi que l'Olympe et les bois du Pénée.

La correction, avec l'adjonction topique du mot *Ossa,* devait avoir été faite sur le manuscrit définitif que Latouche a eu entre les mains et le poète seul pouvait l'avoir faite. M. Gabriel de Chénier aurait dû songer que le vers : *C'est ainsi que l'Olympe....* ne se reliait aucunement au reste du discours.

— *Page 12, vers 17.* —

Qui portait sur ses crins, de taches colorés,

Le texte portait primitivement :

Dont les crins affectaient, de taches colorés,

A peine est-il besoin de faire remarquer la beauté simple de la correction.

— *Page 13, vers 4.* —

Et le bois porte aux cieux les hurlements de femme

Latouche, suivi par Becq de Fouquières, a remplacé dans ce vers *aux cieux les* par *au loin des*. Peut-être son manuscrit portait-il cette correction. Nous avons dû suivre le nôtre.

— *Page 14.* — La Liberté.

Éd. 1819. Deux grands feuillets écrits à mi-feuille. Papier vergé blanc jauni.

Le manuscrit qui est évidemment une mise au net, très soigneusement calligraphiée et corrigée en trois ou quatre endroits tout au plus, et non une première minute comme l'avance M. Gabriel de Chénier accusant Latouche de n'avoir pas rendu l'original, porte au-dessus du titre le mot *Ydille;* puis, deux lettres illisibles rayées, suivies du nombre 3 en chiffre arabe.

— *Page 16, vers 17.* —

Le poète avait d'abord écrit, ce que j'ai pu lire sous la rature :

N'est-il pas quelque beaume ou quelques huiles pures
Qui puissent de ton âme...

— *Page 21, vers 7.* —

Première version raturée :

Donne. Je les reçois. Pourtant, si j'étais sage

— *Page 21, ligne 15.* —

Au-dessous du dernier vers, on lit : 158, nombre des vers du poème, et, plus bas, la note que nous avons reproduite textuellement et qui a été ainsi rectifiée par Becq de Fouquières dans son édition de 1872 : « — 16 et 18 mars et non pas 10 et 12. Le 10 mars 1787 était un samedi, non un vendredi, et le 12 était un lundi. »

— *Page 22.* — Le Malade.

Éd. 1819. Deux grands feuillets écrits à mi-page. Papier vergé verdâtre. Au-dessus du titre, le manuscrit porte : *Ydille. IV bis*.

Il faut lire dans les Leçons nouvelles et Remarques du savant et ingénieux Reinhold Dezeimeris les pages où il compare au Malade le roman versifié du byzantin Théodore Prodrome dont André Chénier a tiré le sujet et maint détail de son poème. Les belles études de M. Reinhold Dezeimeris témoignent d'une érudition et d'une sagacité remarquables.

— *Page 22, vers 15.* —

Et chaque été nouveau, d'un jeune taureau blanc

C'est ce jeune taureau blanc que Latouche a jugé à propos de transformer en taureau *mugissant* pour enrichir la rime et éviter la répétition du mot *blanc* qui se retrouve à la rime cinq vers plus loin.

— *Page 24, vers 9.* —

Chénier avait d'abord écrit :

> Presse, mon fils, ce vase à tes lèvres fidèles
> Comme elles ont pressé mes fécondes mamelles.

Il a biffé ces deux vers et les a corrigés très postérieurement, car l'encre est beaucoup plus fraîche. Mais en faisant la correction, s'est-il aperçu que la phrase demeurait inachevée? J'ai dû ajouter trois points suspensifs pour la rendre plus intelligible. C'est la seule fois, dans tout le livre, que je me sois permis d'intervenir et d'ajouter quelque chose, on ne saurait dire au texte, mais à l'aspect d'un vers.

Latouche, dans l'édition de 1819, avait cru pouvoir tourner la difficulté en dénaturant, très fâcheusement, le texte et avait imprimé :

> Tiens, presse de ta lèvre, hélas! pâle et glacée,
> Par qui cette mamelle était jadis pressée,
> Un suc qui te nourrisse. . . . .

Becq de Fouquières a eu le tort, dans ses dernières éditions, de reprendre dans les notes de M. G. de Chénier la première version condamnée par le poète, et de remettre en lumière la détestable cheville de *lèvres fidèles*.

— *Page 25, vers 2 et 3.* —

Ces deux vers ont remplacé ceux-ci qui ont été raturés :

> Ce toit où près d'un père assise avec tendresse
> Elle charme sa douce et tranquille vieillesse.

— *Page 25, vers 21.* —

Première version :

> N'avait point de ton front terni la jeune fleur,

— *Page 26, vers 7.* —

Première version :

Non. Je ne veux jamais qu'elle soit informée

— *Page 26, vers 15.* —

Première version :

Et la coupe de myrrhe à Corinthe ravie.

— *Page 27, vers 1 et 2.* —

Puis elle sort et hâte, inquiète et tremblante,
Sa démarche de crainte et d'âge chancelante,

Latouche, dans les éditions de 1819 et de 1833, et, après lui, tous les autres éditeurs, ont imprimé :

Puis elle sort en hâte, inquiète et tremblante,
Sa démarche de crainte et d'âge chancelante.

Ce qui n'a aucun sens. Becq de Fouquières, dans sa première édition critique de 1862, avait tenté cette ingénieuse correction :

Puis elle sort en hâte, inquiète et tremblante.
La démarche de crainte et d'âge chancelante,
Elle arrive. . . . .

Il est inexplicable que M. Gabriel de Chénier qui avait sous les yeux l'original, si aisé à lire, ait pu imprimer, en altérant à la fois texte et ponctuation :

Puis elle sort en hâte, inquiète et tremblante ;
Sa démarche est de crainte et d'âge chancelante.

— *Page 27.* —

A la fin du poème, entre une accolade horizontale et un trait, Chénier a marqué le nombre des vers : 138.

— *Page 28.* — LE MENDIANT.

Il n'y a dans les manuscrits que le scénario en prose imprimé aux ESQUISSES ET PROJETS, lequel occupe, avec d'autres notes, le verso et le recto d'une demi-feuille de papier vergé bleuâtre. J'ai suivi, tant pour le texte que pour la ponctuation, l'édition de 1819, en tenant compte du texte tronqué donné par Fayolle, en 1816, dans ses Mélanges Littéraires, ainsi que des souvenirs de M. Gabriel de Chénier qui avait fait une copie de l'original.

— *Page 32, vers 1.* —

Lycus, fils d'Évenon.

Dans Becq de Fouquières : *Evémon.*

— *Page 34, vers 19.* —

Se lève; sur eux tous il invoque les Dieux.

J'ai suivi Latouche, de préférence à Fayolle adopté par Becq de Fouquières qui donne ainsi le vers :

Se lève, et sur eux tous il invoque les Dieux.

L'absence de la conjonction prête une allure plus noble à l'alexandrin.

— *Page 38, vers 25.* —

Latouche a imprimé ce vers de cette façon étrange :

Des corbeaux et des loups les tristes hurlemens.

— *Page 42.* — L'ESCLAVE.

Deux feuillets de papier vergé blanc jauni couverts d'une écriture très fine, au recto et au verso, en tous sens. J'ai longuement expliqué dans l'Introduction comment je suis parvenu à reconstituer ce beau poème.

— *Page 43, vers 5.* —

A la suite de ce vers, le manuscrit porte : *Nourrice d'Apoll* [*on*] *&a.....* Ce devait sans doute être une sorte de refrain, car ces mots se trouvent répétés plus loin. Je n'ai pas cru devoir conserver cette vague indication dont l'emploi demeure problématique et qui n'aurait servi qu'à obscurcir le texte.

— *Page 43, vers 7.* —

Variante :

Qui de ton front si beau devait cueillir la fleur.

— *Page 44, vers 13.* —

Première version :

Inclinait son oreille à quelque mot d'amour.

— *Page 44, vers 17.* —

Au-dessus du mot *garder*, d'une encre beaucoup plus pâle : *remplir*.

— Page 44, vers 21. —

Ce malheureux qui meurt en attestant les Dieux!

A la suite de ce vers, on peut lire sur le manuscrit :

Qui crie et son sang bouillonne, &a.
Nourrice d'Apoll... &a.
Mer vaste.....
Et tes flots..... qui brisent les vaisseaux,
Sont auprès de mon cœur et calmes et tranq[uilles],

Je n'ai pas cru devoir insérer dans le texte ces indications informes que je note par scrupule.

— Page 46, ligne 4. —

M. Gabriel de Chénier s'est permis ici de refaire un vers :

Il s'approche et mettant les deux mains sur sa tête.

Je me suis contenté de suivre le texte.

— Page 46, vers 3. —

Au-dessus de *Dieux Infernaux*, le manuscrit porte *Neptune notre appuy*.

— Page 46, vers 9. —

Chénier avait d'abord écrit *Théon de Mycone* qu'il a rayé et remplacé par *Ariston de Thénos*.

IDYLLES.

— *Page 49*, — La Muse Pastorale.

Éd. de 1833. Le manuscrit porte au-dessus du premier vers ces mots : *Un berger poète dira :*

— *Page 49, vers 2.* —

Ma voix plaît, Astérie, elle est flexible et tendre.

Dans la *Vallée aux Loups* et dans l'édition de 1833, Latouche, en imprimant ces jolis vers parmi les Fragments de Poésies diverses, a remplacé le nom d'Astérie par celui de Camille et fait quelques autres changements qui n'ont rien d'heureux.

— *Page 50.* — Oaristys.

L'original manque. M. Gabriel de Chénier prétend avoir la première minute. Il n'y en a pas trace dans les manuscrits de la Bibliothèque Nationale. J'ai donc reproduit le texte de l'édition de 1819. On remarquera que ce petit poème imité de Théocrite (XXVIIe Id.) est écrit en vers irrégulièrement entrelacés, à rimes redoublées. C'est avec le morceau intitulé le Faune, le seul exemple qu'il y en ait dans les Bucoliques. Les Deux Enfants sont en stances régulières ainsi que les petits fragments, Pan et le Naufragé.

— *Page 58.* — Néère.

Éd. 1819. Deux feuillets de papier vergé blanc jauni, de 19 centimètres de long sur 12 de large. Ce devait être primitive-

ment une grande feuille qui a dû être pliée en deux, et coupée. M. Gabriel de Chénier, comme il l'a fait pour L'ESCLAVE, en a interverti l'ordre en les collant sur du papier bulle ; de telle sorte qu'en tête du recto du premier feuillet on peut lire les trois derniers vers de NÉÈRE. Le reste de ce recto contient le beau morceau sur Bacchus. Au verso de ce premier feuillet, en tête, le joli fragment intitulé : CHROMIS, suivi de quatre morceaux de prose.

Au deuxième recto, à la suite des quatre vers que j'ai intitulés : LE POÈTE, on peut lire la MUSE PASTORALE : *Mes chants savent tout peindre*... Enfin, le deuxième verso est entièrement occupé par NÉÈRE, moins les trois derniers vers. J'ai tenu à donner cette longue explication pour démontrer une fois de plus quel ordre intelligent a présidé au classement des manuscrits.

Tous les grammairiens ont noté la faute du premier vers : *telle* au lieu de *tel*. J'avoue que je n'en suis nullement choqué. *Telle* se rapporte à Néère, dans l'esprit de Chénier. Ces hardiesses lui sont familières. Il était de ceux qui font la grammaire ou la font plier à leur caprice. Par contre, personne que je sache n'a remarqué que le verbe *caresser*, au dernier vers, ne peut être gouverné par *tu verras*. Mais ce ne sont que des vétilles qui ne sauraient gâter cet admirable petit poème, auquel on pourrait appliquer ce que André Chénier a dit de quatre vers de la IIe Idylle de Théocrite :

Je ne crois pas qu'aucun poète puisse en offrir quatre autres aussi touchants, plus pathétiques, plus remplis de mélancolie et de larmes.

— *Page 60.* — CLYTIE.

Latouche, *Revue de Paris*, 1830. — Sainte-Beuve, 1839. — Becq de Fouquières, 1875.

Une demi-feuille longue de 22 centimètres, papier vergé bleuâtre, plus un fragment du même papier, de 9 centimètres,

classé aux Élégies par M. G. de Chénier et qui faisait évidemment partie de la première demi-feuille, et enfin, toujours aux Élégies, une demi-feuille de papier vergé blanc jauni, de 15 centimètres, dont l'écriture paraît plus ancienne.

Ce petit poème si touchant a été reconstitué par Becq de Fouquières, sans l'aide des manuscrits, grâce à une intuition admirable.

— *Page 61, vers 1.* —

O tombe, ouvre tes bras à la veuve expirante.

Dans le manuscrit, *expirante* est rayé, mais n'a pas été remplacé.

— *Page 61, vers 17.* —

Chaque fois qu'en ces lieux, un air frais, au matin.

Il y a bien *au matin*, et non *du matin*, comme l'a imprimé M. G. de Chénier.

— *Page 61, vers 19 et 20.* —

Pleure, pleure, c'est moi. Pleure, fille adorée,
C'est mon âme qui fuit sa demeure sacrée.

Ces deux vers ont été refaits trois fois :
Première version :

Hélas! tu ne sais pas. Pleure, fille adorée,

Deuxième version :

Alors pleure, c'est moi.....

Version définitive :

Pleure, pleure, c'est moi.....

— *Page 61, vers 20.* —

Première version :

C'est moi, c'est encor moi, c'est mon âme égarée
Qui.....

— *Page 62, vers 9.* —

Il remonte à pas lents et la tête baissée.

Dans Becq de Fouquières ce vers manque.

— *Page 63.* — MNAZILE ET CHLOÉ.

Éd. de 1819. J'ai conservé l'orthographe d'André Chénier pour le nom de Mnasyle. Le manuscrit est une mise au net très soigneusement calligraphiée.

— *Page 65.* — LA JEUNE LOCRIENNE.

Sainte-Beuve, 1839.

— *Page 65, vers 5.* —

Variante :

Son aimable et riante folie.

— *Page 65, vers 10.* —

Chénier a écrit *pervers* et, au-dessus de la seconde syllabe, *dus*.

Je préfère *pervers; perdue* étant à la rime du 3[e] vers.

— *Page 65, vers 14.* —

Variante :

Vous ne les suivez plus...

— *Page 65, vers 17.* —

Variante :

Disant ces mots, il part.

J'ai préféré la première version; le mot *pars* est deux fois dans le premier vers. On m'objectera que *sortit* est cinq vers plus bas. Mais le même verbe, le même geste appliqués au philosophe farouche et au beau Thurien me semblent d'une grâce ironique et spirituelle.

— *Page 67.* — CHANT D'AMOUR.

En tête, on lit :

Une femme, une poétesse chante ainsi :

C'est ce morceau qui, combiné avec deux autres, a servi à former une longue pièce incohérente que Latouche intitula Lydé (éd. 1819-1833), et que M. G. de Chénier s'est plu à rendre plus incohérente en y adjoignant la jolie épigramme qui porte ce titre. Ces trois ou quatre fragments sont écrits sur autant de feuillets différents.

— *Page 68.* — L'APPEL.

C'est une imitation du Cantique des Cantiques.

— *Page 68, vers 12.* —

Variante :

Des bêlements confus...

— *Page 69.* — LES COLOMBES.

Éd. 1833. Sainte-Beuve, 1839.

— *Page 70, vers 4.* —

Variante :

> Dit, ô les beaux ramiers, ô les belles compagnes.

— *Page 71.* — Pannychis.

Imprimé pour la première fois en 1829, par Latouche, dans la *Revue de Paris*.

— *Page 74.* — Les deux Enfants.

Éd. de 1874. Latouche, dans *La Vallée aux Loups* (Levavasseur, 1833), a fait de cette petite idylle inachevée une longue pièce, d'ailleurs très médiocre, où il a intercalé un certain nombre de vers de Chénier, sans en aviser le lecteur.

— *Page 74, ligne 1.* —

Ils chantent alternativement. Le manuscrit porte : ils chantent ἀμοιϐ.

— *Page 76.* — Les Adolescents.

Douze ans. En tête, Latouche a écrit ce titre : Aglaé. Dans l'édition de 1819, cette jolie pièce est intitulée Euphrosine.

— *Page 77.* —

ΚΟΥ͂ΡΟΣ ΔΩΔΕΚΑΤΑΙ͂ΟΣ. Latouche, *Revue de Paris*, 1830.

Le titre grec est de la main de Chénier. En tête et à la fin, ce délicieux fragment porte la mention : *intercal...*

— *Page 77.* —

Un jeune homme dira. Éd. 1819. En tête du recto d'un grand feuillet blanc verdâtre qui contient Pannychis.

— *Page 77, vers 21.* —

Au-dessus du mot *bergers*, on lit *amans* qui a été rayé.

— *Page 78.* — Mnaïs.

Publié sous le titre d'Innaïs par Latouche, *Revue de Paris*, 1830.

Traduction de la 98e épigr. de Léonidas de Tarente. *Anal.*, t. I, p. 246.

— *Page 78, vers 5 et 6.* —

Voici ces deux vers tels que les a donnés Latouche :

Par Cybèle et Cérès et sa fille adorée,
Une grâce légère, une grâce sacrée.

Il faut reconnaître que le second de ces vers est infiniment supérieur à celui qu'on lit dans le manuscrit. En doit-on faire honneur à Latouche?

Au bas du feuillet, Chénier a écrit :

C'est en songe que la jeune Mnaïs est venue leur dire cela.

Quelques pages plus loin, je relève cette note :

Il n'y avait que les femmes qui jurassent par Cérès et par Proserpine. (Spanheim, *in Callim.*, 655.)

— *Page 79.* — DAMALIS.

Éd. 1819. Un grand feuillet vergé blanc jauni, écrit à mi-feuille. Dans le blanc, Latouche a écrit : « Trouver des noms d'interlocuteurs A, B. » Il trouva Arcas et Palémon dont M. de Chénier a fait Arcas et Bacchylis. Le seul titre rationnel est DAMALIS, qui est de Becq de Fouquières. Dans le manuscrit les interlocuteurs sont désignés par les deux premières lettres de l'alphabet grec.

— *Page 79, vers 11.* —

Première version :

> Va, l'automne bientôt mûrissant leurs couleurs,
> Exprimera...

— *Page 80, vers 2.* —

Les fleurs ne sont plus, tout le verger vient d'éclore.

Chénier avait d'abord écrit :

> Les fleurs ont disparu le verger vient d'éclore.

Il a rayé *ont disparu*, qu'il a remplacé par : *ne sont plus tout*, sans ponctuer. Latouche a imprimé (1819) : *Les fleurs ne sont pas tout !* M. G. de Chénier a mis une virgule après *tout*. Le vers ainsi ponctué ne me semble pas heureux. Le poète ayant remplacé exactement *les fleurs ont disparu*, par *les fleurs ne sont plus, tout* doit se rapporter à verger, et signifie que tout le verger est en fruits. Le vers est meilleur; et qu'on ne m'oppose point la singularité de la coupe. Elle est tout à fait dans la manière de Chénier et j'en pourrais citer dix autres aussi hardies. Par exemple, dans le MENDIANT :

> Et devant mes pas, l'herbe ou la moisson tombée...

— *Page 80, vers 14.* —

Sur le coing parfumé le blond soleil colore...

Le poète a remplacé, d'une encre plus noire, ***le blond soleil*** par ***le doux printemps***, sans réfléchir que le coing est un fruit d'arrière-saison. Je me suis permis de rétablir la première version.

— *Page 81.* — LE BOUVIER.

Éd. 1874. En tête : *1 Bubul.*

Au-dessous de cette petite pièce inachevée :

2. *Caprar* O ma belle chèvre. . . . . Tu es la plus belle. . . . . quoique. . . . la chèvre Amathée. . . Insana capreæ sidera. . . Oleniæ sidus pluviale capellæ.

— *Page 82.* — LA GÉNISSE.

Éd. 1819. Un feuillet de gros papier jauni. Cette note poétique prise sur le fait, d'une vision si juste, si élégamment traduite, porte en tête : Βουκ. αἰπ. (Buc. de chevriers). Les corrections en sont des plus intéressantes et témoignent de l'art si délicat et si sûr du poète. Voici les quatre premiers vers que Chénier a refaits :

Fille du vieux pasteur, le soir, ta main agile
Vient remplir d'un lait pur trente vases d'argile,
Mais crains cette génisse au front sauvage et blanc
Dont des taches de pourpre embellissent le flanc...
Qui de taches de pourpre orne son large flanc...

IDYLLES MARINES.

Page 85. — Sur un groupe de Jupiter et Europe.

Éd. 1819.

— *Page 86, vers 10.* —

Première version :

Retire et lui voudrait cacher ses pieds timides.

— *Page 86, vers 4.* —

Variante :

Sous ce front emprunté *couvrant* ses artifices,

— *Page 86, vers 12.* —

Toutes les éditions portent à tort : *Il approche* ou *il s'approche.*

— *Page 87.* — L'Enlèvement d'Europe.

Éd. 1874. Je ne sais pourquoi Becq de Fouquières n'a pas admis ce poème dans ses dernières éditions de 1878 et de 1887. Malgré sa trame un peu lâche et quelques faiblesses d'expression, ce morceau imité de Moskhos et qui doit dater de la première jeunesse du poète, contient des vers admirables.

— *Page 89, vers 7.* —

Variante :

Sur le front du taureau...

— Page 89, vers 18 et suivants. —

Variante :

. . . Ne te font-ils point peur
Ces flots, car leurs chemins aux poupes vagabondes
S'ouvrent. . .

— Page 89, vers 21 et 22. —

Première version :

Où sera ta pâture et ta douce boisson?
Es-tu Dieu? Mais des Dieux tu suis mal la leçon.

— Page 89, vers 26 et 27. —

Première version :

. . . Tes pieds sont la rame, ils font céder les eaux
Et bientôt dans les airs peut-être des oiseaux. . .

— Page 90, vers 18 et 19. —

Variante :

. . . . il redevient un dieu
Il ôte la ceinture à la belle étrangère.

— Page 91. — LA JEUNE TARENTINE.

Mercure de France du 1er germinal an IX. Éd. de 1819, aux Élégies. Marie-Joseph Chénier qui publia ce délicieux petit poème dans le *Mercure* est responsable des altérations de texte et des fautes de lecture et de ponctuation que tous les éditeurs ont soigneusement reproduites. Il y a, dans les trente vers de la JEUNE TARENTINE, sans compter les vers refaits, quatre erreurs de lecture plus ou moins volontaires et vingt-sept fautes de ponctuation dont quelques-unes d'une gravité exceptionnelle, car elles modifient fâcheusement le sens des derniers vers.

— *Page 91, vers 5.* —

Là, l'hymen, les chansons, les flûtes, lentement...

a remplacé :

Là de l'autel d'hymen, un cortège charmant.

— *Page 91, vers 9.* —

Première version :

Et tout l'or dont ses bras doivent être parés.

— *Page 91, vers 12.* —

Il y a dans le manuscrit très nettement *les* voiles.

— *Page 92, vers 3.* —

Par ses ordres bientôt les belles Néréides.

Chénier a corrigé (et je le regrette) le premier hémistiche qui était tel :

Sur leurs bras à l'envi. . . .

— *Page 92, vers 9.* —

Toutes frappant leurs seins. . . . .

Les deux *s* ont été fortement biffés et la rature n'est pas de la main d'André. C'est évidemment Marie-Joseph qui a jugé ce pluriel inconvenant et inacceptable par le public de germinal an IX. Il n'est pas admissible qu'un poète d'un goût aussi délicat qu'André Chénier ait employé, à quelques vers de distance, au même nombre, le même mot dans deux acceptions aussi diverses.

— *Page 92, vers 11 et suivants.* —

Tous les éditeurs, depuis 1833, ont mis deux points après *cercueil* et guillemeté ces quatre vers qui semblent ainsi la suite de la lamentation des Nymphes. Il n'y a point de guillemets dans le manuscrit et c'est évidemment le poète qui parle.

— *Page 93.* — CHRYSÉ.

Éd. 1833. Le manuscrit porte en tête : *Tiré de Prop.* et le chiffre 1. C'est des dix-sept premiers vers de la XXVI[e] élégie du Livre II de Properce (XX[e] dans l'édition de Broukhusius) que Chénier a tiré CHRYSÉ et AMYMONE.

— *Page 94.* — AMYMONE.

Éd. 1833. En tête le chiffre 2. Le manuscrit occupe, à la suite de CHRYSÉ, le bas du verso du premier feuillet et le recto du second.

— *Page 94, vers 5 et 6.* —

Première version :

> Ainsi l'on vit Thétis que le blond Hyménée
> Guidait à son époux, vers les bords du Pénée.

— *Page 94, vers 12.* —

Variante :

> Mais pour te secourir. . .

— *Page 94, vers 15.* —

Première version :

> Eussent rougi de honte. . .

— Page 94, vers 18. —

Première version :

Dans son antre d'azur. . .

Sur ce feuillet, au-dessous d'AMYMONE, sont écrits à l'envers les quatre vers de la charmante épigramme de NÉÆRE.

Au verso de ce même feuillet, à l'envers, on lit ce distique :

Votre cœur est cruel bien que vos yeux soient doux
Et je vous aimais trop pour être aimé de vous.

Et, au-dessous, ces deux lignes :

Dans une des halieutiques, il faut faire venir à propos une jolie description du nautilus.

— Page 95. — DRYAS.

Éd. 1874. En tête du feuillet : βουκ.εἰνάλ. (BUCOLIQUES MARINES). Au bas du verso, séparé par un grand blanc, on lit le quatrain que j'ai transporté aux FRAGMENTS et intitulé : LE NAUFRAGÉ. Il ne saurait faire partie de ce magnifique poème de DRYAS, car les rimes en sont croisées.

— Page 95, vers 9 et suivants. —

Ces admirables vers qui rendent, dans leur désordre, tout le tumulte d'une mer furieuse, sont grammaticalement tout à fait incorrects. Ils n'en sont peut-être que plus beaux.

— Page 97. — LES NAVIGATEURS.

Éd. 1874. En tête : εἰδ.ἐνάλ. Je n'ai pas cru pouvoir rejeter aux ESQUISSES ET PROJETS ce poème si complet, si naturellement antique, où l'on sent partout le vers.

— *Page 97, vers 1.* —

Que fit former Cynthus. . . . .

Il faut lire :

Que *vit* former Cynthus.

Chénier avait d'abord écrit *fit*. Il a surchargé la lettre *f* d'un *v* mal tracé.

LES DIEUX ET LES HÉROS.

— *Page 103.* — La Muse Héroïque.

Éd. 1874.

— *Page 105.* — Bacchus.

Éd. 1819. Au bas du recto et au verso d'un feuillet de papier blanc jauni. Au bas du verso, le fragment :

Apollon et Bacchus. . . .

— *Page 105, vers 7 et 8.* —

Tous les éditeurs, sans en excepter M. G. de Chénier, ont mis au singulier les rimes de ces deux vers et modifié leur ponctuation, sans voir que *enchaînés* se rapporte au tigre, au lynx, à la panthère, et que *sillonnés* se rapportent à *flancs*.

— *Page 105, vers 12.* —

A partir de ce vers jusqu'au dernier, il n'y a dans l'original aucun signe de ponctuation autre que la virgule. Les éditeurs

antérieurs ont défiguré ces beaux vers en suspendant ou arrêtant leur mouvement.

— *Page 106, vers 7.* —

C'est le Dieu de Nysa, c'est le vainqueur du Gange...

Sainte-Beuve, 1839. Ces magnifiques vers sont écrits au bas du feuillet qu'occupe le CHANT D'AMOUR.

— *Page 106, vers 9.* —

Il y a dans le manuscrit *sait* et non point *fait*.

— *Page 106, vers 11.* —

Apollon et Bacchus, un crin noir et sauvage
Éd. 1874.

Solis æterna est Phæbo Bacchoque juventas;
Nam decet intonsus crinis utrumque Deum.
(Tibulle, I, IV).

— *Page 106.* — LES TYRRHÉNIENS.

Éd. 1874. Sur le même feuillet que les derniers vers de NÉÈRE. En tête : Imitation d'Ovide (Met. Lib. III).

— *Page 107.* — LES BACCHANTES.

Éd. 1874. Ce fragment est précédé, dans le manuscrit, d'une note de huit lignes que je transcris.

Il faut en faire une sur les Triétériques en Béotie et imiter d'une manière bien antique tout ce qu'il y a de beau dans le Panthée d'Euripide, vers 13, λιπὼν δὲ Λυδῶν &a. . . Ce qu'il chante au chœur des femmes, au

Thiasus pour l'exciter, vers 55. Tout le chœur. Toute la scène du bouvier, vers 659. Voir la traduction des vers 693 et suivants mêlés avec les vers 142 et suivants (édit. de Brunck), Horace en a tiré une strophe de l'Ode : Bacchum in remotis.

— *Page 107, vers 20.* —

On lit : *fait dans ses mains vermeilles*, écrit au-dessus du dernier hémistiche.

— *Page 108.* — Diane.

Je verrai, descendu dans les bruyants vallons,

Éd. 1874. M. Gabriel de Chénier a cru devoir corriger l'original et imprimer *descendus* en faisant rapporter ce participe pluriel à Diane et son cortège. C'est au poète ou au berger que Chénier aurait mis en scène que ce mot se rapporte.

— *Page 108, vers 17.* —

Premier texte :

D'autres vierges encor qui viennent dans les bois.

J'ai préféré la variante. Au bas du fragment : Callim. in Dian.

— *Page 110.* — Le Sommeil de Diane.

De Callimaque in D.

— *Page 111.* — Cérès.

Éd. 1874. Tiré d'Ovide, Liv. VIII, à la fin.

— *Page 112.* — PROSERPINE.

Éd. 1874. En tête :

Après avoir mis dans la bouche d'une poétesse un chant pour Proserpine, le lui faire terminer ainsi :

Au bas : **Voir Pausanias.**

— *Page 112, vers 9.* —

En tête :

Après avoir conté en peu de mots l'enlèvement de Proserp. (Dans les fêtes de Proserp.).

— *Page 112, vers 12.* —

. . . . . *rechercha* a remplacé *a cherché.*

— *Page 113 vers 3 et suivants.* —

Ces huit vers sont traversés de trois traits verticaux, avec une croix de renvoi. Au bas du feuillet, Chénier a écrit :

Ces 8 vers ne val. rien; il faut les mieux faire et les transp. ailleurs.

— *Page 113, vers 5.* —

Première version :

Quelque jeune immortelle.

— *Page 114.* — VÉNUS.

Éd. 1874. Le feuillet ne porte pas la syllabe βουκ. J'ai longtemps hésité à garder ce morceau. Ces mauvais vers doivent être de la première jeunesse du poète.

— *Page 116.* — MINERVE.

Éd. 1874. TIRÉSIAS. Ces dix vers sont marqués de onze renvois à Callimaque et à Properce.

— *Page 117.* — LA FLUTE.

Éd. 1874. Bien que le ton des premiers vers de ce joli fragment semble le destiner à l'ART D'AIMER plutôt qu'aux BUCOLIQUES, je n'ai pas eu le courage de le retrancher.

— *Page 118.* — ARIANE.

Éd. 1874. Sur le feuillet voisin, je relève cette note :

Thésée passa en Crète comme une fille..... Achille chez Lycomède.....

— *Page 119.* — PASIPHAÉ.

Éd. 1819. *Virgile*, égl. VI, vers 45.

Il y a dans le manuscrit, au recto et au verso du même feuillet, deux versions de ce poème. L'une, évidemment la plus ancienne et la moins complète, a été rayée de deux grands traits verticaux. J'ai donc dû donner le texte relativement définitif, malgré ses incohérences, sans me permettre de retrancher, transposer ou remanier, comme ont fait les autres éditeurs. Voici la première version :

Tu gémis sur l'Ida, mourante, échevelée,
O Reine, ô de Minos épouse désolée,
Heureuse si jamais dans ses riches travaux
Cérès n'eût pour le joug élevé des troupeaux !
Ton œil vole épier plein de ce qu'il adore
Dans quel bois, sur quelle herbe, et lasse et molle encore,
Ses membres reposés ont fui les cieux brûlans;
Quelle onde a ranimé l'albâtre de ses flancs.

O Nymphes, entourez, fermez, Nymphes de Crète,
Fermez, de mes troupeaux entourez la retraite;
O si des pas errans venaient à mes regards
Montrer au sein des fleurs ses vestiges épars!
Insensée! à travers ronces, torrens, montagnes,
Elle court. O fureur! dans les vertes campagnes
Une belle génisse à son superbe amant
Adressait devant elle un doux mugissement.
La perfide mourra : Jupiter la demande.
Elle-même à son front attache la guirlande;
L'entraîne; et sur l'autel prenant le fer vengeur,
« Sois belle maintenant et plais à mon vainqueur ».
Elle frappe; et sa haine en la flamme lustrale
Rit de voir palpiter le cœur de sa rivale.

— *Vers 5 et suivants.* —

Variante, rayée de trois traits verticaux :

Ton cœur vole en tous lieux cherchant ce qu'il adore
Épier dans quel bois quelle herbe molle encore
A reposé son corps et délicat et blanc,
Quelle onde a ranimé l'albâtre de son flanc.

— *Page 120.* — PASIPHAE AD AMOREM.

Éd. 1874. Au-dessous de ce titre qui est de la main de Chénier :

Εἰ ποθέειν μ' ἐδίδαξας ἐν οὔρεσι ταῦρον ἀλήτην,
μυκηθμόν με δίδαξον, ὅπως φίλον ἄνδρα καλέσσω,

(*Analect.*, t. III, p. 141, ép. 3.)

Puis, un fragment de huit vers repris dans la rédaction plus complète et commençant ainsi :

Cette reine de Crète incestueuse amante. . . . .

Et finissant par ce vers :

Le flatte, l'applaudit, fait résonner ses flancs. . . . .

Plus bas, une ligne de prose : *Les Dieux pour se venger envoient quelquefois la folie*, précède le fragment des PRŒTIDES.

Au verso du même feuillet, d'une écriture plus rapide, le morceau définitif :

Cette île chère aux Dieux. . . . .

Après le dernier vers, on lit :

L'autre interl[ocuteur] répond : Les Crétois sont menteurs. . . . . Puis il raconte plusieurs fables intéressantes et finit ainsi : Voilà quelles histoires m'apprennent les Muses :

Non, si Gnosse jamais, &a. . . . .

— *Page 121, vers 2 et suivants.* —

M. G. de Chénier en modifiant la ponctuation, sans doute à cause de la violente inversion qu'il semble n'avoir pas comprise, et en lisant *yeux* au lieu de *vœux*, a rendu ces vers absurdes. Le texte est très clair et très clairement ponctué.

— *Page 122.* — MÉDÉE.

Éd. 1819. Cinq lignes de prose avant les vers.

Il faut joindre à la traduction que je fis autrefois, étant encore au collège, je m'en souviens, des vers de Virgile sur Médée, la traduction du magnifique début de la Médée d'Euripide, qui nous reste traduit par Ennius et par Phèdre.

Voici les vers imités de la VIIIe égl. de Virgile, écrits par André Chénier à l'âge de seize ans.

Dans le sang de ses fils, par l'amour égarée,
Une mère trempa sa main dénaturée !
Et l'amour, l'amour seul avait conduit sa main,
Mère, tu fus impie, et l'amour inhumain.
Qui d'elle ou de l'amour eut plus de barbarie ?
L'amour fut inhumain ; mère, tu fus impie !

(G. de Chénier, p. XI de la notice, t. I des *Œuvres d'André Chénier*, Lemerre, 1874.)

— *Page 124.* — ORPHÉE.

Éd. 1833. Ce beau morceau paru dans les Fragments de poésies diverses de l'édition de 1833 fut depuis inséré dans l'HERMÈS, bien que le feuillet sur lequel il est écrit ne porte pas le Δ. Il m'a semblé, qu'en l'absence d'indication du poète, il pouvait prendre place dans les BUCOLIQUES.

— *Page 125.* — HYLAS.

Éd. 1819. Le manuscrit débute ainsi :

... Vous savez, ou bien venez apprendre
Quels doux larcins, d'Hercule insidieux rivaux,
Du jeune et bel Hylas firent un dieu des eaux.

D'Hercule insidieux rivaux est biffé et Chénier a écrit au-dessus : ***Maniéré***. J'ai cru devoir, comme tous les éditeurs, sauf M. G. de Chénier, supprimer ces trois mauvais vers que le poète n'eût certainement pas conservés et qui gâtent le début de cette belle idylle.

— *Page 125, vers 1.* —

Première version raturée :

Le fier navire enfant des forêts du Pénée.

— *Page 126, vers 20.* —

Latouche, dans l'édition de 1819, que M. G. de Chénier copie, a modifié la ponctuation de ces deux vers qui ont infiniment plus de mouvement, tels que je les restitue d'après l'original.

— *Page 126, vers 21.* —

Au lieu de : *Hylas ! Hylas ! il crie,* Chénier avait d'abord écrit :

Dans le bois il l'appelle...

— *Page 127.* — La Mort d'Hercule.

Éd. 1819. On remarquera combien la ponctuation originale que je rétablis donne une allure plus ferme à ces magnifiques vers.

— *Page 128.* — Le Retour d'Ulysse.

Éd. 1874. Ce beau morceau épique que Becq de Fouquières n'a pas cru devoir conserver, a été colloqué par M. G. de Chénier parmi les fragments de tragédies. Il doit dater de la jeunesse du poète. Quelques vers en sont fort beaux. La mort d'Antinoüs est d'un désordre saisissant. Au verso du feuillet, au bas, écrits à l'envers, on lit ces vers qui évidemment se rapportent à Ulysse :

. . . Se tait, baisse les yeux et sous un front paisible
Lui garde dans son cœur sa réponse terrible.
. . . Sourit, mais d'un sourire amer et meurtrier.
, . . Et portent à mon lit une envie adultère.

NYMPHES ET SATYRES.

— *Page 133.* — La Muse Agreste.

Éd. 1874. En tête : Un jeune berger dira :

— *Page 134.* — Nymphe endormie.

Éd. 1819. Je ne saurais dire par quelles perplexités et quels doutes m'a fait passer ce délicieux fragment de huit vers. André Chénier a d'abord écrit ainsi le quatrième vers :

La Naïade se fraie un oblique sentier.

Puis, il a rayé de deux traits le mot *Naïade* et a écrit au-dessus en caractères fortement appuyés *une source*, et auprès, en plus petits, *l'onde pure*. Enfin, ces cinq mots écrits au-dessus de *Naïade* ont été barrés d'un seul trait. Au-dessous, *La Naïade* a été rétablie, de la main de Latouche. On peut aisément expliquer pourquoi le poète, d'un goût si parfait, a rayé le mot *Naïade*. Voulant peindre simplement une eau vive courant sous une roche, il n'en pouvait laisser figurer la personnification, c'est-à-dire la Naïade, dans la grotte où son héros, poète, berger, faune ou satyre, vient épier le sommeil d'une Nymphe. Il n'aurait plus été seul. Il eût eu la Naïade pour témoin. D'autre part, la répétition des syllabes *ce*, *se*, (*une source se fraie*) lui aura semblé peu agréable, bien que par leur harmonie imitative, elles rendent le susurrement de l'eau. Il a donc tout raturé, en admettant que les ratures soient toutes de sa main, se réservant de choisir ou de trouver mieux. Quant à Latouche, influencé par le mot *leur* du premier vers qu'il a cru à tort se rapporter à *Naïade* et à *Nymphe*, il a rétabli le mot *Naïade*. Le mot *leur* se rapporte évidemment aux Nymphes dont il devait être question dans l'idylle, où ce fragment aurait été intercalé, et que guette le poète, le berger, le faune ou le satyre. Le point qui clôt la phrase au quatrième vers et la correction même, rayant le mot *Naïade*, le prouvent clairement. Après bien des hésitations, j'ai cru devoir adopter le mot *source*, mais j'avoue que je regrette le joli vers si fluide :

La naïade se fraie un oblique sentier.

On sait qu'André Chénier lisait volontiers les poètes latins de la Renaissance. Il a fait de jolis distiques élégiaques à la louange de Sannazar. On sait aussi qu'il affectionnait les textes de la collection des Variorum. Or, dans un volume de cette collection édité en 1718 par Broukhusius, je trouve, à la suite des œuvres du grand poète napolitain, parmi les épigrammes de l'un des trois frères Amalthée, Jean-Baptiste, ce vers qui rappelle singulièrement celui d'André :

At fons obliquo fugiens per gramina cursu

— *Page 135.* — LE SATYRE.

Éd. 1833 et 1874.

— *Page 135, vers 1.* —

Toi ! de Mopsus ! Ami, non loin de Bérécynthe

Latouche suivi par tous les éditeurs, et M. G. de Chénier lui-même, qui avait l'original sous les yeux, n'ont pas craint d'infliger à André Chénier cette inversion ridicule : *Toi de Mopsus ami !* Pourtant jamais texte ne fut si facile à lire, à l'œil nu. Le poète, dont la ponctuation est souvent fort négligée, semble s'être appliqué tout particulièrement, afin d'éviter toute fausse interprétation. C'est un de ces latinismes, de ces sous-entendus elliptiques d'une hardiesse singulière, nouvelle et charmante qui lui sont familiers. *Tu ! Mopsi!* Toi ! élève, disciple ou rival de Mopsus !

— *Page 135, vers 10.* —

Variante :

Tend sa lèvre touffue. . . . .

— *Page 136.* —

Avant les vers, une citation d'Alcée :

φρυγίην πιτυοτρόφον

— *Page 136, vers 1.* —

Chénier avait d'abord écrit :

Ne te souvient-il plus que les bois de Célène...

Il a ajouté le mot *pins* au-dessus de *bois*. C'est la preuve qu'il comptait joindre ce beau morceau au précédent dont les deux derniers vers ont pour rimes *bois* et *abois*.

— *Page 136, vers 5.* —

Olympe son ami. . . . .

On lit en marge :

Olympe était son élève et son giton.

Au-dessous des vers :

Célène, ville de Phrygie. Insignes Satyro pendente Celænæ; Stat. lib. 4. Les autres vers sont imités d'Ovide et d'Antipater.

Ici commence la curieuse note sur les flûtes que j'ai reportée plus bas.

— *Page 137.* — NYMPHES ET SATYRES.

Éd. 1833 et 1874.

— *Page 139.* — LE FAUNE.

Éd. 1874. Becq de Fouquières a placé ces vers charmants dans les Bucoliques. Bien que dans le manuscrit ils portent la marque ἐλεγ., j'ai commis la même faute, si c'en est une, et sciemment, je le confesse. Je ne m'en repens aucunement. Ce fragment rapproché des trois autres, complète un si joli *quadro!* Il faut, comme dit Sainte-Beuve, passer à celui qui restitue un poète antique l'emploi de quelques épingles. Et mes épingles, fort rares d'ailleurs, sont d'or, car elles sont toutes empruntées à André Chénier. On remarquera la triple rime croisée de la Chanson du Faune.

— *Page 140.* — LA LEÇON DE FLUTE.

Éd. 1819. En écrivant ce charmant dizain Chénier s'est évidemment inspiré du beau groupe du musée de Naples qu'il avait dû voir lors de son voyage en Italie (1784).

— *Page 140.* — Les Flûtes.

Ces deux fragments : La Leçon de flûte et Les Flûtes doivent être placés à la suite du Satyre ; c'est par erreur qu'ils ont été imprimés ici.

Note d'André Chénier :

La flûte, invention phrygienne, fut attribuée à Minerve, Hyagnis, Marsyas, Olympe, &a... Voyez Spanheim sur Callimaque et Casaubon sur Athénée.

(Brunck, *Anal.*, t. III, p. 184, ép. 174.)

σύριγξ, fistula, la flûte à neuf roseaux ; αὐλός, flûte droite, hautbois, clarinette, &a, invention de Minerve, selon quelques-uns ; δόναξ, roseau, simple chalumeau ; πλαγίαυλος, flûte oblique, invention de Pan.

Les flûtes se faisaient avec des os de jambe de faon, du buis, du lotos, des roseaux, de l'ivoire. Voyez Spanheim, p. 294. La flûte de Minerve et de Marsyas était d'os de faon, suivant Hygin, de buis suivant Ovide à la fin du VIe liv. des Fastes ; de roseaux, δονάκων, suivant Alcée le Messénien. Ép. 10. *Anal.*, vol. I, p. 488, de lotos, selon Antipater de Thessalonique, ép. 28 et 29. *Anal.*, vol. II, p. 116. Les flûtes faites avec des cornes.

. . . . . βαρυφθόγγων τ' ἀλαλητὸν
αὐλῶν, οὓς μόσχου λοξὸν ἔκαμψε κέρας.

(*Anal.*, vol. III, p. 185, ép. 174.)

Il semble que le poète en écrivant cette note ait eu sous les yeux le curieux petit volume de Gaspar Bartholin : *De Tibiis veterum*, imprimé en 1679, chez Wetstein, à Amsterdam, lequel contient un chapitre intitulé : *Marsyae tibicinis fabula.*

— *Page 141.* — La Nymphe.

Éd. 1833. C'est avec ce petit poème et les deux autres que j'ai ntitulés : Chant d'amour et L'Appel, que Latouche fabriqua l'idylle de Lydé. Ces trois morceaux n'ont aucun rapport entre eux.

L'AMOUR ET LES MUSES.

— *Page 145.* — La Muse amoureuse.

Éd. 1819, aux Élégies.

— *Page 145, vers 11.* —

En marge : Trad. de Bion.

— *Page 147.* — Imité de Bion.

Éd. 1819. Ce morceau dont le manuscrit avait été conservé par Latouche a été inséré dans les Élégies. Il me semble mieux à sa place ici.

— *Page 149.* — L'Étoile.

Éd. 1874. En tête :

> Ἠοῦς ἄγγελε χαῖρε φαεσφόρε, καὶ ταχὺς ἔλθοις
> Ἕσπερος, ἣν ἀπάγεις, λάθριος αὖθις ἄγων.
>
> (Méléagr. 74, *in Anal.* Brunck.)

— *Page 149, vers 7.* —

Premier texte :

> La Vierge qu'à l'hymen cette nuit doit livrer
> Doute et craint que Vesper se hâte d'arriver.

Variantes :

> 1. La Vierge qu'à l'hymen la nuit doit présenter
> Redoute que Vesper se hâte d'arriver.

2. La Vierge qu'à la nuit l'hymen a conservé
Doute et craint que Vesper soit trop tôt arrivé.
3. La Vierge que la nuit à l'hymen doit livrer
Doute et craint que Vesper se hâte d'arriver.

J'ai choisi cette dernière variante qui se rapproche le plus de la première version que Chénier voulut modifier à cause du pronom démonstratif *cette* qui dut lui paraître illogique.

— *Page 150.* — Bel astre de Vénus.

Éd. 1819. Imité de Bion, XI[e] Idylle (Brunck). Inséré dans les Élégies par Latouche.

— *Page 151.* — Le Fou par amour.

Éd. 1874. En tête :

A. Il est fou, il est la fable de tous les jeunes Cnidiens.

Sur un autre feuillet se retrouve cette indication :

Jeune homme fou par amour.

Au-dessous des vers : Lucian amor.

B. Peut-être espère-t-il qu'elle fera pour lui ce qu'elle fit pour Pygmalion.

Conter la chose comme Ovide :

Elle voit à la fois le ciel et son amant.

— *Page 152.* — La Chanson des yeux.

Éd. 1833. En tête :

(Le commencement est im. de Shak, f. p. of. Henry 4.)

— *Page 152, vers 3.* —

Variante :

Les yeux levés sur moi. . .

— *Page 152, vers 13.* —

En marge : (La chanson des yeux.)

— *Page 153.* — L'Amour et la Muse.

Éd. 1833. En tête : Il faut en finir une ainsi.

— *Page 153, vers 9 et 10.* —

Variantes :

1. Car ta voix, lui dit-il, était à mon oreille
   Ce qu'est le doux cytise à la mielleuse abeille.
2. Car ta voix, lui dit-il, est douce à mon oreille
   Autant que le cytise à la mielleuse abeille.

J'ai longtemps hésité entre cette dernière variante et celle que j'ai adoptée. On peut voir, dans ces variantes comme dans celles de l'Étoile, tout le joli travail de correction perfectionnée du poète.

ÉPIGRAMMES.

— *Page 157.* — Ma Muse.

Éd. 1874. A la copie de M. Gabriel de Chénier est jointe cette note de sa main : Donné l'original de cette petite pièce à mon cousin Mazières, de Parazols, près Carcassonne, le 17 janvier 1857.

— *Page 157.* — L'Amour.

Éd. 1874. Trad. de la première épig. de Nossis.

— *Page 158.* — L'AMOUR ENDORMI.

Éd. 1819. Trad. de Platon. *Anal.*, t. I, p. 174.

— *Page 158, vers 2.* —

Variante :

D'une pomme odorante . . . . .

— *Page 158, vers 5 et 6.* —

J'ai pu retrouver sous les ratures et les surcharges cette première version :

Sur des monceaux de fleurs au calice divin
Il dormait; et sa bouche au sourire enfantin
S'entr'ouvrait. . . . .

— *Page 158.* — L'AMOUR LABOUREUR.

Éd. 1819. En marge : Ex Moscho.

— *Page 158, vers 3.* —

Variante :

Il courbe. . . . .

— *Page 158, vers 8.* —

Variante :

Ne te fasse plier. . . . .

Immédiatement au-dessous des vers, on lit :

L'autre répond. . . . . L'Amour vendangeur. . . . . porte les pampres sur son dos. . . . . Il dit à Jupiter. . . . . Pourquoi la vendange n'a-t-elle pas été plus abondante? Crois-tu donc que pour toi je n'aurai point encore quelque forme nouvelle, ou. . . . . ou flamme ou plumage où je puisse te réduire en esclavage?

— *Page 159.* — NÉÆRE.

Chateaubriand, 1802. Cette délicieuse épigramme n'a aucun rapport avec l'admirable poème de NÉÈRE auquel elle a toujours été maladroitement accolée.

— *Page 159.* — CHROMIS.

Chateaubriand, 1802. Chateaubriand, en publiant pour la première fois ce joli fragment dans les notes du *Génie du christianisme* (IIe partie, liv. III, chap. VI), avait ainsi modifié le quatrième vers :

Lorsque, les yeux baissés, je passe sans les voir

— *Page 159.* — ADIEU.

Éd. 1833. En tête : Traduction de Sappho.

— *Page 160.* — LYDÉ.

Éd. 1833. Les deux quatrains de cette épigramme se trouvent sur deux feuillets différents. Latouche en les imprimant dans les Fragmens de Poésies diverses n'a pas songé à les réunir.

— *Page 110, vers 2.* —

Variante :

Sur ton pâle berger. . . . .

— *Page 160.* — LE PARJURE.

Éd. 1874.

Les vers 38 et les trois suivants [de la IIe Idylle de Théocrite] sont d'une beauté inexprimable. Je ne crois pas qu'aucun poète puisse en

offrir quatre autres aussi touchants, plus pathétiques, plus remplis de mélancolie et de larmes. Il n'y a rien de pareil dans l'imitation de Virgile. On trouve, dans l'Énéide, *Silent latè loca* qui a quelque rapport avec l'expression de Théocrite. La répétition qu'il en fait est au-dessus de l'éloge. Voici comment je viens d'essayer de traduire ces vers divins.

— *Page 161.* — La Belle de Scio.

Sainte-Beuve, 1839.

La jeune fille qu'on appelait la belle de Scio. . . . . Son amant mourut. . . . . elle devint folle. . . . . elle courait les montagnes. . . . . (la peindre d'une manière antique). (J'en pourrai un jour faire un tableau, un quadro) et longtemps après elle, on chantait cette chanson faite par elle dans sa folie.

Au bas des quatre vers :

From a song of Shakespear's. *Hamlet*, act. 4, 7.

— *Page 161.* — Thestilis.

Ed. 1874. Au-dessous des vers :

Primavera per me più non è mai. (Pétr., son. 9.)

— *Page 162.* — A l'Hirondelle.

Éd. 1833. En tête : Traduction de la jolie épigramme d'Evenus de Paros : 'Ατθὶ Κόρα, μελίθρεπτε. (*Anal.*, t. I, 166.)

— *Page 162.* — Contre l'Hirondelle.

Éd. 1874. Trad. d'Anacréon.

— *Page 163.* — L'Aube.

Éd. 1874.

— *Page 163.* — Le Laboureur.

Éd. 1819. La copie de M. Gabriel de Chénier est accompagnée de cette note : Sur sa demande d'autographe, la pièce originale a été donnée par moi à M. Bonnet de Malherbe qui a épousé Mlle Latour de Saint-Ygest, fille aînée de Gustave Latour de Saint-Ygest, mon cousin, fils unique de la sœur de mon père, Hélène de Chénier. Cette pièce a été envoyée le 18 novembre à M. Bonnet de Malherbe demeurant à Pau.

Je me souviens d'avoir vu cette petite pièce dans l'album du Dr Bonnet de Malherbe et chez Becq de Fouquières.

— *Page 164.* — Dialogue. *Vers 2.*

Variante :

Quel animal glouton.

Au-dessous du second vers : ὅς ποτ' Ἀθαναίαν ἔριν ἤρισεν (Théoc., εἰδ. V, vers 23).

Au-dessous du quatrième vers : Ὄνος πρὸς λύραν.

— *Page 164.* — Ironiquement.

Éd. 1874. En tête : Εἰρωνικῶς à soi-même ou à un autre. . . . .

Au-dessous des vers :

C'est un ancien proverbe grec pour exprimer combien une chose a été rebattue. On le trouve employé ainsi dans une épigramme de Sosipater. . . . .

μάρτυρές εἰσι
τῆς ἀθυροστομίης οἱ Μίδεω κάλαμοι.

(*Anal.*, t. I, p. 504.)

FRAGMENTS ET VERS ÉPARS.

— *Page 169.* — Le Poète.

Éd. 1874.

— *Page 169, vers 4.* —

Variante :

. . . . . et dans l'eau d'Hippocrène.

— *Page 169.* — Les Modèles.

Éd. 1833. Au-dessous des vers : V. Oppien. *Cyneg.*, l. I, vers 357, et plus bas : Ainsi je veux qu'on imite les anciens, &a. . . . .

— *Page 170.* — Le Dauphin.

Sainte-Beuve, 1839.

De Pindare dans Plutarque, au traité De sollertiâ animalium.

— *Page 171.* — Chrysé et Mélénis.

Éd. 1874.

— *Page 172.* — La Vendange.

Éd. 1874. Ainsi que le précédent, ce fragment est bien informe. J'ai cru cependant devoir le conserver comme curiosité.

— *Page 172.* — Métamorphoses.

Éd. 1874. De ces deux beaux quatrains qui m'ont semblé gagner à être rapprochés, le second est fort intéressant. Chénier a écrit au-dessus :

Ces vers ôtés de mon Art d'aimer iront mieux dans une bucolique.

Voici les vers de l'Art d'aimer :

Et le sang d'Adonis, et la blanche hyacinthe
Dont la feuille respire une amoureuse plainte ;
Et la triste Syrinx aux mobiles roseaux,
Et Daphné de lauriers peuplant le bord des eaux.

On remarquera la façon magistrale dont le poète a corrigé ces quatre vers et la coupe hardie du premier. M. Gabriel de Chénier a imprimé :

Et le sang d'Adonis, et la rose hyacinthe

Il avait cependant l'original sous les yeux. Il n'y a pas trace de virgule. Le point est aussi visible que possible, et Chénier a laissé un blanc entre le mot *rose* et le mot *hyacinthe*. Conscient de ses audaces, il les appuie toujours d'une ponctuation très nette. D'ailleurs, le simple bon sens indique que *la rose* se rapporte à Adonis.

VERS ÉPARS.

Quelques-uns de ces vers ont été donnés par Sainte-Beuve, en 1839. Les autres, pour la plupart, sont notés sur un grand feuillet de papier vergé bleuâtre. J'en ai recueilli nombre d'autres au cours des feuillets où ils sont jetés parmi les notes, au hasard, dans tous les sens.

— *Page 176, vers 10.* —

En tête : Ego flos campi.

— *Page 177, vers 11.* —

Vole, Iris des amours, messagère zélée . . . . .

M. G. de Chénier a imprimé : *Vole, cri des amours*. . . . . Ce qui est absurde. Dans le manuscrit, je constatai que la première lettre était presque effacée, les trois autres étaient r i s. *Messagère zélée* me fit naturellement songer à Iris et, prenant la loupe, je retrouvai le point sur l'i.

— *Page 177, vers 14.* —

Seu quicumque furor. Virg.

— *Page 178, vers 14.* —

Je n'ai eu, pour former ce joli vers, qu'à rapprocher deux hémistiches écrits sur le même feuillet, à quelques lignes l'un de l'autre.

ESQUISSES ET PROJETS.

Tous les morceaux de prose ont été publiés dans l'édition de 1874, passim.

— *Page 184.* — LE MALADE.

J'ai conservé à ce scénario très détaillé l'aspect que lui a donné le poète en écrivant comme de la prose quantité de vers qui se retrouvent dans le poème achevé.

— *Page 191.* — CHLOÉ.

J'ai donné à cette jolie prose le titre de CHLOÉ. Mysis et Lycas en sont les acteurs; Chloé en est le vrai sujet.

— *Page 192.* — SUJETS.

J'ai réuni sous ce titre qui est de Chénier quelques autres motifs indiqués par le poète et qui m'ont paru dignes d'être conservés. Becq de Fouquières a eu tort, ce me semble, d'essayer de recomposer un poème : *Le Banquet des Satyres*, avec une de ces notes. Ce n'est qu'un de ces nombreux projets vagues, que le poète jetait sur le papier, qu'il combinait et abandonnait. On ne peut savoir ce qu'il en aurait fait.

— *Page 196.* — A LA FIN DE TOUTES LES BUCOLIQUES.

Le titre est de Chénier. Becq de Fouquières a fait de cette esquisse l'épilogue des Bucoliques. Elle est vraiment trop informe.

POÉSIES DIVERSES.

— *Page 201.* — La Muse Printanière.

Éd. 1874.

— *Page 201, vers 14.* —

Première version :

> Roule des vers brillans, clairs, faciles, liquides

— *Page 201, vers 17 et 18.* —

Variante :

> En torrents écumeux qui blanchissent leurs cimes
> Les monts lancent des vers dans le fond des abîmes.

— *Page 202.* — Le Printemps.

Éd. 1874.

— *Page 203.* — Les Fleurs.

Sainte-Beuve, 1839. Éd. 1874.

— *Page 203, vers 1.* —

Au-dessus d'*Anio,* Chénier a écrit : *ou autre.*

— *Page 203, vers 12.* —

Révèle a remplacé *décèle*.

— *Page 204.* — LES JARDINS.

Éd. 1874.

— *Page 205.* — LA SANTÉ.

Éd. 1874. En tête : En commencer une autre ainsi :

— *Page 205, vers 14.* —

Variante :

Reine des Immortels

Au-dessous du dernier vers, se lit cette note :

(Ce morceau sur la Santé est légèrement imité de la belle hymne à la Santé d'Ariphron le Sicyonien, que beaucoup d'anciens ont citée et qui reste dans Athénée. Tous les monumens qui me sont connus mettent dans la main de cette Déesse un serpent, qui était le symbole de la vie. Mais cette image n'eût pas été agréable.)

— *Page 206.* — ENVOI.

Éd. 1819. En tête : En terminer une ainsi :
Cet envoi a été accolé au poème d'Hylas par Latouche qu'ont suivi tous les éditeurs.

— *Page 207.* — DÉBUT D'IDYLLE.

1826, *Mercure du XIXe siècle*. Éd. 1874.
En tête : En commencer une par ces vers qui sont une légère imitation d'un sonnet de Zappi.

Voici le sonnet de Zappi qui est charmant :

Il gondolier, sebben la notte imbruna,
Remo non posa, e fende il mar spumante,
Lieto cantando a un bel raggio di luna,
« Intanto Erminia in fra l'ombrose piante ; »

Nè perchè roco ei siasi, o dolce ei canto
Biasmo n'acquista, o spera lode alcuna ;
Canta così, perchè de' carmi è amante,
Non perchè il sordo mar cangi fortuna.

Tal mi son'io, que già per lungo errore
Solco un vasto Oceano, e veggio, o parmi
Non lungi il Porto, e canto Inni d'Amore.

Non canto nò per glorioso farmi,
Ma vò passando il mar, passando l'ore,
E in vece degli altrui canto i miei Carmi.

Rime del avvocato Giovam Battista Zappi.
In Venezia, 1752, t. I, p. 29, son. XII.

— *Page 207, vers 17.* —

Variante :

Tous deux jeunes, tous deux ornés de blonds cheveux.

— *Page 208.* — BLANCHE ET DOUCE COLOMBE.

Ed. 1833. Cette pièce des plus médiocres a été imprimée par Latouche en 1833, dans les Fragmens de Poésies diverses, sous ce titre : *à Mademoiselle de Coigny;* et en 1840, dans les Odes, à la suite de LA JEUNE CAPTIVE, avec la même dédicace, et datée de Saint-Lazare. Le feuillet manuscrit porte simplement la syllabe BOUX.

Au verso de ce même feuillet, à l'envers, sans indication aucune, se trouvent deux fragments qui m'ont semblé écrits dans un ton tout autre que celui des Bucoliques. Je n'ai pas cru devoir les y admettre. Je les transcris ici.

Oui, jusques dans sa robe et le contour du lin,
Que presse la ceinture au-dessous de ton sein,
Sans avoir son aveu, ta bouche pétulante
A cherché la fraîcheur de sa gorge naissante.
Sur les deux ramiers blancs, le vautour indompté,
Sur les deux ramiers blancs il s'est précipité;
Les deux oiseaux jumeaux qu'un même nid rassemble,
Qui se cachent tous deux, qui respirent ensemble,
Dont le bec est de rose, et que l'œil plein d'ardeur
Poursuit, touche de loin et qui troublent le cœur.

Au-dessous, séparé par un grand blanc, ce joli quatrain traduit de Gessner.

Sa robe au gré du vent derrière elle flottante
En replis ondoyans mollement frémissante
S'insinue et la presse et laisse voir aux yeux
De ses genoux charmans les contours gracieux.

— *Page 209.* — A une Anglaise.

Éd. 1874. C'est probablement à Marie Coswai que ces vers sont adressés.

— *Page 210.* — A Marie Coswai.

Éd. 1874. En tête :

Après en avoir commencé une par 4 ou 6 vers qui en exposent le sujet, avant de la poursuivre, la dédier ainsi :

Voici huit vers italiens composés par Chénier pour Marie Cos-

wai, née à Florence, femme du miniaturiste anglais de ce nom, peintre elle-même et musicienne.

> Senna e Tamigi, unite al fin sorelle,
> D'Arno la figlia ammirano, aurea lira
> Cui diè il Febo Toscan, cui lasciò Apelle
> Vivo pennel per cui la tela spira;
> Che dolce canta, e su le chiavicelle
> La dotta mano, e sulle corde gira.
> Tue son le Muse, o Coswai, in Pindo amata,
> Tu grata a Senna, a Tamigi tu grata.

— *Page 211.* — Dédicace de l'Esclave.

Éd. 1874. C'est à elle que Chénier voulait dédier L'Esclave.

— *Page 211, vers 4.* —

Variante :

> A s'approcher de terre enhardit moins les voiles

— *Page 213.* — A. D'. Z. N.

Éd. 1874. En tête : En terminer une ainsi :

Ce sont ces fameuses initiales qui furent cause de la querelle entre M. G. de Chénier et Becq de Fouquières qui s'obstina toujours à vouloir qu'on lût D'. R. et non D'. Z. Le fougueux scoliaste d'André Chénier eut tort. Et, cette fois, la seule peut-être, M. G. de Chénier avait raison contre lui.

— *Page 213, vers 1.* —

Variante :

> O nymphe du vallon. . . . .

— *Page 213, vers 11 et 12.* —

Première version :

Dis-lui pour qui ma voix gémissante, éplorée
Fait soupirer l'écho de ta grotte azurée

— *Page 214.* — A D'. Z...

Éd. 1874. En tête : En commencer ou finir une ainsi :

— *Page 215.* — ÉPILOGUE.

Éd. 1819. En tête : Il faut en commencer une ainsi :

Malgré cette indication, il m'a semblé que cette pièce où, après avoir énuméré les sources antiques auxquelles il a puisé, le poète salue les nymphes plus modernes de Gessner dont il s'est parfois inspiré, était celle qui résumait le mieux les Bucoliques, et en devait être l'Épilogue.

— *Page 216, vers 1 et 2.* —

Variante :

Puisse-t-elle en avoir pris aux mêmes racines
Que ces doctes chanteurs, dont les lèvres divines

FIN

DES NOTES ET VARIANTES

TABLE

POÈMES.

IDYLLES.

IDYLLES MARINES.

LES DIEUX ET LES HÉROS.

NYMPHES ET SATYRES.

L'AMOUR ET LES MUSES.

ÉPIGRAMMES.

FRAGMENTS ET VERS ÉPARS.

ESQUISSES ET PROJETS.